N° 928 48e Année T. CCLXXIV 15 Février 1937

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 6 fr. — Étranger: 1/2 tarif postal, *6 fr. 75;* plein tarif, ***7 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

OSWALD SPENGLER

—

Années décisive

L'Allemagne

et le développement historiqu

du Monde

Traduit de l'allemand par

RAÏA HADEKEL

Volume in-16, prix. **15**

Pas d'ouvrage politique plus actuel, au moment où tou les nations d'Europe sont sur le qui-vive d'une nouv guerre possible et où le monde entier est en voie de tra formation.

MARCEL ROLLAND

—

Les Bois, les Champs et les Jardins

Vie et Mort des Insectes

Un volume in-16 double-couronne, prix. . . . . 12 fr

---

Pour paraître au cours de l'année :

La Féerie du Microscope

LE POUVOIR TEMPOREL

—

Je ne parle que des lettres, mais les propositions que je vais formuler s'appliquent à toutes les carrières où la vertu créatrice trouve à se manifester.

J'appelle pouvoir temporel tout pouvoir extérieur à l'homme, tout pouvoir ajouté à la valeur propre d'un homme et qui est de nature à modifier son autorité, son influence et ses réactions. Il se peut qu'un tel pouvoir soit légitimé par certains mérites spirituels. Il se peut qu'il dissimule un défaut plus ou moins éclatant de tels mérites. Je dis d'un écrivain qu'il dispose d'une forme du pouvoir temporel quand il dirige un journal ou une revue, quand il gouverne ou inspire soit une maison d'édition, soit une collection d'ouvrages, quand il tient une rubrique importante dans un organe répandu, quand il occupe une place dans certaines administrations ou dans certains comités, quand il appartient à des académies ou groupements professionnels actifs, enfin quand il a l'apparent et redoutable avantage de posséder par héritage ou par alliance les privilèges de l'argent.

Je laisse aujourd'hui de côté ce problème de l'argent, de la fortune personnelle : il mérite un examen particulier. En outre, c'est un problème qui peut s'évanouir demain, de manière sans doute provisoire, au milieu des bouleversements sociaux et politiques. Pour le problème de l'influence extérieure, du pouvoir temporel par emplois et fonctions, on peut l'examiner sans hâte : il est de toute éternité.

Si l'un de mes fils inclinait à s'occuper de belles-lettres, ce que je ne souhaite aucunement et ce que d'ailleurs je n'aperçois pas jusqu'à l'heure présente, je lui ferais part de mes observations et de mes connaissances.

La vie d'un écrivain, lui dirais-je, la vie d'un artiste, d'un homme qui prétend à créer des valeurs et des œuvres, est avant tout une expérience, ou, si tu préfères, une épreuve. La grande affaire, pour toi, est non seulement de laisser jouer tes dons, de les développer et de les châtier, de leur donner du champ, de leur trouver un sens, mais encore de les bien connaître pour les bien appliquer. Toute œuvre est une fin et un moyen, oui, entends-moi bien : un moyen d'accomplir, un jour, une autre œuvre plus haute, plus difficile et, par conséquent, meilleure.

Si tu acceptes des principes aussi simples, tu devras faire en sorte de conduire ton expérience, l'expérience de ta vie, d'une manière aussi rigoureuse que possible. Ce n'est pas une simple question de morale : ton intérêt même est en jeu. Tu veux savoir ce que tu vaux, discerner tes aptitudes, connaître des manques, peser les fruits de ton travail sur une balance exigeante, alors méfie-toi de tout ce qui pourrait corrompre tes calculs et infléchir ton jugement.

Tu n'es pas riche, il te faudra bientôt trouver ta subsistance. Apprends donc un métier et tâche de l'exercer de manière à gagner ta vie honorablement sans y gaspiller toutes tes forces, puisque tu te destines aux lettres dans le secret de ton cœur. Ce problème du second métier est résolu désormais de la même façon par tous les hommes de droit sens. Fais ce que tu voudras, fais ce que tu pourras, mais exerce ton métier nourricier aussi longtemps qu'il le faudra, pour ne rien demander aux lettres avant que le sort ne décide. Fuis surtout les besognes para-littéraires ou juxta-littéraires qui te gâteront la main, épuiseront tes facultés d'invention, te forceront à des corvées pour lesquelles tu n'es pas fait. Quand tu auras l'idée d'un ouvrage, le goût et le temps de le faire, donne-t'y de toutes tes forces. Mais n'oublie pas d'abord

de vivre. On a toujours assez de temps, entre la vingtième et la trentième, année, assez de temps pour écrire. Vivre ardemment trois mois afin d'écrire trois jours, et de produire trois pages!

Tes premiers travaux seront peut-être remarqués. Supposons même que la chance vienne à te caresser de l'aile. Tout va bien, tout va très bien. Alors pense au pouvoir temporel, car presque tout de suite la tentation va venir.

Je t'entends, homme audacieux, je t'entends, habile calculateur. « Je suis bien parti, diras-tu. On parle de mon succès. On me propose une place, une fonction, une mission, peut-être même une charge. Tout cela peut m'aider dans mon entreprise d'artiste. Tout cela peut me donner un précieux surcroît d'autorité. »

Eh bien, je n'en suis pas sûr. Le propos d'un bon esprit est évidemment d'être lu. J'ajouterai tout aussitôt : d'être lu dans des conditions de pureté parfaite. Ce n'est pas une chose aisée. L'écrivain qui s'évertue dans cette étonnante carrière souhaite d'être lu par un public dont il se fait une idée préalable, qui est son auditoire d'élection, l'auditoire par excellence et pour lequel il écrit, quoi qu'il dise et quoi même qu'il pense. Cette conquête de l'auditoire est une affaire de patience. L'entreprise la plus ardue est d'abord d'être lu par ses confrères, oui, par les autres écrivains. C'est la chose la plus difficile et la plus incertaine du monde. Et c'est pourtant la condition essentielle de la victoire. Il faut que tes confrères te lisent. Il faut que tes confrères te jugent. Si tu veux vraiment savoir ce que valent tes dons, ce que signifient tes ouvrages, ne sollicite et n'accepte pendant longtemps, pendant nombre de dures années, aucune parcelle de pouvoir temporel.

Espères-tu donc être jugé froidement si tu disposes d'une puissance autre que celle de ton âme, d'une influence étrangère à ta personne? Méfie-toi de la prière, méfie-toi du ressentiment. Montre-toi nu devant tes juges. Nu, tranquille, et les mains chargées de tes œuvres, uniquement.

Résiste, car tu seras tenté. Tiens longtemps cette con-

duite. Ecoute, regarde et fais chaque jour le point. Interroge-toi chaque jour sur le sens de ton œuvre et sur la marche de ta vie. Si ton expérience reste pure, tu sauras exactement ce que pèse l'éloge et ce que vaut la critique. Tu feras le nécessaire pour n'être paralysé ni par l'une, ni par l'autre. Et tu travailleras pendant la plus grande part de ta vie dans une belle sécurité.

Un jour viendra peut-être où tu penseras savoir quelque chose de toi-même. Un jour viendra sûrement où tu auras puisé dans le travail une forte expérience. Un jour viendra, je l'espère, où tu toucheras la cinquantaine. Tu auras beaucoup travaillé. Tu porteras sur ton dos le lourd fardeau d'une grande œuvre. Tu jouiras d'une autorité que tu ne devras qu'à ton esprit et à ton travail. Si, ce moment venu, tu crois pouvoir employer ce que tu sais pour la cause des lettres, pour le service d'autrui, réfléchis dix fois, cent fois, et puis, si tu t'en sens la force, accepte quelque chose du pouvoir temporel. Mais sache que c'est toujours une aventure très amère. Ainsi donc, sois prudent, sois prudent!

GEORGES DUHAMEL.

ÉCRIRE EN VERS, ÉCRIRE EN PROSE

—

« Ne pouvant écrire en vers, j'écris en prose », déclarait Chateaubriand. En s'exprimant ainsi, l'«enchanteur» conférait au langage rythmé et rimé une supériorité — qu'il n'a pas nécessairement — sur le discours non assujetti à des mesures précises. Il parlait en classique, de surcroît; c'est-à-dire qu'il cédait à la superstition qui faisait les gens du XVIIe siècle et même du XVIIIe, ne tenir une œuvre dramatique pour noble que si elle était écrite en alexandrins.

Mais il est bien vrai qu'admirable poète en prose, Chateaubriand n'a jamais produit que d'assez pauvres vers. Il a fait, dans le style à la fois de l'abbé Delille et de Florian, des *Tableaux de la nature,* et celles de ses pièces fugitives qui ne sont pas imitées des Anglais rappellent les fadeurs de M. de Boufflers. Ossian, dont il a traduit quelques morceaux, lui offrait, pourtant, un modèle (ou l'illusion d'un modèle) plus près des formes de son lyrisme... C'est que celui-ci déborde le cadre proposé par la poésie de son temps à l'expression des sentiments intimes que l'homme se découvre en présence des spectacles de la nature, et, notamment, grâce à Jean-Jacques Rousseau.

Chateaubriand trouve dans la prose, à lui léguée par ce grand musicien, l'instrument que réclame son chant fastueux. Elle a, déjà, le nombre qui fait encore défaut au vers. Ces ressources musicales, mais d'ordre intellectuel, qu'elle avait héritées des maîtres du XVIIIe siècle, elle les a assouplies aux exigences de sa sensibilité. Ce n'est plus, seulement, le rythme d'une pensée ou d'un mouvement

de l'âme, si l'on veut, mais celui d'une émotion du cœur et des sens même, qu'elle traduit...

Rien de ses amples démarches, en tout cas, dans les petits vers du XVIIIe siècle, sautillant sur de hauts talons; et « dans le sac ridicule » des cinq actes de la tragédie où la main preste d'un Voltaire les glisse et les secoue, les grands vers raciniens, jadis charnus, maintenant desséchés, font un bruit d'os entrechoqués.

Qu'on le remarque, cependant : de cette flûte dont Chateaubriand ne peut tirer que de pauvres sons, André Chénier fait un pipeau avec lequel il réussit à nous plaire, et parfois même à nous ravir. C'est qu'il est plus artiste que poète, plus habile versificateur que grand inspiré. Les limites où l'enferment les vers du XVIIIe siècle ne le gênent pas. Il rend la vie à ce « vers flasque » (Joseph Delorme) ; il l'articule, l'accidente d'ingénieuses trouvailles. Il fait selon son ambition « des vers antiques », mais en renouant la tradition avec le XVIe siècle. « Loin d'être un initiateur », comme l'a écrit Anatole France dans *La vie littéraire*, « André Chénier est la dernière expression d'un art expirant ». Art expirant, c'est trop dire; art inactuel serait plus juste; art gratuit, qui a été de tous temps et sera toujours; et à qui convient admirablement ce « français, langue morte » dont a parlé, un jour, M. André Thérive. Il est des poètes, il est vrai, qui créent en toute indifférence de la sensibilité de leur époque et de ses aspirations et de ses curiosités. Ce sont des poètes mineurs, et des humanistes, par le goût éclairé dont ils témoignent pour les beautés du langage, par l'usage habile qu'ils font des ressources variées de la syntaxe. Ils manient avec autant de sûreté la prose que le vers; mais ils ne sont, ni en vers ni en prose, des novateurs. Tout près de nous, un P.-J. Toulet me semble l'incarnation même de ce type d'écrivain raffiné pour qui les purs lettrés ont une préférence d'affection.

§

Mais revenons à Chateaubriand et à son aveu : « Ne pouvant écrire en vers,,, » Il se sent trop au-dessous de

lui-même quand il s'essaye à la prosodie, pour persévérer dans sa tentative.

Les obligations de la métrique, plus encore que la rhétorique et le vocabulaire conventionnel du langage lyrique de son temps, l'empêchent de s'exprimer. Il a trop de choses nouvelles à dire, — trop d'*idées-sentiments*, faut-il préciser — pour se contenter de la poésie. Elle a la réputation, à son époque encore, de s'adresser plus à l'imagination qu'à la raison. Mais il se rend compte que, pour l'exactitude de ce qu'il a à communiquer à ses contemporains, une certaine forme d'expression est indispensable, qui participe autant de la prose que de la poésie, tout en échappant aux conventions formelles de l'une et à la rigueur logique de l'autre...

Ce qui manque à la poésie classique à son déclin, il peut se permettre de le chercher dans la prose. Délaissant une poésie qui ne veut que plaire ou charmer à l'aide de procédés périmés, il demande à la prose le moyen de se traduire tout entier, sans subordonner sa sensibilité à son intelligence. Il recourt à un langage qui ne soit pas qu'un instrument de dialectique, dépouillant la pensée de l'impression à laquelle elle est liée, et il se forge une prose plus franchement lyrique encore que celle des *Confessions* et des *Rêveries,* exceptionnelle, d'ailleurs, chez Jean-Jacques, respectueux, pour l'ordinaire (*Discours, Contrat Social,* etc...) des formes de « l'éloquence », comme on appelait, il y a un siècle encore, la prose, en style académique. Il réussit à parler presque sans interruption par images, à créer des suites d'images sous l'aiguillon de l'idée, prétexte constant pour lui d'exaltation visuelle...

Notons-le, pourtant : ce que Chateaubriand répugne à tenter, Lamartine l'ose, peu après lui, en l'imitant. Il a accompli cette opération d'un mouvement aisé... Moins bouillonnante que celle de son modèle, son inspiration entre sans fracas dans le cadre étroit de la prosodie du XVIII[e] siècle, et tout doucement l'élargit, sans le transformer... Mais ce chantre mélodieux, plein d'abondance fluide et de « facilité » (Musset), qui va permettre par

son initiative (si éloignée d'être révolutionnaire) le renouvellement du lyrisme, est aussi élégant prosateur que charmant poète. Il appartient à cette famille d'écrivains à qui le langage ailé est aussi naturel que le langage pédestre, et qui excellent dans l'un comme dans l'autre. *Les Confidences* valent *Les Harmonies poétiques*, et *Graziella* vaut *Jocelyn*...

Je ne vois guère, avant lui, bien sagement rangés sur les bancs de la cathédrale littéraire, que des prosateurs d'un côté, des poètes de l'autre.

Poètes, exclusivement, ou quasi-exclusivement, tels sont Villon, Ronsard, Malherbe, Mathurin Régnier, La Fontaine (qui écrit des *Contes* en vers), Corneille, Racine, Boileau, Jean-Baptiste Rousseau, Chénier, enfin...

Prosateurs — et s'interdisant dans le domaine voisin les timides incursions auxquelles se livrent encore, comme par gaminerie, les poètes — voici, d'autre part, outre les chroniqueurs et les mémorialistes, Rabelais, Montaigne, Pascal, La Bruyère, La Rochefoucault, Bossuet, Fénelon, Le Sage, Marivaux, Diderot, Buffon, Rousseau, déjà nommé... Le seul Voltaire s'amuse, avec une adresse de singe, à enfiler des petits vers, quand il ne bâcle pas des poèmes épiques et des épîtres aussi mécaniquement que des tragédies. Mais ce n'est que comme prosateur (un cerveau et des nerfs) qu'il est admirable. Le génie lyrique ou épique dont il croit devoir, par feinte, se parer en cédant à la coquetterie de paraître *sensible*, ne saurait tromper sur sa sécheresse : il accuse, au contraire, celle-ci comme, des postiches, les flétrissures d'une vieille femme galante.

L'existence des genres tranchés pouvait, toutefois, faire penser, jadis, qu'on était poète ou prosateur par choix, plus que par prédestination. A preuve, le cas hybride de Molière. Sa position, il est vrai, nous rend difficile de distinguer s'il fut un poète ou un prosateur. (Je penche, pourtant pour la seconde hypothèse...)

En règle générale, sans doute faut-il reconnaître qu'il est toujours loisible à un poète d'écrire parfaitement en prose, si le contraire n'est pas vrai, autrement dit si un

excellent prosateur se révèle, souvent, poète exécrable. Aussi bien, le romantisme a-t-il prouvé qu'il y a des prosateurs et des poètes nés; et que tel attestait sa supériorité dans le roman, l'essai, la critique, l'histoire, etc... qui ne se montrait, en s'essayant à faire des vers, qu'un rimeur médiocre. Joseph de Maistre, Mérimée, Stendhal, Balzac, Michelet, Sand, Flaubert, Renan, Zola, Maupassant, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, Bourges, Loti, Barrès, écrivains insignes en prose, ou n'ont jamais écrit en vers ou ne sont parvenus quand, par aventure, le démon de la métromanie les a tentés, qu'à produire de pauvres élucubrations...

L'originalité lyrique d'un Sainte-Beuve même — son « élégie analytique » (la définition est de Baudelaire) — n'aboutit qu'à un échec. En revanche, Agrippa d'Aubigné, Victor Hugo (après Lamartine), Alfred de Vigny, Alfred de Musset, Théodore de Banville, Anna de Noailles, Henri de Régnier (et je ne veux oublier ni Nerval ni Laforgue) sont, à la fois, des poètes et des prosateurs.

Il sied, pourtant, d'observer que l'auteur, d'une si surprenante originalité, des *Fleurs du Mal,* n'est plus, en prose, un créateur, à proprement parler. C'est un critique, et qui se sert avec la précision la plus intelligente de l'instrument dont il ne fait, par exception, qu'un usage assez vain, notamment quand il compose une œuvre d'imagination comme *La Fanfarlo...*

Ses *Petits poèmes en prose* apparaissent tributaires de ses pièces en vers dont ils sont, parfois, les répliques. Ils ne nous apportent, sur sa sensibilité, que des révélations complémentaires.

De même, Mallarmé, à un degré moindre; et l'intérêt qu'offrent, par ailleurs, ses *Divagations,* n'a qu'un caractère purement intellectuel. L'ingéniosité d'un esprit paradoxal, l'art des associations en font tout le prix, qu'il faut savoir extraire de leur jargon précieux.

Quant à Verlaine, c'est chose effarante comme ce modulateur d'aériennes musiques peut devenir lourd, diffus, incohérent, quand il parle en prose! Son cas est unique, et pourrait servir à prouver que la poésie fut le premier

langage des hommes. Si habile qu'il ait été dans son métier, le pauvre Lélian ne connaissait que son cœur, et n'a parlé (chanté) que pour traduire ses émois.

Libéré des lisières de la versification, cet enfant titube, trébuche et bientôt tombe. Et voilà qui semble donner raison à M. Paul Valéry quand il déclare non seulement les disciplines, mais les contraintes salutaires... Si j'ai cité l'auteur de *Charmes,* c'est — je m'empresse de le dire — en sa qualité de théoricien ou d'esthéticien, si l'on préfère; parce que je veux tenir, par prudence, les poètes d'aujourd'hui en dehors d'un débat où je n'invoque que les morts... Mais en sollicitant, à la place de celui de M. Paul Valéry, le témoignage de Toulet, dont j'écrivais le nom plus haut, il me sera permis d'avancer que l'espèce de poètes qui demandent aux règles un adjuvant est particulière.

Ces poètes inventeraient la prosodie, si elle n'existait pas; ils se font un plaisir, que dis-je? une volupté, d'en renforcer les règles. Surmonter celles-ci, c'est moitié de leur génie; en tirer des effets de surprise moitié de leur séduction. Tout jeu leur paraît fastidieux qui ne leur cause pas quelque peine. Ils n'apprennent pas leur métier pour l'oublier. Il faut toujours qu'ils s'en souviennent, et qu'ils aient la conscience, jusqu'à la fin, d'être des stylistes et des linguistes. On verra pourquoi, tout à l'heure.

§

On est poète aussi bien en prose qu'en vers. C'est une vérité que quelques intéressés seuls — et les sots — contestent encore, aujourd'hui. Ce n'est pas sa forme, mais sa substance qui confère au discours un caractère poétique, en effet. Qu'on adopte, pour s'exprimer, tel truchement plutôt que tel autre, c'est affaire, exclusivement, de quantité, non de qualité. « Un roman n'est qu'un reportage »., disait avec dédain Mallarmé. Or, cela n'est même pas vrai des gros ouvrages de Zola; à plus forte raison de *L'Education sentimentale,* de *l'Eve future* et des *Déracinés*. Mais que l'auteur des *Contemplations* ait

pu être celui des *Misérables;* le poète des *Jeux rustiques et divins,* le conteur de *La Pécheresse,* voilà qui nous donne à penser que, pour s'exprimer avec autant de bonheur en vers qu'en prose, un écrivain doit être doué d'un tempérament double ou d'un génie participant de deux sortes de rythmes, d'un tempérament s'accommodant de deux genres de cadences...

En général, le dynamisme du prosateur est trop puissant, les lois organiques de son verbe trop étendues pour que les limitations du vers lui conviennent. Les articulations de sa période lui rendent impossible l'insertion de celle-ci dans les mètres prosodiques. Voyez ce que devient, en vers, déchargée de ses incidentes, la phrase de Villiers de l'Isle-Adam...

— Est-ce si difficile que cela de faire des vers? demandait un jour Maurice Barrès à Henri de Régnier, comme il cheminait à côté de lui, dans une avenue du Bois.

— Si difficile qu'il y faut la vocation.

— Dommage! J'avais dans mes cartons quelques notes; j'en aurais bien composé des poèmes...

L'auteur du *Jardin sur l'Oronte* aurait pu tenter l'expérience : nous n'aurions rien trouvé de sa manière (« ma petite chanson elliptique et heurtée ») dans ces pensums.

Ample dans les déroulements, la prose est aussi trop analytique pour se plier aux résolutions successives du poème ou à la suite de synthèses qu'il compose. La poésie des poètes qui excellent en prose a tendance, d'ailleurs, à procéder d'un mouvement oratoire; elle est discursive et parfois même éloquente. Il lui faut du champ pour se déployer. Elle a le souffle, en effet. C'est la splendide rhétorique d'Hugo; les « cercles » que tracent dans le ciel les « épées » de Musset; les longs voiles — fixés par les clous d'or des rimes — que balance le lyrisme féerique de Banville; le défilé des longues théories de figures méditatives ou bibliques de Vigny; les démarches lentes, comme d'un beau navire, tanguant, des alexandrins qui, presque toujours, oscillent à la césure, d'Henri de Régnier, etc...

La prose va vers un but qu'on ne découvre pas tout de suite. Elle exige une suspension de l'attention. Elle *marche*, comme dirait M. Paul Valéry. La poésie danse; on embrasse son action d'un coup d'œil ou d'une ouverture de l'oreille... (La poésie qui prévaut, du moins). Il est vrai qu'on ne saurait lui tenir rigueur de demeurer sur place et de faire des pas dans ses pas. Nous aimons la gratuité même de ses combinaisons; car, de plus en plus, elle tend à rejeter tout souci d'explication, de démonstration, pour se livrer à des rapprochements de mots d'ordre purement artistique, artificiel, même; et la brièveté, ainsi qu'Edgar Poe s'est avisé, le premier, d'en faire la remarque, est devenue la condition essentielle de son pouvoir suggestif.

Mais il a existé, il peut exister encore, une poésie, parente de la prose, qui, sans aller directement d'un point à un autre, à son exemple, s'engage sur le chemin des écoliers ou, si l'on veut bien me permettre cette image, gambade en marchant, avance par bonds successifs, comme ces fillettes qu'on voit sautiller sur les routes en se tenant par la main...

Cette poésie-là est celle des écrivains en vers qui sont, aussi, des écrivains en prose.

Elle a la saveur de la spontanéité; *mais elle est moins savante que l'autre*. Une idée d'inspiration, d'improvisation s'ajoute à son charme et lui confère le prestige d'un don unique. Nous voyons bien ce qu'elle garde du mouvement utile et ce qu'elle en rejette ou ce qu'elle lui ajoute de superflu. Mais c'est de façon plus complexe que *l'autre* s'anime, et sans intention que de tracer des signes dans le ciel avec ses bras, de dessiner des hiéroglyphes sur le sol avec ses pieds, en observant une sorte d'immobilité centrale... Encore une fois, elle est plus *artiste;* je dirai aussi plus *musicale;* c'est-à-dire de sens plus imprécis, moins défini (« ne va pas choisir tes mots sans quelque méprise »...) Car le *nombre:* la variété et la puissance des timbres en participant à l'orchestration générale, la prose les a plus que le vers, sans doute, d'où la supériorité que lui attribuait, naguère, M. Paul

Claudel, dans ses *Propositions sur le vers français.* Elle est moins obligée de cheviller. Or, c'est de chevilles que vit en partie (j'allais écrire : presque exclusivement) la nouvelle poésie, la poésie des poètes purs, à la faveur de l'obscurité, des ellipses et des brusques ruptures de sens... L'esprit critique l'emporte sur l'imagination dans les associations d'idées et d'images auxquelles elle se livre arbitrairement.

« L'imagination imite; c'est l'esprit critique qui crée », avait dit Oscar Wilde, avec une apparence de paradoxe. Et M. André Gide, qui cite cet aphorisme d'*Intentions,* dans ses *Nouveaux prétextes,* assure que c'est la « raréfaction de l'imagination » qui a servi Baudelaire en « le contraignant à ne jamais tenir quitte son intelligence »...

M. Jules Romains souscrirait à une telle déclaration, qui nous a montré, récemment (« Les hommes de bonne volonté » : *Les créateurs*) un poète contemporain laborieusement à l'œuvre... Rien, dans le cas de son Strigelius, de l'enthousiasme lamartinien, ni du délire mussettiste ou de l'ouverture d'écluses hugolienne.

Henri de Régnier était encore de la famille des grands inspirés; c'est ce qui explique l'admiration qu'il a jusqu'au bout gardée à l'auteur de la *Légende;* l'aisance avec laquelle il passait du vers à la prose, et de ses nostalgiques alexandrins à ses phrases d'une souveraine élégance aristocratique.

La création poétique est la récompense ou la rançon d'une certaine impuissance, sans doute. Rappelons-nous, ici, ce que M. Valéry a dit des contraintes. Fermées les issues par où la force créatrice s'épanche, il faut bien que l'esprit subtil trouve une façon de se prouver à lui-même qu'il existe. Il recourt aux « calculs » (ce mot est prononcé pour la première fois par Baudelaire, à propos de la poésie); et il va jusqu'à demander ses réussites au fortuit. Il choisit, élimine, parmi les éléments que lui fournit sa mémoire; et découvrir la beauté inédite, savoir discerner la merveille exceptionnelle dans les accouplements nés de la promiscuité du hasard, voilà son secret...

Pour résumer ces pages qui ne se veulent point ordon-

nées en vue d'une démonstration; pour en dégager, si l'on y tient, un sens ou une indication d'une portée générale, je dirai des poètes prosateurs qu'ils vont à la découverte. Il leur faut le libre espace, pour créer. Les poètes tout court, qui n'usent éventuellement de la prose que pour raisonner, expliquer, démontrer, sont pareils à ces magiciens des *Mille et une Nuits* qui disposent de pierreries aussi nombreuses que les flots de la mer. Leur art est d'en assortir les couleurs sous le rayon de lumière qui pénètre jusqu'à eux, dans leur caverne...

JOHN CHARPENTIER.

LA FIN DE LA PEUR

—

PERSONNAGES DU RECIT :

Le Père, né à l'Ayrolle, hameau de dix feux dans la montagne, commune de Serres-sur-Arget, canton de Foix (Ariège) en 1865. Venu à T., bourg de 3.000 habitants dans les pâturages des Ardennes en 1896, par suite d'un héritage. Mort à T. en 1936.

La Mère, née à l'Ayrolle en 1868, venue à T. en 1896.

La Tante : tante de la Mère, qui hérite d'elle une petite propriété à T. Morte en 1896.

La Fille, née à T. en 1897, morte pendant l'occupation allemande (1915).

Le Fils, né à Toulouse en 1890; a lui-même un fils et des filles.

La scène à T. en 1936, pendant la semaine qui suit la mort du père.

—

Dans tout le débat entre la mère et le fils, il s'agit de savoir si le père existe encore, et en quoi consiste son existence; et pour le fils il s'agit de savoir d'où viennent les idées sur la mort.

—

FERMER LES YEUX. — *La Mère :* Dans les campagnes, on dit que quand ils ferment les yeux eux-mêmes, quand on n'a pas besoin de les leur fermer, cela veut dire qu'ils sont en paix.

Quand ils gardent les yeux ouverts, cela veut dire qu'ils

ne sont pas contents, et qu'ils viendront chercher quelqu'un pour leur tenir compagnie.

C'est pour cela qu'il faut leur fermer les yeux aussitôt qu'ils sont morts, avant qu'ils s'en aperçoivent; comme ça ils ne reviendront pas.

Mais moi, je voulais qu'il vienne me chercher, je voulais m'en aller avec lui, et maintenant il a fermé les yeux tout seul; il ne viendra pas me chercher; il m'aimait bien trop; il ne voulait pas me faire du mal; il me défendait de sortir à la cour quand il faisait froid.

Oh, viens me chercher, dis; je serai si gentille avec toi; bien plus que je ne l'ai jamais été.

Tu ne m'as jamais laissée seule; ne me laisse pas seule ici maintenant; tu as été mon compagnon de route; comment est-ce que je ferai pour celle-ci, comment est-ce que je ferai pour mourir sans toi? C'est la dernière route à faire; comment que je la ferai sans toi? Tu es mon compagnon de route, tu aurais dû m'attendre; oh, viens me chercher!

Mais il ne viendra pas, il m'aimait trop sur la terre.

LES CHATS. — (Le Père est étendu sur le lit, prêt pour la veillée mortuaire et le cercueil.) *La Mère :* Il faut faire attention et bien fermer toutes les fenêtres. Autrement, les chats viendront.

C'est pour cela que je n'ai jamais pu supporter les chats.

Si on n'y fait pas attention, quand le mort est seul, les chats viennent manger le visage des morts; pour eux, c'est de la viande fraîche.

A Toulouse, on attrapait le chat, on le tuait et on le mettait dans le cercueil avec le mort.

TOUCHER LES MORTS. — *La Mère* (au Fils) : Il faut que ta fille le voie mort; autrement il pourrait venir la chercher.

Dans les montagnes, on amène les enfants et on leur fait toucher le mort, pour qu'il ne vienne pas les chercher. Mais ça, c'est une bêtise de paysans; il ne faut pas

toucher les morts, parce que cela les fait devenir noirs.
Il suffit que les enfants les voient, pour leur montrer qu'ils les aiment, qu'ils n'en ont pas peur et alors les morts sont contents; les morts n'aiment pas qu'on ait peur d'eux.

Bien sûr qu'il faut qu'elle aille au cimetière; ou bien il pourrait venir la chercher.

QUERELLES. — *La Mère* (au Fils) : Les enfants croyaient qu'on se disputait pour ceci ou pour cela, pour autre chose, quoi!

La bouche parlait d'autre chose, mais c'est le cœur qui se disputait.

C'est le cœur qui nous tuait.

Chacun était malheureux, parce que notre fille était morte, parce que tu étais parti loin.

C'est de souffrir qui rend méchant.

Alors chacun accusait l'autre de n'importe quoi, pour le faire souffrir; parce que, quand on souffre, on veut faire souffrir l'autre, et plus on est malheureux plus on veut le faire souffrir.

Et tu sais, les méchancetés qu'on dit, elles font plus de mal à celui qui les dit qu'à l'autre.

Le pauvre, que je l'ai rendu malheureux avec ma mauvaise langue; que tu aurais dû me la couper, ma mauvaise langue.

Et lui qu'il était boudeur et revengeur; il me disait n'importe quoi pour se revenger. Le pauvre, il m'appelait garce et il savait bien que ce n'était pas vrai; et ça lui faisait plus de mal qu'à moi. Et moi je riais plutôt en dessous de lui entendre dire ça; mais lui il était malheureux parce qu'il savait bien que ce n'était pas vrai; il me le disait pour me faire mettre en colère.

Et puis je lui disais : « Tu boudes », et alors il ne boudait plus. Et je lui disais : « Mauvaise tête », mais c'était moi la mauvaise tête.

INSULTES. — *La Mère :* Tu sais, une telle, elle a aussi perdu son mari; et aussi une congestion. Près de mourir,

on lui fait avaler une potion, lui reprend de la force et crie : Oh, charogne, oh, putain, tu m'as empoisonné!

Elle : Oh! que je suis heureuse, tu parles encore et je croyais que tu étais mort; oh, insulte-moi tant que tu veux, je suis si heureuse, insulte-moi encore, tant que tu veux!

MON COCHON DE CŒUR. — La Mère : Mon cochon de cœur qui a tenu bon et je voulais qu'il éclate; et c'est le sien qui a éclaté.

CICERON. — La Mère : Oh, je lui ai chanté les quatre catarines, — et combien de fois!

Le Fils : Et qu'est-ce que c'est, ça, les quatre catarines?

La Mère : Et dans les campagnes on dit ça quand on a engueulé quelqu'un : on lui chante les quatre catarines.

Réflexion du Fils : les quatre Catalinaires de Cicéron, qui donc, après deux mille ans bientôt, sont encore proverbiales dans les montagnes des Pyrénées. Et on les *chante :* l'intonation du latin est restée présente à l'oreille des paysans gaulois.

POLITESSE. — La Mère : Oui, un tel, avant de crever — ou de mourir — puisqu'il ne m'a jamais rien fait, — il faut être poli avec les gens qui ne vous ont jamais rien fait...

La Mère (au petit-fils) : Prends-toi de la monnaie et va chercher du pain; il a monté de deux sous. Tout monte, rien ne descend. Il n'y a que ton pauvre grand-père qui est descendu.

VOLEURS ET ASSASSINS. — La Mère : Un tel : je ne pense pas qu'il est voleur à ce point-là pour le traiter de voleur; il volera bien un poulet ou une pomme, mais il ne volerait pas une vache ou un arbre.

Un tel (autre) : Tu sais, c'est un voleur et un assassin, mais c'est un bon cœur; il n'a jamais fait de mal à personne; tu sais, ça n'a rien à voir...

MALHEURS. — *La Mère :* Moi, je ne m'ai occupé que du malheur sur la terre. Quand quelque chose réussissait, eh bien, ça y était, je n'y pensais plus.

Le bonheur ce n'est rien.

Esquicha la vido. Déchirer la vie. Voilà tout ce qu'on peut faire.

LA MALADIE DU PERE. — *La Mère :* Que nous étions au sale dans cette petite pièce de devant, et que nous voulions nous mettre au propre.

On avait gardé tout le bon linge pour mourir dedans.

Au moins que ceux qui nous tripoteront nous trouvent propres. Je lui dis : « Auras-tu la force d'aller jusqu'à l'autre bout du couloir?

— Eh, tu m'aideras un peu et je m'appuierai sur le mur. »

Et alors on est parti tous les deux, que j'étais aussi malade que lui, sans lampe, dans le noir, tout le long de ce couloir, je voulais l'installer dans la grande chambre de derrière, bien au propre.

Le pauvre, il tombait, et je me portais au devant et il tombait sur moi, et on restait des minutes sans bouger, tout morts, dans le noir.

Puis je reprenais courage.

— « Es-tu mort?

— Non, qu'il disait. »

Alors je reprenais courage. S'il n'avait pas répondu, je serais restée là, morte de malheur sous lui, je n'aurais plus bougé; mais de l'entendre dire non, je reprenais courage un peu et je me remuais et je me tirais de dessous lui tout doucement sans lui faire de mal.

Puis je le remettais un peu sur ses pieds, et on a recommencé, et il est tombé trois ou quatre fois.

Qu'on a été contents quand je l'ai eu installé dans le bon lit, dans la grande pièce de derrière, et j'ai allumé le poêle et je me suis assise dans le bon fauteuil.

Et puis le matin, vers les trois heures, il a eu sa congestion.

JALOUSIE. — *La Mère :* Que quelqu'un lui aurait mis quelque chose dans la bouche, je ne l'aurais pas supporté.

Ni qu'on me le touche.

Le médecin, oui, il fallait bien que je le laisse le toucher, mais les autres, je l'aurais pas supporté.

Le médecin, ça ne compte pas.

DU TEMPS DE MA TANTE. — *La Mère :* Du temps de ma tante, j'allais en Belgique acheter du pain parce qu'il était un sou meilleur marché en Belgique. Il fallait deux heures pour aller et deux heures pour revenir. Et ma tante m'y faisait aller pieds nus, parce qu'autrement ça aurait usé pour plus d'un sou de souliers, qu'elle disait.

(Au fils) : Elle me disait qu'avec une noix tu en avais assez de nourriture pour quatre jours.

Une cuisse de noix par jour, qu'elle disait, c'était assez pour nourrir un enfant de ton âge.

Elle était savante, la tante, elle avait été sage-femme; elle ne savait pas lire ni écrire, mais son mari, qui était garde forestier, lui avait appris un peu.

Mais elle était très savante, puisqu'on lui avait donné des médailles pour la vaccination, tant elle avait vacciné de gens dans ce pays.

Mais moi, j'avais peur qu'avec une cuisse de noix par jour tes boyaux ils ne deviennent trop petits; alors je te nourrissais bien; et je te donnais deux sous tous les jours pour aller t'acheter une brioche.

Et le pâtissier qu'il est venu me dire : « Vous savez madame, votre petit garçon qu'il vous vole de l'argent; tous les jours, il vient m'acheter une brioche. »

L'imbécile, il n'avait jamais vu ça.

Comme si je me serais laissé voler de l'argent.

Mais enfin il était honnête de me dire ça.

★

Ma tante qu'elle avait marié un garde forestier sur la frontière d'Espagne; qu'il avait un bon poste.

Mais une fois qu'il y avait une guerre en Espagne comme aujourd'hui, son homme qu'il était armé, il avait

arrêté dix Espagnols, qu'ils étaient armés, et qu'ils voulaient passer en Espagne pour aller se battre avec les Espagnols.

Mais ces hommes, ils n'avaient pas osé le tuer parce qu'il était Français. Alors il les avait arrêtés et menés au poste; et tous on les avait mis en prison.

Puis les hommes du gouvernement ils avaient réfléchi que s'ils laissaient là ce garde forestier, un jour on le trouverait avec un coup de couteau dans le ventre tout mort, parce que les Espagnols ils se vengent toujours et qu'ils savent se servir de leur couteau.

Alors les hommes du gouvernement, ils ont cherché où ils pourraient l'envoyer le plus loin possible de l'Espagne. Ils lui ont trouvé un poste de garde forestier sur les frontières de la Belgique, où il n'y a pas d'Espagnols.

C'est comme ça qu'on est venus ici; puisque, quand la tante elle a été seule, elle m'a envoyé chercher pour la soigner.

Même que le roi d'Espagne il lui a donné une médaille pour ça, qu'elle est encore dans la mansarde dans une boîte, et un papier qu'il avait fait encadrer. Tu le trouveras si tu veux.

LES PYRENEES AU XIXe SIECLE. — La Mère (au Fils) : Tu sais quand j'étais petite, dans la montagne on n'avait jamais vu de pain blanc, ni de vin. Le premier qu'a fait monter un tonneau de vin, c'était le facteur qui habitait à moitié chemin de la commune et qui avait une bicyclette; mais pour venir sur la montagne, elle ne lui servait à rien, sa bicyclette.

Chaque femme faisait le pain elle-même, et que c'était du bon pain noir bien nourrissant, bien dur, et qui durait longtemps.

On portait la laine des moutons à Serres, quand on l'avait filée à la maison; et là il y avait une fabrique qui vous faisait le drap; on leur donnait tant de la laine et avec le reste ils vous faisaient une pièce de drap; et alors les femmes faisaient des pantalons et des vestes pour les hommes, et des jupons et des corsages pour elles; et les

hommes savaient faire les sabots et on vivait bien comme ça.

Qu'est-ce qu'on mangeait?

Surtout des pommes de terre et des choux et des haricots; et on tuait le cochon ou l'oie et cela durait longtemps. Le coufit ça faisait de la bonne soupe; et le lard; on en mangeait de la bonne soupe; tout mélangé : les pommes de terre, les choux, le lard.

Les carottes, le cerfeuil, les poireaux, on ne connaissait pas cela; c'est des plantes de plaine.

Mais à la saison on avait beaucoup de fruits, des pommes et des noix qui se gardent longtemps, et qui font du bien.

Et puis bien sûr on avait les vaches; on avait tant de lait qu'on voulait; et qu'on faisait du bon fromage frais tant qu'on en voulait; les enfants, ils aimaient tant ça!

On allait au marché à Foix; il fallait marcher toute une demi-journée; on vendait les œufs, les poules, le lait; quelquefois on vendait un cochon ou une vache qu'on avait de trop; puis on revenait à la nuit.

On rapportait beaucoup d'argent des fois.

On le cachait dans la maison; des pièces de cinq francs; des pièces d'or. Tout le monde en avait.

Mais jamais on ne le dépensait. C'était pour plus tard, s'il arrivait quelque chose.

Si on voulait acheter de la terre. Quelquefois qu'on voulait la terre du voisin.

Mais on n'avait pas besoin d'acheter de la terre. La montagne nous appartenait. Celui qui voulait se faire un champ, il choisissait un bon endroit, il coupait les arbres, il arrachait les racines et puis il labourait; ou il mettait de l'herbe, il faisait un pré.

Un jeune homme qui n'avait rien, que ses parents étaient pauvres ou qu'il avait trop de frères, il allait se faire un champ et il se mariait, et on faisait venir le maçon pour vous indiquer, et tous on leur faisait une maison.

Et de la terre il y en avait pour tous; qu'on disait aux

fainéants : « *Agez pos poou que terro te manquo!* — (n'aie donc pas peur que la terre te manque!) ».

TOUS LES MALHEURS QUE J'AI EUS. LA BELLE-MERE. — La Mère : Ma belle-mère, moi, personne n'a jamais eu une belle-mère comme moi.

Elle me forçait à me couvrir le visage avec une serviette quand je donnais le sein à mon enfant, pour que l'enfant n'apprenne pas à me connaître; et je n'avais pas le droit de parler quand j'étais près de lui.

Parce que moi, il fallait que j'aille travailler avec les hommes. Et l'enfant, il aurait crié quand je n'étais pas là, s'il m'avait aimée; alors il ne fallait pas qu'il m'aimé, ou qu'il me connaisse.

Et puis ils me l'ont laissé prendre froid, et il est mort quand il avait sept mois.

SERPENTS ET LE CHAMEAU. — La Mère : Quand j'étais jeune, on m'a envoyée à Ax-les-Thermes, et là-bas les chemins étaient noirs de serpents; il ne fallait pas avoir peur; on faisait attention de leur marcher sur la tête; alors ils s'enroulaient autour de la cheville et ils étaient morts.

Mais il ne fallait pas se tromper; si on leur marchait sur la queue, alors il te piquaient.

Mais ça n'était pas très dangereux; les médecins, il y en avait partout; alors ils avaient un petit couteau tout prêt dans leur poche, et il te faisaient sauter le morceau de chair et tu ne mourais pas.

Et mon père, quand il était jeune, il était mineur en Espagne du côté de Barcelone. Une fois il avait vu, qu'il nous racontait, un serpent gros comme un arbre et long comme une maison. Sur la route.

Et puis un animal était venu, un animal avec une grosse bosse, tu sais, qu'on appelle un chameau; pas une personne qu'on appelle un chameau, mais un animal avec une grosse bosse, un chameau, quoi. Un homme le menait avec une corde. Et quand le chameau a vu le serpent, il lui a sauté dessus avec ses quatre pieds. Un

chameau, c'est plus gros qu'un cheval et plus lourd, parce qu'il a la bosse. Et à coup de pieds, comme ça il a tué le serpent; et que les hommes, ils ne savaient pas quoi y faire.

LES PROCES. — La Mère : Une fois que j'étais revenue de Toulouse avec 500 francs qu'on avait économisés, lui et moi, sou par sou, au milieu de la nuit j'entends ma mère qui pleurait tout fort, dehors, sous la fenêtre.

— Et qu'est-ce que vous avez, ma mère?

— Eh! ma pauvre fille, qu'il me faut mourir, — que je suis en procès avec la famille de ton cochon de père, qu'il m'a mariée quand j'avais quinze ans et qu'il n'avait rien, — et maintenant ils m'ont fait un procès et je suis obligée de payer cinq cents francs. Et il me faudra vendre de la terre pour les avoir, ces cinq cents francs. Et moi je ne veux pas vendre de la terre.

» J'aime mieux me tuer, je vais aller me jeter à la rivière. Je n'ai pas cinq cents francs et je ne veux pas vendre de la terre. Alors je vais aller me jeter à la rivière. »

Alors je pleure; se tuer pour cinq cents francs; je ne veux pas que ce soit le dit que ma mère s'est tuée pour cinq cents francs et moi que je les avais.

Et alors je lui ai donné les cinq cents francs que mon homme et moi nous avons économisés sou par sou.

Et lui, le pauvre homme, il ne m'a rien dit.

Il m'aimait trop.

LES INCOMPATIBLES. — Réflexions du Fils : Rien à faire pour concilier les points de vue.

Pour le père et la mère, leurs enfants les ont abandonnés.

Pour leurs enfants, cela est normal et nécessaire; et c'est même la conséquence de l'amour du père et de la mère, pour les enfants.

C'est ce que la mère appelle « la gloriette de ton père ».

C'est-à-dire son ambition.

Aucune conciliation possible entre les générations. Ni

entre la France et l'Allemagne, ou la France et l'Angleterre. La position rationnelle que voient les intellectuels n'existe pas; même en théorie bien faite, on ne peut pas la définir.

En pratique, c'est donc la force qui décide — ou la ruse. L'intellectuel est en l'air; son idée rationnelle ne correspond à aucune réalité.

La réalité est moins rationnelle que l'intelligence. Les problèmes existent sans solutions, ce que l'intellectuel ne peut pas voir. Ainsi les vieux ne pouvaient pas s'entendre avec leurs enfants; un terrain sur lequel s'entendre n'existait pas.

Et même ils ne pouvaient pas s'entendre entre eux, à cause de « la gloriette de ton père », qui lui faisait faire constamment des choses que la mère ne pouvait approuver : envoyer son fils ou sa fille en pension, loin d'eux. La mère cédait parce que c'est l'homme qui commande, au nom du monde extérieur et des nécessités, — mais dans son cœur elle ne cédait pas, et blâmait le père de tous les malheurs, qui ne seraient pas arrivés si on avait gardé les enfants à la maison.

LES INCOMPATIBLES : LE CURE. — Le Curé : Le bon Dieu a été obligé de faire un commandement pour que les enfants aiment leurs parents.

Ça n'est pas naturel que les enfants aiment leurs parents. Mais le bon Dieu n'a pas fait de commandement pour que les parents aiment leurs enfants; il n'y avait pas besoin de commandement pour ça.

C'est naturel; c'est un instinct.

C'est pour ça que les parents et les enfants ne s'entendent jamais.

LES MORTS. — La Mère : Un homme était allé chier la nuit. Sa femme était morte depuis trois jours. Tu sais chez nous, il n'y a pas de cabinets, on va dehors, et la nuit on a peur; on se fait accompagner par un enfant, ou un chien, ou même l'âne; quelque chose de vivant qui vous tient compagnie.

Parce que, au fond, dans le noir, c'est des morts qu'on a peur. Alors quelque chose de vivant, un âne, ça vous protège.

Mais cet homme il n'avait pas peur; et il aimait beaucoup sa femme.

Alors, il pleurait, tout accroupi dans le noir.

Et en pleurant, il priait, il lui disait à la morte : « Viens, reviens. »

Et tout d'un coup il a entendu très loin un grand cri, la voix de sa femme morte, qui criait : « Arribi! » J'arrive, ça veut dire en patois.

Il s'est arrêté, il a écouté, et il a entendu, plus près : « Arribi! »

Alors il a été pris d'une peur folle, et il a remonté ses pantalons et il s'est mis à courir vers la maison, et derrière lui on courait de plus en plus vite et il est arrivé juste à temps à la porte et il a fermé la porte et tiré le verrou et il s'est écroulé comme mort derrière la porte.

Il s'est réveillé le lendemain matin, et il y avait sur la porte la marque d'une main, comme si on l'y avait brûlée avec du feu.

Tout le village l'a vu.

LES MORTS : TERREUR, DEGOUT, ESPOIR. — Réflexions du Fils : Le plus grand tracas des paysans peureux, et surtout des paysannes, la pudeur paysanne les fait aller se soulager dehors la nuit; or, la peur de la nuit est la peur des morts. D'où d'étranges associations : ceux dont l'amour est plus fort que la peur vont chercher les morts aux cabinets à minuit. C'est là qu'ils ont le plus de chance de les revoir.

Et leur amour est souvent plus fort que la peur. Ainsi Malinowski raconte que les Trobrianders (du Pacifique) déterrent le père mort après plusieurs semaines, ouvrent la jambe en décomposition et sucent la moelle du tibia, à leur grand dégoût et parfois dommage.

C'est la grande terreur qui est le grand espoir.

La Mère : Ta sœur. Combien de fois je me suis courue au milieu de la nuit au bout du jardin; et moi qui n'osais

jamais y aller seule; mais il me semblait que là je l'attraperais, que je la reverrais.

Mais toujours il me semblait qu'elle venait juste de s'échapper, que la prochaine fois je l'attraperais.

Ou que je courais à minuit au cimetière pour voir si elle y viendrait. Il y avait un poste allemand; et les Allemands, ils disaient que j'étais folle.

Alors un soldat allemand, il venait avec moi, avec son fusil et la baïonnette, et nous regardions tous les deux à travers la grille du cimetière et je l'appelais.

Mais elle n'est jamais venue.

LES TROIS JOURS DE LA MALADIE. — La Mère : On en avait fait des plans pour vivre heureux!

Mais le bon Dieu, il en avait fait un de plan, lui, il a été plus vite que nous. Il a duré trois jours, son plan.

TOUS LES MALHEURS QUE J'AI EUS. LA GUERRE. — La Mère : Moi, on faisait une perquisition pour de l'or. L'adjudant allemand, il me met le revolver au front; je te lui prends son revolver et d'une volée je te l'envoie sur les pierres du sentier au milieu du jardin.

— Madame, vous êtes folle, qu'il me dit.

— Oui je suis folle; mais si je n'étais pas folle, vous m'en feriez devenir.

Mais moi je savais que son revolver n'était pas chargé, ça leur était défendu d'avoir des balles dans leur revolver pour les perquisitions.

Et puis, ça ne me faisait rien; ma fille était morte; moi, j'aurais voulu qu'il me tue.

LA GUERRE. LE CAPORAL ALLEMAND. — La Mère raconte :

Le caporal : Vous ferez ce que je dis.

Moi : Non je ne le ferai pas.

Lui : Je vous forcerai.

Moi : Alors c'est la bataille à nous deux, et quand deux se battent, on ne sait jamais lequel qui sera tué.

Lui : Mais vous n'avez pas d'armes.

Moi : Vous m'avez volé mon revolver, que vous êtes des

voleurs, mais vous n'avez pas enlevé la meilleure arme de toutes, et la voilà.

(Je te sors la hache de derrière la porte et je te la lui mets sous le nez.)

— Et votre revolver, il n'est pas chargé; je le sais, moi; ça vous est défendu. Allez-vous en!... vous avez une belle tête; mais moi je vous en ferai deux, de têtes. Allez-vous en!

Et il s'en est allé. Puis ils m'ont fait passer en conseil de guerre. Alors je lui ai dit au commandant :

— Vous n'avez pas honte de venir ici faire la guerre aux vieilles femmes; allez sur le front, là vous trouverez vos pareils qui vous répondront.

Lui : Madame, il faut vous soumettre, le pays est conquis.

Moi : Non, monsieur, il n'est pas conquis; il est envahi, mais il n'est pas conquis; vous n'avez trouvé personne pour le défendre. Mais ils le défendent là-bas, au front; quand vous les aurez battus, alors le pays sera conquis, mais pas avant.

» Alors pourquoi que vous êtes ici? Allez vous battre contre des hommes armés; laissez-nous tranquilles! Nous sommes assez malheureux comme ça. »

Et ils m'ont donné huit jours de prison.

LE CONSEIL DE GUERRE. — La Mère : Et je leur ai dit :

— Votre caporal, je comprends moi; dans notre pays aussi il y a des voyous qui couchent sous les ponts à Paris.

« Vous aurez ramassé tous les voyous d'Allemagne pour venir chez nous voler et menacer; les honnêtes gens d'Allemagne, ils ne feraient pas ce métier-là.

« Les honnêtes gens d'Allemagne, ils sont au front, ils se battent honnêtement contre leurs pareils; ils ne font pas la guerre aux vieilles femmes.

« Et votre caporal, s'il revient chez moi; si je le trouve sur mon chemin, je vous en ferai deux, de votre beau voyou; vous en aurez deux de beaux voyous.

« Et puis vous pouvez me tuer, vous me rendrez un grand service, car je suis trop malheureuse et moi je ne puis pas me tuer; j'ai essayé, je ne peux pas; ma fille est morte. »

Et je me suis mise à crier comme une folle.

Mais ils ne m'ont donné que huit jours de prison.

Et quand je suis sortie, le caporal il était parti.

LE REVOLVER CACHE. — *La Mère :* Tu sais, les Allemands, ils n'étaient pas méchants. Ils te regardaient là avec leurs yeux ronds et intelligents, et il ne fallait pas les tromper. Les soldats, ils étaient comme nous, — ils nous aidaient contre les cochons de la Kommandantur, qu'ils les traitaient d'embusqués.

Moi quand j'en avais un, soldat du front, dans ma maison, il m'aidait pour les perquisitions; ils se haïssaient avec ceux d'ici.

Il avait sa gamelle pleine de café noir sur la table; il me disait : — Madame, perquisitionne; vous avez quelque chose à cacher, donnez-le moi!

Une fois, il a mis dix louis d'or dans le café de sa gamelle, et les policiers, ils cherchaient l'or partout.

Mais ça leur était défendu de toucher aux effets des soldats. Le soldat, il me disait : — Madame, tranquille; s'il touche à ma gamelle, ce cochon de la Kommandantur, je le fous par terre d'un coup de poing; et vous savez, tous mes camarades me soutiendront, n'ayez pas peur.

Les soldats au repos, ils nous défendaient.

Et quand on a trouvé le revolver de ton père, heureusement il n'y avait pas les balles, et on a emmené ton père. Heureusement j'avais un soldat. Ton père parti avec la police, le soldat me dit :

— Madame, on peut s'en tirer encore; mais ils vont revenir; vous avez des balles; s'ils trouvent les balles, il sera fusillé ou au moins envoyé au camp de concentration. Ayez confiance en moi, madame, montrez-moi les balles. Je vous le sauverai.

Et je l'ai regardé et j'ai vu qu'il était franc, et je lui ai montré les balles sous un tas de bois, dans un trou par

terre dans la remise. Il a pris les balles, et avec des tenailles il a enlevé le plomb; il a jeté la poudre dans la citerne; et le plomb, il y avait un feu dans le poêle, il y a jeté les balles et il a mis du bois et le plomb a fondu dans le poêle, qu'on ne voyait plus ce que c'était; et il a mis les douilles dans sa poche, et la nuit il est allé les jeter dans l'étang.

Et la police n'a rien trouvé, et qu'ils ont regardé dix fois dans le trou où étaient les balles.

LA GUERRE : LA FILLE VIOLEE. — La Mère : Et une fois un soldat allemand avait violé une fille sur la frontière belge; et tous les soldats ils s'y sont mis; ils l'ont enfermé dans la salle de l'estaminet, et il n'y avait pas un gradé; et il l'ont mis tout nu sur la table, et puis tous les soldats ils lui ont passé devant avec le ceinturon qu'ils s'étaient défaits, et chacun lui a donné trois coups de ceinturon de tout son plus fort qu'il pouvait.

Après ça, on les a laissées tranquilles, les filles.

LA GUERRE : LE JEUNE LIEUTENANT. — Le Fils à sa Mère : Et moi j'ai connu un jeune lieutenant breton, qu'il avait peut-être dix-neuf ans; il commandait sa section et ils avaient fait des prisonniers; une centaine.

Puis les Allemands revenaient et allaient tout reprendre. Alors, ce garçon, il a envoyé deux de ses hommes vers l'arrière avec dix prisonniers allemands pour essayer de les sauver; mais il ne pouvait pas s'épargner plus de deux hommes.

Une fois ceux-là partis, il a dit à ses soldats : — Tuez tous les Allemands, nous allons être tous tués ici. — Et on a tué tous les autres Allemands, rien que les dix qui étaient partis avec les deux Français.

Et les Allemands avançaient.

Puis les Allemands ont tout tué ou tout pris, même les deux Français et leurs dix prisonniers; et c'est ce qui a fait découvrir la chose; s'il n'avait pas eu ce mouvement de pitié d'en sauver dix, il n'aurait pas été pris. Et lui, sa jambe avait été coupée par un obus.

L'officier allemand lui dit : — Après ce que vous avez fait, vous ne vous attendez pas à ce qu'on vous soigne, eh? — Et il le fit mettre dans un trou d'obus, pour le laisser saigner. Puis les Allemands ont continué à avancer, et il en est venu d'autres, qui ne savaient pas. Ils ont trouvé l'officier français qui n'était pas mort encore, dans son trou d'obus, et ils l'ont soigné et fait enlever.

Mais le rapport du premier officier allemand l'a suivi et on l'a fait passer en conseil de guerre, le petit lieutenant breton avec une jambe coupée, — on l'avait bien soigné, sans faveur, comme un soldat, pas comme un officier.

Et le conseil de guerre lui a donné raison; il n'y avait pas de faute pour un soldat à faire ce qu'il avait fait; il en avait même sauvé dix.

Alors, plus tard, on l'a échangé par la Suisse.

REINCARNATION. — La Mère : Dans les campagnes, on dit : — *Efan perdut al cap de l'an efan rebengut.* Enfant perdu, au bout de l'an enfant revenu. Aussi on t'a appelé comme ton frère, qui était mort l'année d'avant.

REVE ET REINCARNATION. — La Mère au Fils : Quand ta fille est venue au monde, moi je le savais; j'ai fait un rêve, et à la même heure que je me suis réveillée avec un grand cri, et que ça a réveillé ton père et nous avons regardé l'heure, tu pourrais le lui demander, mais il est mort.

Et puis tu as écrit et tu nous as dit l'heure, et c'était l'heure.

C'est ma fille à moi, ta sœur qui était morte, qui est venue dans mon rêve et qu'elle m'a dit :

— Voilà, vous ne voulez plus d'enfants et moi je veux revenir sur la terre, parce que j'ai été malheureuse et maintenant je veux être heureuse. Toi, maman, si tu me voulais je reviendrais, mais tu ne veux plus d'enfants, tu as été trop malheureuse avec tes enfants.

« Alors voilà, je vais aller dans le corps d'une étrangère, de la femme de mon frère, et je serai sa fille, puisque

je ne peux pas être la tienne. Mais je ne veux le faire que si tu me donnes la permission. Dépêche-toi de me dire, il n'y a plus que quelques minutes; si tu dis non, l'enfant viendra au monde mort; si tu dis oui, ce sera moi, vivante; et moi je veux vivre, je veux être heureuse. Dépêche-toi ! »

Alors, moi, j'ai crié : *Va-t'en! Va-t'en!* tout haut, que j'ai réveillé ton père et je me suis réveillée.

Et puis tu as écrit qu'elle était née à cette heure-là, et qu'en naissant elle avait le cordon enroulé autour du cou, et que le médecin il l'a vu tout de suite, et il a passé le doigt et il l'a déroulé, et sans cela l'enfant était étouffé.

Si je n'avais pas crié : *Va-t'en!* c'était trop tard.

REFLEXIONS DU FILS : Savoir comment les gens agissent : nécessaire pour juger leurs idées. Il y a une relation étroite entre mes rêves et, par exemple, l'action de ma mère résistant aux Allemands : en tout, l'impulsion, la résistance, le saut, le triomphe. Autant qu'entre mes rêves et les sentiments de ma mère lors de la mort de ma sœur ou de mon père.

Sentiments ancestraux, rêves, actions de la race et de l'individu, idées métaphysiques : aspects divers d'une même unité, qui est nécessairement la vérité, puisqu'elle *est*.

Essayer de l'atteindre en l'entourant de ces divers côtés, en s'en approchant de chaque côté. L'approche d'un seul côté ne donne que peu de connaissances.

En particulier, l'approche du côté intellectuel n'en donne presque pas du tout : parce que l'intelligence perd très vite le contact avec le réel. Aussi est-il nécessaire d'employer l'intelligence en liaison avec les autres facteurs.

Et à leur tour, ces autres facteurs sans l'intelligence tombent très vite dans les erreurs les plus grossières, les plus évidentes.

DENIS SAURAT.

(*A suivre.*)

LE RAYON NOIR

LA VIERGE

Ce n'est pas toi que j'aime avec tant de ferveur,
Nudité du soleil. Ton fixe éclair d'œil rose
Chasse le rêve où j'erre entre l'ombre et la chose.
Mais, ô vous, bercez-moi, palpitements d'astre ou de cœur

Sous ce nuage (azur, gaze, dentelle en fleur)
Qui va flottant du si beau clair au si doux trouble
Où la lueur du ciel, jouant, cherche son double,
Le poursuit, se dérobe en de tremblants airs d'avoir peur!

Ariel sait que plus céleste est la Beauté
Sous ce voile qui frôle et fuit la volupté
Que dans l'étreinte nue où sa gloire luit triomphante.

Il sait pourquoi l'Amour, sentant naître son aile,
Se fascine au regard qui la couve et l'enfante.
C'est qu'il ne peut, ce dieu, t'enlacer, ô vierge, ô prunelle!

★

Prunelle!
Magicienne immense, à tout jamais vierge pour mieux,
Longuement, attiser la voluptueuse folie!
En toi transfigurant la lumière et l'ombre et les cieux,
Tu n'es qu'un jeu d'échecs où vainement démons et dieux
Se disputent sans fin une insaisissable partie,
Tandis que, les leurrant, tu souris, rayon de magie,
O prunelle, fleur de la vie,
Toi la vie elle-même,
ô Vie!

—

LE SECRET

J'ai vu la vierge du matin
Et ses gentils yeux bleus.
Marcheur qu'entraîne un dur destin,
Je détournai mes yeux.

J'ai vu la reine de midi
Et ses ardents yeux d'or.
Et j'ai passé, — je n'ai rien dit,
Mon cœur battait trop fort.

J'ai vu la fée enfin du soir
Et ses profonds yeux noirs.
Loin d'eux, mon idéal miroir,
J'allai... Vers quels espoirs?

Je vis l'Errante de la nuit
Et ses grands yeux fermés.
Mon cœur la suit, mon pas la suit.
Ce n'est qu'une ombre et qui me fuit.

Mais, ô rayons secrets, clos dans ses yeux, mes bien-aimés!

—

LA JOUEUSE DE RAYONS

C'est ma fleur, et fée et femme,
Vive, ô papillons!
Qui, vibrante comme un drame,
Va dansant comme une flamme,
Et joue aux rayons!

Ayant pris, sans qu'elle y pense,
Les plus beaux aux cieux,
Voyez-la qui danse et danse,
Chantant comme l'innocence,
Dans les rayons bleus!

Puis, ayant ravi, par chance,
A l'air les plus clairs,
Voyez-la qui danse et danse,

Chantant comme l'espérance
Dans les rayons verts!

Mais s'enivrant, en cadence,
D'aurore en essor,
Voyez-la qui danse et danse,
Chantant comme l'imprudence,
Dans les rayons d'or!

Oh! ma fleur, et fée et femme,
Ne t'envole pas!
Pose-toi, petite flamme,
Sur mon cœur qui te réclame,
Où tu dormiras!

Je n'ai pas de rayon rose.
L'ombre est mon séjour.
Mais j'y garde quelque chose
Plus sûr qu'une apothéose
D'astre : mon amour.

Viens, sa nuit n'est pas méchante.
Viens sans bruit le voir
Qui, tout seul en moi, s'enchante
Et bien bas te chante et chante
Dans un rayon noir.

Ce rayon, petite amie,
N'est pas pour les fous.
Mais sa lumière endormie
Sait bercer, bercer la vie...
C'est lui le plus doux.

—

LA MORT DANS LE CIEL

La Mort grince, plus menaçante.
C'est pourquoi, ce matin,
S'élance ma chanson dansante
Sur un rythme enfantin.

Car même l'antique Impavide
Ne pourrait supporter
Toujours ce cauchemar qu'on vide
Sur le monde hanté.

Parfois, tu voudrais, loin des portes,
Seul au fond des grands bois,
Etre Jean Loup près des eaux mortes,
Les pieds nus sur nos lois;

Ignorer le chiffre et la lettre,
Le savant inhumain;
Ne plus demander à nul maître
Quel monstre vient demain;

Et si vont crouler les patries,
Si va danser le sol,
Si la guerre des bactéries
Sur nous prendra son vol

Avec l'avion effroyable...
Ah! Jean Loup, nos berceaux
D'où l'on n'entendait point le Diable
Vrombir dans les oiseaux...

Grincer au ciel la Mort, comme un fer au cœur des oiseaux!

—

LE CAUCHEMAR

Jean Loup, l'air se charge de trombes
Que la nature ne fit pas.
Descends dans la nuit, dans les tombes,
Chez l'aspic, les vers et les rats,

Dans le cratère, dans le gouffre,
Seuls refuges qui soient restés!
Fuis chez les morts nos cieux de soufre
Et nos paradis empestés!

Nos artistes fêtaient Sodome.
L'aviateur fête l'Enfer.
L'âge de foudre, aux mains de l'homme,
Va balayer l'âge de fer.

C'est l'ère de la grande danse.
Quels danseurs, ces vieux monuments
Qui, pleins toujours de renaissance,
Gardaient les miracles dormants!

S'envolent en folles haleines
Les Parthénons, les Alcazars,
Où sautent des formes humaines
Comme des joujous de bazars

Que casse un enfant satanique...
Mais rien là de surnaturel!
Satan n'est qu'une mécanique
Qui d'une aile s'orna pour monter régner en plein ciel.

★

L'aile, l'esprit, la vie et la mort, tout est mécanique.

—

LE BAISER LUSTRAL

Sous ces faillites d'un monde, sous ces aromes
De sang fumant, de noirs gaz étouffants,
De scandales, d'horreurs, de fauves triomphants,
Ah! s'il reste encor des hommes
Dignes d'être enfants,

Quelques amis nous serons
Malgré ce temps dur...
Et, lorsque nous nous verrons,
Le jour en sera plus pur,
Car nous sourirons

D'un si fraternel sourire
Que les ombres, sous la pierre,

Le verrons reluire,
Ce frisson-lumière,

Comme s'il allait jaillir
Et nous élever aux cieux,
— A des cieux nouveaux, nos *cieux...*
Et s'ils sont vides, tant mieux!
Nous saurons, de nos cœurs, les animer et les emplir, —

De nos cœurs fermes et francs,
Dignes, sous les ans neigeants,
Dignes d'être encore enfants,

Ah! la suprême ressource
Pour enfin retrouver le baiser lustral de la source!

LOUIS MANDIN.

UNAMUNO POÈTE

—

Dans un poème écrit il y a plus de trente ans, Unamuno disait :

> Lorsque je serai vieux
> je revivrai l'âme que je vis à présent
> en voulant la conserver à moi
> et je ne comprendrai même plus mes enfants...

Et il prophétisait que ceux-ci feraient leurs ses chants et verraient en eux une vérité à quoi lui-même s'opposerait. Et ce seraient eux qui auraient raison en sachant sur lui plus de choses que lui-même. Ainsi les derniers gestes et les dernières paroles de Miguel de Unamuno ne lui appartiennent pas tant qu'à ses disciples qui se sont nourris de ses chants, les ont prolongés en eux et ont fait d'Unamuno le symbole de l'Espagne vivante, dût Unamuno refuser d'assumer ce rôle jusqu'au bout. Ce refus, lorsqu'il fut proclamé, leur parut une trahison. Pourtant ils gardaient avec eux le souvenir du véritable Unamuno et de tout l'espoir qu'ils avaient mis jusque dans ses chants de mort. Unamuno avait renié l'âme autrefois vécue, mais cette âme lui survivait.

Puis Unamuno réfuta son refus, revint sinon à cette âme, telle que ses disciples l'avaient entendue, du moins à sa métaphysique, à son déchirement, à son *sentiment tragique de la vie,* à une autre sorte de refus qui, cette fois, était bien de lui : le refus de conclure. Et cette fois ses enfants le reconnurent et purent à nouveau l'interpréter, retrouver l'Unamuno qu'ils connaissaient mieux qu'il ne se connaissait lui-même. Car si la jeunesse révoltée d'Espagne dépasse Unamuno et le laisse en arrière

avec son désespoir pathétique, c'est quand même dans ce désespoir qu'elle a puisé ses énergies : il aura été le maître de l'Espagne nouvelle.

On dira — et j'ai dit ailleurs de quoi a été fait cet enseignement et quelle part le philosophe et l'homme représentatif ont prise aux diverses étapes historiques de cette Espagne nouvelle. Je ne voudrais ici parler que du poète. Certes, la philosophie d'Unamuno et les événements de sa carrière sociale se retrouvent dans ses poèmes, mais sous des formes très libres et mêlés aux remous où se forment d'ordinaire les poèmes des grands poètes, c'est-à-dire avec les contre-coups des circonstances quotidiennes, les orages de la vie intime et sentimentale, les mélodies inspirées ou capricieuses de la fantaisie. Ce n'est donc pas tant de rattacher son œuvre poétique à sa philosophie que je voudrais me soucier ici, que de m'abandonner aux mouvement de cette œuvre et de dire autant que possible sa couleur et son climat.

Une œuvre de poète, et surtout de poète étranger, plutôt que de la ramener à un système, ce qui importe, c'est de s'y promener comme dans un jardin et d'en cueillir çà et là les fleurs les plus caractéristiques. Il faut tenter de dire quel son spécial rendent chez lui la présence de la vie et de l'amour, la voix du chagrin ou de la joie, l'idée de la mort. Il faut le situer parmi ses pairs, au delà des nuances qu'introduisent le temps et le lieu et comme si sa poésie n'était pas datée. Car sa philosophie est datée et, avec son angoisse, son amertume, ses efforts pour retrouver une réalité humaine, signifie tout un moment précis du devenir espagnol et porte le sceau d'une condition sociale et morale déterminée. Mais pareille au journal d'une âme humaine, la poésie des très grands poètes, à ses sommets, n'apparaît plus que comme une suite de soupirs où se retrouve la respiration de l'homme universel. Et Miguel de Unamuno est un très grand poète. Une des grandes figures lyriques de l'humanité.

Ses goûts mêmes et ses lectures familières le classent parmi les grandes figures. Il faut, pour le comprendre, que nous, Français, nous oubliions toute la science poé-

tique où nous a conduits l'évolution particulière de notre poésie française, toutes les difficultés, toutes les subtilités, toutes les hardiesses, tous les silences qui font de l'histoire de la poésie française, à son aspect extrême, une des plus grandes aventures intellectuelles de l'homme moderne. Cette aventure que de grands poètes étrangers ont suivie, comme fascinés, Unamuno l'a ignorée. Non pas qu'il n'ait lu notre littérature : il avait lu toutes les littératures, et la française en particulier. Mais, parmi les poètes, il ne se sentait en communion parfaite qu'avec ceux qui, dégagés d'une histoire au cours de laquelle la forme s'affine et se purifie, en dehors de toute chronologie, se présentent dans leur isolement et semblent n'avoir été que des échos sonores pour les vastes rumeurs de la nature et les sentiments généreux de l'homme, sa réaction devant la vie et la mort, son désir de durer, ses mélancolies, son élan vers la mer ou vers la liberté. Ainsi Unamuno a-t-il montré, en les traduisant, ses préférences pour Carducci, Léopardi, Coleridge et ce grand Maragall qui a fourni aux thèmes de la Catalogne méditerranéenne la puissance d'expression qu'Unamuno a fournie à ceux de la Castille. S'il évoque des poètes, c'est, outre ceux-là, Shelley, Lamartine. C'est le contraire d'un *poète pur*. Non pas, bien sûr, qu'il manque d'art : il n'est pas de poésie sans art, et c'est l'art qui fait le poète. Loin de moi l'idée de vouloir revenir sur la stérile querelle de la forme et du fond. Beethoven ne manque pas d'art et reste, avec toutes les imperfections que lui reprochent les délicats, un extraordinaire inventeur de formes. Mais Beethoven, par les thèmes qu'il traite et à cause de je ne sais quelle robustesse élémentaire et quelle faculté d'incarnation et de sympathie universelles, dépasse l'art, ses successions héroïques, ses séries. Et Unamuno est un musicien de l'espèce beethovénienne.

Son langage est plein et d'une certitude où le philologue apparaît. Ses rythmes sont larges et rudes, avec, souvent, ces périodes compliquées qui caractérisent le conceptisme espagnol. Mais le conceptisme, pour l'Espagne, est une forme de classicisme. La préciosité, pour l'Espagne, est

non un maniérisme, mais une façon vigoureuse et presque naturelle de s'exprimer. Et surtout avec Unamuno le conceptisme prend toute sa valeur nécessaire : c'est le langage le plus mâle et on pourrait presque dire le plus simple et le plus direct.

L'œuvre poétique d'Unamuno comprend des poèmes lyriques et mystiques, sonnets, pièces narratives, effusions, psaumes religieux, berceuses pour enfants. Tout ceci familier et large et avec des accents d'amertume grave à la Léopardi :

> Doux, serein, triste et reposé
> fut ce jour d'amour où mourut
> l'illusoire espérance du bonheur :
> l'amour se suffit de l'amour. Le témoignage
> que c'est un don divin, c'est le malheur
> qui l'accompagne toujours sur la terre...

Les thèmes de la philosophie d'Unamuno apparaissent, dans ces poésies, fondus en berceuses pleines d'appels au sommeil et à la mort, en élégies pleines de pitié pour le tragique destin de l'homme, en méditations, dans tels décors familiers, — place de Bilbao ou place de Salamanque, — sur l'avenir et le passé et les cruelles alternatives qui écartèlent la volonté ou l'endorment. De toutes ces poésies peu me touchent autant que celle qui s'intitule : *Ponctuelle comme l'étoile du matin*. Le poète imagine : *le galant, à son lit de mort, parle à sa dame*. Et voici ce qu'il lui dit :

> Te voilà donc, ponctuelle comme une étoile
> qui sort à son heure,
> marche à son pas
> et accomplit sa carrière;
> te voilà donc, ponctuelle comme un céleste
> luminaire divin,
> infusant sa confiance...

Et plus loin :

> Avant que l'homme fût,
> l'étoile apparaissait déjà,
> ponctuelle pour la terre

qui, vide et nue, l'attendait,
et quand l'homme finira,
l'étoile surgira, fidèle, à l'orient,
triste et constante.
Te voilà donc, ponctuelle comme l'étoile
du matin...

Admirable est chez Unamuno cette familiarité avec les éléments, leurs cours, leur existence symbolique. Il a le sens de la mer et la connaissance de la nuit. Quel poète rendra jamais en français la musique profonde et religieuse du nocturne qui, dans le *Romancero de l'Exil,* s'intitule : *Viendra de nuit,* sans que nous puissions savoir de quel messager et de quelle apparition il s'agit :

Viendra de nuit lorsque tout dort,
Viendra de nuit lorsque l'âme malade
se cache sous le manteau de la vie.
Viendra de nuit de son pas tranquille,
Viendra de nuit, posera son doigt
sur la blessure...
Viendra de nuit, nuit notre mère
quand au lointain le souvenir aboie,
augure perdu...
Viendra-t-il une nuit recueillie et vaste?
Viendra-t-il une nuit maternelle et chaste
de lune pleine?
Viendra venant d'un venir éternel;
Viendra une nuit de l'ultime hiver.
nuit sereine...
Viendra de nuit lorsque le temps attend,
lorsque le soir dans les ténèbres tarde
et espère le jour,
Viendra de nuit, dans une nuit très pure,
quand le sang du soleil s'épure
du midi.
Il fera nuit quand il sera venu,
et que le cœur rendu à lui se livrera,
nuit sereine,
il faudra bien qu'il fasse nuit pour sa venue, — lui ou elle?
il fera nuit quand il scellera son sceau noir,
nuit sans peine...

Toute la tradition nocturne des Mystiques espagnols vient ici à l'aide de la métaphysique désespérée d'Unamuno, ponctue de ce soupir éperdu son effort dialectique, son incessant, accablant mouvement pendulaire entre la mort et la vie, le réel et l'idée, l'action et le néant. Et ce qui rend ce poème si émouvant, c'est qu'il ait été écrit pendant le moment le plus tendu et le plus agissant de la carrière d'Unamuno, c'est-à-dire pendant son exil. Le *Romancero de l'Exil* contient d'ailleurs quelques-uns des plus beaux accents lyriques d'Unamuno. Ceux-ci succèdent aux violents et burlesques sonnets satiriques du recueil *De Fuerteventura à Paris,* tout plongé dans l'actualité et qu'on a comparés aux *Châtiments.* Mais le *Romancero de l'Exil,* c'est les *Contemplations* d'Unamuno. L'homme déchiré entre l'histoire et la métaphysique s'y détend pour rythmer le chant de son angoisse humaine, de sa mélancolie, de son impatience et de sa lassitude. Le lutteur politique et le métaphysicien exemplaire et tragique s'abandonnent au bercement maternel de la poésie.

Il me reste à parler de deux livres assez extraordinaires dans l'œuvre d'Unamuno : *le Christ de Velazquez* et *Teresa.* Le premier est un singulier poème théologique, écrit à la façon d'une longue glose des diverses parties du corps de Christ, sans oublier les plus terrestres et humaines. L'autre est un roman d'amour en vers, un poème résolument romantique et qui se place sous le signe de Gustavo-Adolfo Becquer, qui est un poète que l'on pourrait appeler, si l'on aime ce genre de comparaison, le Heine ou le Musset espagnol. Un très grand poète, ce Becquer, et très populaire, vulgarisé par la romance, sans pour cela perdre rien de son charme et de sa perfection. Il a écrit, en particulier, un poème intitulé les *Hirondelles,* que tout le monde, en Espagne, sait par cœur et fredonne et qui, malgré cet aspect de vignette d'almanach qu'il a fini ainsi par revêtir, reste un des plus sublimes poèmes d'amour de la littérature universelle. Unamuno, dans *Teresa,* reprend ce poème et en fait le commentaire. Il y a donc dans ce choix une espèce de défi jeté aux amateurs de raretés et en même temps l'affirmation hautaine de ce

goût des grands thèmes éternels et des formes de poésie qui peuvent toucher le peuple et intéressent l'homme en général. Unamuno, philosophe austère, se révèle sentimental et tient à se révéler sentimental. Il a su, au besoin, se révéler frivole. Et cette volonté de sentimentalité, — non de libertinage, — de frivolité, — non d'indifférence, — complète bien l'image que nous devons nous faire de ce cœur perpétuellement passionné.

Ainsi après avoir écrit les vers scolastiques du *Christ de Velazquez*, méditation méthodique, aux arêtes âpres, le vieux poète s'est rajeuni à mettre en vers de romance une simple histoire d'amour et, comme un poète romantique pâle et poitrinaire, pareil à ceux qu'imaginent les amoureux, à se faire le compagnon idéal des amoureux, à vivre leur expérience du temps, du bonheur, de la rêverie et de la fatalité. Cet « exercice » (car il y a de l'exercice, aussi, dans la poésie impure) est un des plus enrichissants auxquels Unamuno se soit plié. Sans doute y retrouve-t-il ses problèmes et ses déchirements : mais son langage y a gagné une vibration, une tendresse, une chaleur toute particulière. Ainsi la poésie vient-elle au secours de la métaphysique en obligeant le métaphysicien à incarner ses concepts, à les adapter à des conditions humaines et à conjurer son désespoir abstrait grâce aux rayonnants bienfaits de la sympathie. C'est dans l'œuvre poétique d'Unamuno qu'on cherchera les accents humains — et peut-être les plus durables — de ce génie tragique.

JEAN CASSOU.

DIALOGUES DES MORTS

—

DIALOGUE I

CHARON. — Je vous dis que je n'ai pas mission de passer les arbres! Au fait, restez ici et prenez racine. N'est-ce pas Mercure qui vous envoie? Je lui avais demandé du bois pour renouveler ma nacelle et refaire mes rames. Et puis, il y a tant d'Ombres à passer depuis cette guerre orientale, que je remplacerai bientôt l'aviron par la voile couleur de fer. Toi, le Tilleul, l'on ferait un bon mât de ta branche maîtresse. Voyons, que j'en mesure le tour...

BAUCIS. — Mais je m'appelle Baucis!... Ne sais-tu pas que Jupiter en compagnie de Mercure lui-même...

PHILÉMON. — Laisse le bras de ma chère épouse, Charon! Il est sacré. Hier encore, Zéphir l'agitait au-dessus du petit temple que nous gardions par la volonté et la grâce des Dieux. Les hymnes orphiques frémissaient sur nos lèvres de bois et de feuillage. Arrête, noir Batelier! Tu ne vas pas appuyer ton pied souillé de vase sur la hanche de Baucis, ou je vais te donner du bâton!...

CHARON. — Tu ferais mieux de payer deux oboles pour un double passage. C'est peu, pour tout le temps que vous m'avez fait attendre. En connais-tu seulement le compte?

PHILÉMON. — Le compte des arbres n'est pas celui des hommes, parce que nous renaissons tous les ans, et que les hommes n'ont qu'un hiver. Et comment veux-tu, pour la même raison, qu'un chêne possède seulement une obole? Je te paierais bien avec des glands...

CHARON. — Par la triple Hécate et les trois gueules de

Cerbère! me prendrais-tu pour un porc, ou pour un esclave? Sais-tu ce qu'il en coûte? Vois ces Ombres gémissantes : les unes n'ont point d'obole; les autres ont blasphémé contre le fils de l'Erèbe, ou elles n'avaient point reçu les honneurs de la sépulture. Ces dernières doivent errer cent ans sur les bords du fleuve. Moi-même, pour avoir passé Héraclès, qui n'était pas muni du rameau d'or de Proserpine, je fus exilé pendant une année. Allons! tu n'as que des rameaux de fer, vieux Chêne... Je pèse sur les rames et mets le cap sur l'autre rive.

BAUCIS. — Ecoute, ô Nocher du sombre Empire! Pendant la guerre des Cimmériens, une vieille femme fugitive avait enfoui son trésor entre mes orteils. Cherche si parfois tu ne trouverais pas une poterie d'argile. La terre séculaire l'a peut-être lutée contre ma noueuse racine, en sorte que les légionnaires de Rome ne l'ont pas dû voir. Ce sont eux qui nous ont renversés...

CHARON. — Tu dis vrai, Tilleul. En brisant la poterie de mon aviron, j'aperçois des pièces d'or qui font un compte de deux mille ans, car, malheureusement, je ne puis recevoir au delà de trois oboles par passager.

PHILÉMON. — Et tu trouveras sur ma tête, au-dessus de leur couvée un couple de palombes sauvages. Ecoute comme lamentent leurs Ombres fidèles! Elles auraient dû fléchir ton âme inflexible!

CHARON. — Je vais boire une petite goutte! Par quel pertuis de vos troncs chenus la prendrez-vous?

PHILÉMON. — Nous n'avons jamais bu que de l'eau pure.

CHARON. — Ce n'est pas cela qui manque ici... Mais je voulais parler un court instant avec vous : rien n'attendrit le cœur d'un avare comme le bruit de l'or qui s'écoule. Que me parlais-tu du bavardage assourdissant des oiseaux?... Toi, le Chêne, tu dis que les Romains vous ont abattus?

BAUCIS. — Non, c'est moi Tilleul qui l'ai dit le premier, ou plutôt *la première*. Les Chênes, qui parent de couronnes le front cicatrisé des héros, n'ont pas la parole aussi prompte que les bienfaisants, les féminins tilleuls, pour maudire la guerre et ses forfaits.

Philémon. — Baucis, épouse bien-aimée, mon feuillage n'a jamais songé qu'à se mêler au tien. Pourquoi ces paroles offensantes?

Baucis. — Elles ne sont pas offensantes, elles s'adressent à la nature du Chêne. Je les connaissais, toutes tes pensées! A vrai dire, il n'y avait qu'une brindille pour souhaiter de ceindre les tempes d'un Phrygien. Mais un cavalier de César la ravit au passage et la serra entre ses dents pour tempérer la fièvre de l'ivresse qui lui brûlait la bouche. O Patrie, ô Troade, ô Phrygie, déjà ravagée par les fils de l'Euxin, il fallait que tu le fusses encore par ceux de la Lydie; par les Perses aux armures niellées, les Macédoniens d'Alexandre et les Galates bâtards. Au moins n'arrosaient-ils la terre que de leur propre sang, tandis que les légions qui frôlaient nos chevelures de leurs cimiers étincelants mêlaient au sang du Latium le sang noir de Carthage et de Numidie, celui de la Crimée, d'où viennent les Scythes vêtus de peaux d'ours et de poil de chèvre; celui du Septentrion, où les hommes sont casqués d'or par la nature; celui, enfin, des mercenaires barbares qui se teignent de pourpre les poils de la lèvre, qui parlent une langue nasale et redressent leurs épées de bronze sous la plante de leurs pieds. Et l'on comptait, pour leur faire face, les Juifs d'Antipater, les Syriens de Mithridate, les Bédouins de Jamblique, les Sthyriens et les Ciliciens! Mais tout n'est pas fini, de sorte que la terre entière enverra ses armées souiller le sol de la Phrygie, incendier ses édifices et ses autels, pendre aux rameaux des enfants d'Athys les cadavres des femmes éventrées! Ils ont dispersé nos lares, ils ont brisé les images des Dieux bénins. Mais les cabanes de roseaux qu'ils ont brûlées comme des meules de paille ne se sont pas changées en temples, ainsi que Jupiter et l'artificieux Mercure firent de la nôtre!...

Philémon. — Et d'ailleurs, ces temples eussent été détruits à leur tour, au moyen de machines de guerre, parce qu'ils servent tous de remparts et de forteresses aux uns comme aux autres. C'est ainsi que nous pérîmes, en même temps que le toit sacré s'écroulait à nos pieds. O Nocher! nous l'avons couvert de nos bras, et nos belles chevelures

vertes sont encore roussies par la résine enflammée, la poix qu'ils lancent au loin, aussi rapide, aussi tonnante que la foudre!

BAUCIS. — Qu'ils soient maudits! Qu'ils soient maudits par le Père des Dieux, le Père abondant de l'Olympe et de la Terre, ceux qui piétinent, qui bouleversent les vergers où mûrissent la courge et les fruits rebondis de Lampsaque; ceux qui détruisent les chaumières du pauvre en invoquant son bien-être et sa liberté! Car l'on trouve toujours de l'or et de l'argent pour relever les palais ou les temples, qui sont l'attrait et la commodité des riches voyageurs. Mais qui donc se soucie de quatre murs d'argile au milieu d'un arpent de terre dévastée? Et quel est le profit de conquérir un amoncellement de ruines? Que ne vont-ils se disputer la Phrygie dans les déserts, où les cavales sont fécondées par le cyclone?...

CHARON. — Ça me ferait beaucoup moins de morts, et partant, moins d'oboles. Mais toi, le Tilleul, tu parles comme un chêne dodonéen! Et toi, le Chêne, tu ne dis pas grand'chose?

BAUCIS. — Je te dis, Nautonier, que je suis femme; que jadis j'avais un ventre d'où sortirent des enfants. Toi, Philémon, tu as déjà porté les armes; de même que le frêne, tu nourris le bois des lances, et tu...

PHILÉMON. — Oui! je le revois ton ventre maternel, que borde une grecque de noire ébène. Je revois les mamelles qui ont nourri, et qui sont pareilles à des gourdes gonflées du lait des troupeaux!...

BAUCIS. — Et moi, je te retrouves tel que tu étais, ô toi, tout cuirassé des muscles du laboureur! O Dieux! Baucis doit-elle encore enfanter?...

CHARON. — On ne fait rien de tout cela ici!... Montez vite. Ce sera moins lourd et moins embarrassant pour un vieillard tel que moi. Mais ces troncs revêtus de chair fraîche ne m'ont laissé que des feuilles et des écorces? Il est dit que je serai toujours volé!...

DIALOGUE II

COLUMELLE. — *La France,* je l'ai déjà dit. L'on voit partout des écoles ouvertes aux rhéteurs, à la danse, à la musique, même aux saltimbanques; les cuisiniers, les barbiers sont en vogue; on tolère des maisons infâmes où tous les jeux et tous les vices attirent la jeunesse imprudente, tandis que pour l'art qui fertilise la terre, il n'y a rien, ni maîtres, ni élèves, ni justice, ni protection...

LOUIS XV. — On a fait beaucoup de progrès depuis toi, Columelle. Sous le roi Henri, mon aïeul, un certain Olivier de Serres... Si tu ne sais que rabâcher ton traité *De Re Rustica,* laisse-moi dormir, ou prépare-moi du café : je dormirai, du moins, un œil ouvert...

COLUMELLE. — Il paraît que tu le laissas bouillir et qu'il se répandit...

LOUIS XV. — Ouais!... Cela plaît à dire... Tiens, je n'étais pas encore une Ombre, quand des gens qui s'intitulaient *Physiocrates,* avec un certain Quesnay en tête, sont venus troubler les cervelles de leurs comptes d'apothicaires!

COLUMELLE. — Ces hommes, sans doute, avaient étudié les choses de la terre en Cilicie, en Syrie, en Numidie, comme l'avait fait avant moi mon maître Magon. Crois-tu donc, *La France,* que je te veuille entretenir de la meilleure façon de greffer, d'élever les poules et les jars, ou de la mixture de fumier la plus productive?

LOUIS XV. — N'as-tu pas parlé de l'art qui fructifie la terre? Cela ne présageait rien de bon. Cela ne sent pas bon. Cela sent son Caton d'une lieue. Mais pourquoi demandes-tu si les Quesnay avaient étudié dans les contrées que tu dis, et qui, sauf une, ont changé de noms? Y aurait-il quelque voile d'ironie là-dessus?

COLUMELLE. — Si tu veux... Mais il faudrait savoir où j'avais dessein d'en venir.

LOUIS XV. — Alors, dis-le tout de suite.

COLUMELLE. — Je veux te donner des remords...

LOUIS XV. — On m'en prête beaucoup trop. Entouré de mauvaises volontés, je n'avais plus qu'à me tourner les

pouces de découragement dans un fauteuil. Si j'ai des remords, c'est pour les autres, pour ce qu'ils auraient dû faire et qu'ils n'ont pas fait : *Obéir.* Il y a, vois-tu, des époques d'obéissance et des époques de désobéissance. Ce sont les vaches grasses et les vaches maigres dans l'histoire des régimes. Continue. Invente-moi remords, c'est encore une façon de tuer le temps!

COLUMELLE. — Je voulais justement t'amener à une sorte de *Physiocratie* coloniale.

LOUIS XV. — C'est-à-dire... Tu me fais peur!

COLUMELLE. — Non pas. J'imagine, au contraire que c'est la seule utopie qui eût pu sauver ton peuple, et même la seule qui le sauverait aujourd'hui.

LOUIS XV. — Bah? Mais je n'y peux rien!...

COLUMELLE. — Imagine que tu gouvernes encore ceux-là qui cherchent aujourd'hui un soliveau, une dictature. Sais-tu quelles sont leurs doctrines? Eh bien, le partage des terres, parce que la terre est à tout le monde. Mais ce n'est pas seulement le partage de la terre. C'est encore le partage de toute propriété, de toute exploitation commerciale, financière ou territoriale.

LOUIS XV. — Ne me rebats pas les oreilles avec des histoires que je connais aussi bien que toi. Elles remontent même aux donations terriennes que l'on fit aux légionnaires romains. Elles remontent au temps ténébreux de Sylla; elles remontent à Caïus Lælius consul, l'ami de Scipion, c'est-à-dire à la confiscation des domaines italiotes au profit des prolétaires agricoles. Tu vois que je sais tout cela, et bien d'autres choses encore. M'aurais-tu pris pour le Cardinal Dubois?

COLUMELLE. — Non, *La France,* non. C'est pourquoi je voudrais m'entretenir avec toi. Qu'as-tu donc fait de tes colonies des Indes?

DUPLEIX. — Mais je suis là pour répondre, moi!

MAHÉ DE LA BOURDONNAIS. — Et moi pour te répondre!

LOUIS XV. — Vous n'allez pas nous rompre la tête avec vos disputes! Tout ce qui est arrivé n'était-il pas de votre faute? Est-ce que j'avais barre sur les Bureaux, les fameux Bureaux qui gouvernent le monde depuis Ptolémée Phila-

delphe? Taisez-vous, ou je vous dirais comme à Dubois : allez vous faire foutre!...

Columelle. — Paix là! Laissez-moi exposer mon projet, vous trois!

Louis XV. — Eh bien, expose; je ne suis pas si contrariant.

Columelle. — Commençons par remplacer les rhéteurs, les saltimbanques, les avaleurs de glaives, les cuisiniers et les barbiers dont je te parlais, les jeux de hasard et les matrules par les politiques qui font miroiter les sophismes aux yeux de la jeunesse, ou qui abusent, par le fumet des viandes creuses, ces estomacs affamés de nourriture. Ce ne sera donc pas la nation métropolitaine qui sera le centre de mon utopie, qui servira à son exercice, parce qu'elle doit rester ce qu'elle est : le noyau autour duquel se forme la pulpe du fruit, qu'il appartient à cette pulpe de le protéger et de le nourrir, et qu'enfin l'honneur d'un fruit est son amande, son noyau ou son germe. Ces territoires immenses des Indes orientales rapportaient dix millions par an. Calcule ce que cela ferait au cours de l'or de ce temps, et dis-moi, *La France*, si tu touchais pareil revenu?

Louis XV. — Tes calculs sont exacts. Mais continue.

Columelle. — J'arrive maintenant au point sensible. C'est pour une question de Compagnie que les Bureaux ont abandonné cette affaire. Du moins, ils ont été victimes d'une fausse neutralité.

Mahé de La Bourdonnais. — Sans ce nabab gorgé d'or que voici, sans ce concussionnaire...

Dupleix. — Et c'est ainsi que me parle ce petit bonhomme d'entrepôt!...

Columelle. — Ne taquinez pas l'ombre de vos épées. Vous avez raison et vous avez tort tous les deux. Comme l'a dit un de vos grands hommes : le commerce est fait pour être le bien des nations, pour consoler la terre et non pour la dévaster. L'humanité et la raison avaient fait ces offres de richesses; la fierté et l'avarice les refusèrent.

Dupleix. — Parle-nous de Lally, et nous nous réconcilierons sur son dos!

Columelle. — Inférieur à vous dans l'exécution, il fut

plus grand par le malheur. Mais toutes ces divisions de la jalousie, toutes ces faillites des entreprises, ne font que fortifier ma thèse, et la voici. Les Dieux vous avaient permis de conquérir de riches territoires abandonnés à des marchands sans moyens et sans principes, à des princes efféminés par un luxe facile. Si ces conquêtes fussent retournées à votre nation au lieu d'enrichir une compagnie avare et limitée à elle-même, vous auriez eu mesure de développer mon utopie. Elle eût été de requérir, par l'obligation et la force des lois, tous les citoyens de la Métropole que l'âge ou les infirmités n'auraient point laissés chez eux. Chacun, selon sa profession, ses goûts, ou le choix du sort, aurait collaboré à cet effort unanime. L'on aurait décrété que tout citoyen de dix-huit à vingt-sept ans, cette portion de la vie humaine où l'homme ne sait que faire sinon des sottises, et où il se recherche lui-même servirait les intérêts de sa Patrie sans en recevoir de salaire. Ne serait-il pas nourri, entretenu à ses frais en de vastes campements? Eh quoi? Je l'arrache à son foyer, mais on l'y tyrannise, l'on y récrimine contre lui, et c'est là qu'il rêve, sous le chaume, la tuile ou le roseau, à des aventures impossibles pour y dépenser l'excès de sa force et la surabondance de ses désirs. Cette aventure, sous un climat plus serein que celui de sa pluvieuse et froide patrie, je la lui offre sans risques. Je lui donne un état qui facilite son développement sous un ciel toujours pur, un état de beaucoup préférable à celui des armes...

Mahé de La Bourdonnais. — Et cela me paraît insensé au premier chef! Qui donc défendra la métropole, et qui défendra cette colonie métropolitaine?... N'est-ce pas un soldat qui te parle?

Columelle. — Tout agronome que je sois, j'y songeai avant toi, du fait que la terre est la grande, la seule inspiratrice des lois et des régimes. Sur sept années, j'en distrais une au profit de la fonction militaire; j'apprends à mon conscrit, sur le terrain même de la Métropole, comment l'on manœuvre, comment l'on apprend à vaincre.

Dupleix. — Je suis mieux désigné que personne pour savoir qu'un Etat possesseur d'un tel empire exciterait la

convoitise, la jalousie de ses voisins. Mais as-tu songé au moyen de transporter le tiers ou le quart d'une grande nation sur des rives étrangères, et sais-tu, pauvre agronome, ce que coûte seulement une flotte? Neptune t'inspire aussi, peut-être?

COLUMELLE. — Ne t'ai-je pas dit, homme de peu de foi, que j'avais requis la main-d'œuvre de tous les corps de métier? Le génie militaire élève des forteresses : pourquoi les charpentiers et les calfats de la Nation ne seraient-ils pas employés à la construction des galères? Ainsi de suite. Quant à la matière première, je la tire de cette colonie aux forêts innombrables.

LOUIS XV. — Tu penses à cela, maintenant que mon pays, j'allais dire mon royaume, a institué le service militaire obligatoire. Mais tout ne s'est pas fait en un jour. Les progrès que réalise l'espèce humaine tiennent moins aux régimes qu'à l'espèce elle-même. Il faut compter aussi avec les inventions imprévisibles, qui bouleversent presque soudainement l'économie séculaire de plusieurs nations ensemble. Pouvais-je prévoir que les progrès de la médecine et de la droguerie doubleraient la natalité et prolongeraient la vie humaine? Pouvais-je prévoir que mon pays serait trop étroit pour y vivre, que son commerce et son industrie ne suffiraient pas à ses besoins; qu'enfin ses dépenses excéderaient ses recettes, dans une proportion plus effrayante encore que celle que j'ai connue, et qui fit naître tant de systèmes aventureux, pour ne pas les qualifier autrement?... Ainsi donc, tu déplaces pour six années les forces vives de la Nation, et, si j'ai bien compris, tu les emploies à l'élevage des animaux domestiques, à l'abattement, à la conservation de leur viande, aux pêcheries, aux fumaisons de poissons. Tu les emploies, dis-je, à l'agriculture et tous les besoins de la vie, que secourent le commerce et les arts de première nécessité? Continue.

COLUMELLE. — Or donc, tous ces produits de la terre, du sous-sol et de l'élément liquide, je les vends à l'Univers entier, à la Métropole même; le bénéfice que j'en retire par une main-d'œuvre gratuite constitue le trésor de la Nation et la dégrève de ses impôts.

LOUIS XV. — A merveille! Mais tu imagines, candide agronome, que les autres nations n'élèveront pas le taux de leurs douanes, barrage infranchissable contre ce nouveau Pactole! C'est trop beau, vois-tu!...

COLUMELLE. — J'ai bien tout médité, *La France.* Tu ne me prendras pas sans vert. Les autres nations, effectivement, élèveront le taux des douanes. Mais, quel qu'il soit, à moins d'avoir affaire à des fous, on ne fera pas que mes denrées ne soient encore d'un cours avantageux.

LOUIS XV. — Et que fais-tu de la propriété indigène; de celle que mes sujets ont acquise par l'argent, ou bien au prix de leur labeur? Tu n'as point pensé à cela?

COLUMELLE. — Si fait! Eh bien, je l'exproprie. Rappelle-toi les lois agraires. Comment, tu ne penses plus à la fameuse Raison d'Etat? Car il faut vivre ou mourir! La propriété acquise par le sang de la Nation ne s'évalue pas au poids de l'or. Mais, comme tu es humain et généreux, tu indemnises ceux qui le méritent, et tu les nommes chefs d'exploitation. Tu auras ainsi des hommes d'un mérite éprouvé, et dont le premier sera d'être des patriotes. Car, je le répète, il faut vivre ou mourir! Mais s'il le faut, tu rachèteras par le sang ce qui fut acheté par le sang. Quant à la propriété indigène, tu veux rire, *La France!...* Elle est si peu de chose, au milieu d'un tel Empire, que tu la respecteras et la protégeras contre la rapacité inévitable de l'Etat. Et tu verras ces hommes libres solliciter des emplois dans la nouvelle institution, et même faire abandon de leurs maigres biens.

MAHÉ DE LA BOURDONNAIS. — C'est, en somme, avec une poignée d'hommes, que tu résisteras à l'assaut des nations coalisées? Mais que fais-tu des révoltes indigènes? Car, si l'on ne t'attaque pas de front, l'on saura bien introduire quelques ferments empoisonnés au sein de ton pays de Cocagne. Tu me parais aussi rêveur que Lucien!...

COLUMELLE. — Non, parce qu'en vingt ans, j'aurai renouvelé le sang des races barbares, et je l'aurai renouvelé par le mien propre. Un homme de dix-huit ans peut faire un enfant par jour. Aussi, j'admets le concubinage si je ne rends pas la polygamie obligatoire. Tous les enfants qui

en doivent naître se prévaudront de leurs pères et seront acquis à la Mère-Patrie. J'ajoute qu'ils seront élevés aux frais de l'Etat. Fais-en le calcul, *La France,* et tu me diras si tu peux compter sur plusieurs millions de poitrines. Nulle nation au monde ne saura t'opposer une force égale, fût-elle coalisée avec les nations jalouses.

MAHÉ DE LA BOURDONNAIS. — Eh bien, Marquis, que dis-tu de tout cela?

DUPLEIX. — Partons, équipons des navires!...

LOUIS XV. — Tu le vois, Columelle, tu les as tellement convaincus qu'ils ne se croient plus des Ombres. Ils se sont réconciliés! Mais, dis-moi : la Métropole ne sera-t-elle pas lésée au premier chef par une concurrence impitoyable?

COLUMELLE. — Tu verras bien sur quels points elle porte, et quels sont ceux qu'il faut garantir. L'élevage du buffle et celui de la tortue marine, par exemple, et j'en choisis de dérisoires, ne peut porter atteinte à personne. Et puis, serait-ce la première fois qu'une ville qui vivait du produit des pruneaux transformerait fours et séchoirs pour y forger les clous des légions? Eternel retour des choses depuis Sylla!...

LOUIS XV. — Encore toi, Cardinal?

DUBOIS. — Oui, je viens d'où tu me dis toujours d'aller.

LOUIS XV. — Eh bien?

DUBOIS. — Hélas! comme toujours, c'est impossible!

FERNAND FLEURET.

LE PLAISIR MUSICAL
CHEZ L'EUROPÉEN ET CHEZ L'ARABE

—

La musique arabe est une des formes de la musique orientale.

Les Marocains, longtemps à l'abri de toute influence européenne, ont su conserver précieusement les traditions artistiques de l'Islam, lesquelles remontent pour la plupart à l'époque des grands Califes abbassides..

Si le génie de l'Orient, avec toutes ses richesses, a pénétré le Maghreb, il s'y est en quelque sorte cristallisé : en particulier la musique y a peu évolué : les Marocains n'ont cessé de goûter ces symphonies andalouses, qu'ils composèrent à l'apogée de leur civilisation, au cours de leur occupation de l'Espagne. C'est là leur musique classique.

Les rapports entre la musique marocaine et l'art décoratif *hispano-mauresque* sont faciles à pressentir; et je ne vois aucun avantage technique à les préciser ici.

Toutefois, le lecteur voudra bien imaginer un moment le cadre des concerts arabes... les fines dentelures des luths et les vocalises indéfiniment variés qui fleurissent les cantilènes se plaisent dans le décor où vivent ces rêveurs.

Voici à Fez, dans la salle des fêtes d'un palais, quelques musiciens réunis à l'occasion de réjouissances familiales.

La mosaïque du sol a disparu sous les riches tonalités des tapis de Rabat, et leurs dessins libérés de toute flore se répètent pour le seul jeu de subtiles modulations, sans rien figurer du réel.

Par places, des velours aux contrastes discrets et tranquilles lambrissent les murs, les embellissent de colonnes et d'arcades factices, dont les lignes évoquent les portiques harmonieux des temples de l'Islam.

De-ci, de-là, pendent des écharpes étincelantes et des ceinture lourdement brochées d'or; sur les portières, des doigts agiles ont brodé les bordures touffues d'où les soies s'élancent en rameaux plus aérés. Les répliques de ces motifs sont éparpillés, semble-t-il, sur les coussins qui jonchent les tapis et les divans.

Sur les étagères parsemées de petites touches chatoyantes, les cuivres luisent au milieu des reflets bleutés des faïences.

L'espace entier est rempli par la décoration; les lignes aux entrelacs sans fin se régénèrent d'elles-mêmes, n'évoquant aucun sentiment précis, n'appelant que de nouveaux retours, de nouvelles nuances.

Partout, à travers une savante polygonie et un chromatisme raffiné, s'épanouissent les imaginations et les caprices des artisans.

Les musiciens marocains ont su conserver sans défaillance pendant des siècles tout l'enthousiasme, toute la sensibilité vibrante de leurs ancêtres andalous; leurs âmes sont encore imprégnées des mélodies si finement ornées qui, autrefois, enchantèrent les jardins et les palais de Grenade et de Séville.

Tous les arts n'ont-ils pas été créés pour perpétuer quelques moments d'éphémère bonheur en la certitude d'une infinité d'heures délicieuses (1)?

A ces concerts, pourquoi ne goûterions-nous pas aussi?

Ce rapprochement ne sera inspiré d'aucun snobisme; s'il peut être provoqué par la sympathie que nous éprouvons pour nos amis marocains, il doit aussi se baser sur la valeur de leur art.

Je vais donc confronter leur langage musical avec le

(1) Cf. Paul Valéry : *Propos sur la poésie*, page 20. Le mot « heure » a ici une signification particulière; la musique andalouse se composait primitivement de 24 *noubet*, chaque *nouba* se rapportant à une heure du jour ou de la nuit.

nôtre. Avec le nôtre, qui est actuellement à l'avant-garde du mouvement musical européen.

Pour nous rapprocher, la Musique me rassure plus que le langage des hommes et les jeux des idées, et les théories souvent trompeuses des sociologues.

Chaque sensibilité, chaque intelligence répond selon sa nature propre à l'appel de la Musique; chacun de ces échos a son individualité, mais ce n'est qu'un écho.

Les chants des violons et des flûtes, ceux des hommes partout traduisent la même œuvre. Son rayonnement — ses lois sont secrètes — éclaire malgré nous nos intelligences et nos cœurs.

MONOPHONIE, POLYPHONIE

La musique européenne est polyphonique.

Les instruments dessinent des parties distinctes, les confrontent, et nous, nous les assemblons à la recherche de consonances agréables ou d'émouvantes dissonances; la flatterie de l'accord se superpose à celle de la mélodie.

L'harmonie est toujours le cadre créateur; c'est aussi souvent l'objet même du musicien.

Au contraire, dans les concerts des Orientaux, rien ne consonne, rien ne dissone : tous les instruments, toutes les voix chantent à l'unisson ou à l'octave.

Cette différence entre les deux musiques est bien connue; elle est fondamentale. Je crains que, de ce fait, certains sous-estiment par trop la musique orientale; je les entends dire :

Les musiciens arabes, négligeant toute étude harmonique, n'ont pas su régénérer leur art, ni l'enrichir; en se refusant à admettre la simultanéité de parties distinctes, ils restent inhabiles à faire ressortir les affinités des sons, et leurs contrastes. Ce sont les accords qui donnent du relief à l'orchestre et au chant lui-même; les mélodies orientales ne sont soutenues par aucun accompagnement, c'est une grave lacune.

Dès maintenant, je me vois obligé de montrer combien ce jugement est superficiel.

L'harmonisation des thèmes orientaux est-elle possible? Elle a tenté bien des musiciens européens, mais n'a donné jusqu'ici que de médiocres résultats. Ou bien on doit déformer légèrement la mélodie pour la plier aux accords de nos gammes, ou bien on la laisse intacte; tout accompagnement donne alors une impression de dureté, et le thème semble entravé par des notes insolites. De tout cela, les raisons restent obscures.

D'autres diront : Les Arabes n'ont pas *voulu* mettre un accompagnement à leur mélodie; encore faudrait-il expliquer cette répugnance à tout accord; des oreilles si fines, capables de saisir les plus délicates inflexions mélodiques, ne peuvent donc supporter aucun accord, même le plus consonant?

En tout cas, le fait est là : l'Oriental assemble les sons linéairement; l'Européen construit de la musique à plusieurs dimensions.

Est-ce pour développer le jeu des idées musicales, leurs enlacements, leurs luttes; ou bien, au contraire, l'Européen ne cherche-t-il pas surtout à enrichir la mélodie qu'une seule gamme suscite, à ajouter l'agrément de l'accord à une musique mélodiquement plus pauvre?

La mélodie orientale est libérée de toute discipline harmonique; ses notes ne sont esclaves d'aucun accord; ses inflexions peuvent marquer les plus fines ténuités d'un chromatisme raffiné. Est-ce un bien? est-ce un mal?

Mais, diront certains, notre mélodie européenne elle aussi peut être rendue indépendante de l'harmonie : il suffit de simplifier ou de supprimer l'accompagnement... — Réflexion bien puérile! Notre mélodie, de par sa structure même, nécessite une décoration harmonique; bien plus, elle contient en puissance les principaux accords de sa gamme, ou si vous préférez, ces accords sont le cadre dans lequel le musicien note sa pensée. Ce cadre il faut le laisser.

Max d'Olonne a dit : « Un chant *bien fait* ne comporte *qu'une seule* harmonisation naturelle et nous ne pouvons le séparer de *ce qu'il sous-entend* par lui-même. »

Le plus simple de tous les accords, l'accord parfait,

constitue quelquefois le premier jet de l'inspiration de nos grands génies musicaux (2).

L'Européen apprécie donc les notes dans leurs intervalles harmoniques, même si elles sont émises successivement. Et cela est fort curieux.

J.-J. Rousseau a dit : « Il m'est bien difficile de ne pas soupçonner que toute notre harmonie n'est qu'une invention barbare et gothique, dont nous ne nous fussions jamais avisés si nous eussions été plus sensibles aux véritables beautés de l'art et de la musique vraiment naturelle. »

Certes, il exagérait; et depuis, il y a eu Beethoven et Debussy; les merveilles de leurs œuvres ne pouvaient être devinées par Rousseau.

Si la musique harmonique est un produit de notre esprit plus qu'une offrande de la nature, cependant elle s'adresse à notre sensibilité autant qu'à notre intelligence et nous procure de fortes émotions.

On ne peut contester que la Musique ne se soit enrichie par l'adjonction de l'harmonie à la mélodie; mais elle a dû en même temps se priver de l'usage des modes des Orientaux et des intervalles si tenus de leur gamme chromatique; en fin de compte, le plaisir musical y a-t-il gagné?

On peut dire de la mélodie orientale ce que M. Charles Koechlin a dit du Grégorien :

> Il nous révèle fort à propos qu'un morceau de musique existe sans accompagnement, et tel quel, dégage une réelle, une grande beauté; cela sans qu'on ait besoin de lui sous-entendre aucun accompagnement. Je crois possible une résurrection de la *monodie* ou tout au moins d'une musique dont l'inspiration ne serait que mélodique.

Les modes orientaux et l'utilisation d'intervalles plus petits qu'un demi-ton donneraient à cet art mélodique des ressources insoupçonnées.

Comme vous le voyez, l'opposition fondamentale entre

(2) Exemples : l'Allegro de la 23e sonate de Beethoven, la chevauchée des Walkyries, etc.

les deux musiques, bien simple à énoncer, nous place devant de véritables énigmes. Je ne chercherai pas à les résoudre, mais plutôt à vous rendre curieux de ces problèmes si originaux et si complexes.

Une autre différence essentielle entre les deux musiques est dans le rythme. Le rythme est à la base de la musique arabe. Un Marocain, invité à jouer sur son luth, se met d'abord à la recherche d'un rythme : par la trépidation de ses pieds ou par des battements de mains, il s'applique physiquement à y entrer .

LE RYTHME

La Musique, a dit André Suarez, est du temps qui se fait oublier.

Pour effacer la monotonie de la mesure, le rythme entre en jeu. Il ponctue la succession des notes, il s'amuse à grouper les croches et les noires selon sa fantaisie.

Certes, la vie de la mélodie, son sens musical, se trouvent surtout dans le contour mélodique lui-même. Mais il y a aussi le rythme, lequel ordonne la suite des sons, la rend cohérente et intelligible.

Observons que le Français moyen retient d'autant plus facilement un air qu'il est mieux rythmé; c'est là la raison du succès de beaucoup de chansons populaires de France.

La scansion de la mélodie est à l'origine même de la Musique. Elle commença en se pliant aux mètres prosodiques, et ses premiers rythmes s'apparentent aux ïambes et aux trochées.

Dans l'Europe du XIXe siècle, l'inverse est advenu; le musicien écrit d'abord sa mélodie, puis la passe au librettiste : quelquefois celui-ci y applique des paroles bien puériles : et sur ces vers de mirliton, le rythme porte à faux, et d'une façon ridicule.

Bien souvent le rythme n'est pas dans la mélodie; il pourra apparaître alors dans l'accompagnement.

Et cela de différentes façons :

Il peut simplement renforcer les temps forts de la mesure; on entend un, deux, ou bien un, deux, trois. Cela est bien lourd et vulgaire, et semble s'opposer à la souplesse et à l'agilité de la phrase musicale.

On peut aussi introduire un dessin rythmique un peu plus spirituel dans une partie d'accompagnement.

Un exemple typique nous est fourni dans *Faust* par la sérénade de Méphisto; l'air lui-même, aux notes à durées égales, n'est pas rythmé; mais de la guitare s'échappe un dessin rythmique très attrayant.

Ainsi, tout au moins dans notre « répertoire classé », la notion du rythme est bien confuse et son emploi ne semble soumis à aucune règle.

Tantôt c'est la mélodie qui est rythmée, plus ou moins; tantôt le dessin rythmique est sur une partie d'accompagnement. Enfin, quelquefois il n'y en a nulle part.

Le renforcement des temps forts de la mesure constitue souvent la seule cadence; et c'est une conception bien enfantine du rythme.

Le rythme tel qu'on l'entend communément me paraît aussi loin du rythme à venir que le carré ou le triangle le sont de la savante polygonie des rosaces de l'Alhambra et de l'Alcazar.

Mais déjà la danse quitte le bond à deux ou à trois temps pour des figures plus complexes. Les langueurs frémissantes et les secousses brusques des danses nouvelles sont des essais à pénétrer dans ce monde séduisant des rythmes inconnus (3).

L'Ecole française moderne va vers un nouvel ordonnancement du rythme.

Les Marocains ont du rythme une conception précise et fort originale. Sa place dans l'orchestre et son rôle sont intéressants à observer.

Le rythme est frappé d'une façon continue par des instrument spéciaux. Il est formé par un ensemble de battements plus ou moins forts, séparés par des intervalles de temps inégaux.

(3) André Suarez : *Danse et Musique*, « Revue musicale », 1er décembre 1921.

Pour plus de précision encore, il faut parler de coups sourds et de coups secs.

Au Maroc les battements rythmiques sont obtenus avec le *târr* ou la *darbouka*. Le *târr* est un tambourin dont le cercle est muni de petites cymbales; le coup sourd se frappe sur la peau du tambourin et le sec sur le cercle de bois, qui agite les cymbalettes.

La *darbouka* est une sorte de vase dont le fond a été remplacé par une peau de chèvre (4).

A défaut d'instrument, l'amateur désirant suivre l'orchestre frappe sur son genou ou sur sa cuisse; la main ouverte claque les coups secs, la main fermée donne les coups sourds.

Il y a aussi des coups demi-sourds, frappés moins fort, et des coups demi-secs, plus légers que les secs.

Avec ces battements plus ou moins forts, séparés par des intervalles plus ou moins longs, on constitue les formules rythmiques les plus variées.

Les célèbres philosophes-musiciens El Farabi et Avicenne, ainsi que l'érudit Safi Ed Din ont établi la théorie des rythmes avec un luxe de chiffres et de formules tout à fait oriental. Les nombreuses périodes rythmiques qu'ils indiquent, dont plusieurs se rattachent aux métriques des Grecs, ont été établies sur des bases scientifiques. Si la pratique a réduit le nombre de ces rythmes, par contre le goût marqué des Arabes pour ce que j'appellerai les « embellissements par surcharges » a entraîné de nombreuses modifications aux rythmes primitifs : plusieurs se sont par cela même évanouis, tandis que de nouveaux ont vu le jour.

Je me bornerai ici à quelques réflexions d'ordre général :

La période rythmique (appelée *daur* par les Marocains) se répète indéfiniment, sans variante d'un bout à l'autre

(4) En Algérie, les coups sourds sont appelés *toums* et les coups secs *teks*.

Dans les orchestres algériens, les toums et les teks sont battus sur deux petits tambours hémisphériques; le tambour des toums est mouillé légèrement, celui des teks est chauffé sur un brasier.

du morceau de musique; cette uniformité du rythme est une caractéristique de la musique orientale.

Le rythme est donc déterminé par sa période. Ce cycle est en fait une pensée musicale embryonnaire, qui a son genre, sa teneur et son étendue.

Les battements sourds sont les battements fondamentaux; c'est leur nombre et leurs intervalles qui définissent le cycle. Ou plus exactement leur nombre et les rapports de leurs intervalles. Car le même cycle peut être battu à une cadence plus ou moins rapide.

Le plus souvent, les battement légers peuvent être considérés comme des ornements rythmiques qui remplissent les vides; leur nombre peut varier avec la fantaisie du joueur de tambourin.

Par contre, dans certains cas, les coups secs sont des éléments essentiels du dessin rythmique; c'est ainsi que si un coup sourd est suivi ou précédé immédiatement d'un coup sec, celui-ci prend une importance spéciale : il souligne le coup sourd, le redouble presque.

Dans la musique marocaine, il ne faut pas chercher de cadence binaire ou ternaire; car ces cadences impliquent des battements séparés par des intervalles *égaux*. Or dans le cycle rythmique, les intervalles entre les battements sourds sont *toujours inégaux*.

Aux premières auditions, la musique marocaine nous donne une impression de monotonie. Il faut le reconnaître sincèrement.

Ce n'est pas l'uniformité du rythme, le retour perpétuel de son cycle, qui en est cause. Est-ce que la valse est monotone parce qu'on y entend continuellement : un, deux, trois — un, deux, trois? Et pourtant ce rythme est bien enfantin, si on le compare aux dessins si variés du *târr*.

Dans la musique marocaine, le rythme est à la fois délivré de la mesure et délivré de la mélodie.

Il circule alerte et gracieux; l'Arabe semble attiré par ses retours obsédants qui trouvent un écho dans son être physique. Mais son imagination reste libre pour se joindre à la mélodie, et celle-ci évolue dans un autre domaine sonore.

Précisons encore un autre point : lorsque le rythme est obtenu par un instrument donnant des sons et non des bruits, cela ne va pas sans quelques inconvénients.

Il faut en effet harmoniser les notes du rythme avec celles de la mélodie, ou bien mettre ce rythme sur la mélodie; dans les deux cas, la mélodie dépend du rythme, ce qui peut nuire parfois à son sens musical.

Les Arabes ne veulent pas de cette solution et produisent le rythme au moyen d'instruments à percussion.

Ce rythme indépendant s'oppose à la phrase sonore qui se déroule librement au-dessus; et cela constitue un des plus grands charmes de la musique marocaine.

Un effet analogue se retrouve dans certains morceaux de notre musique contemporaine, comme par exemple dans le « Boléro » de Maurice Ravel; le rythme, comme la mélodie, y sont d'une allure orientale très captivante.

LE CHROMATISME ET LES MODES DES ORIENTAUX

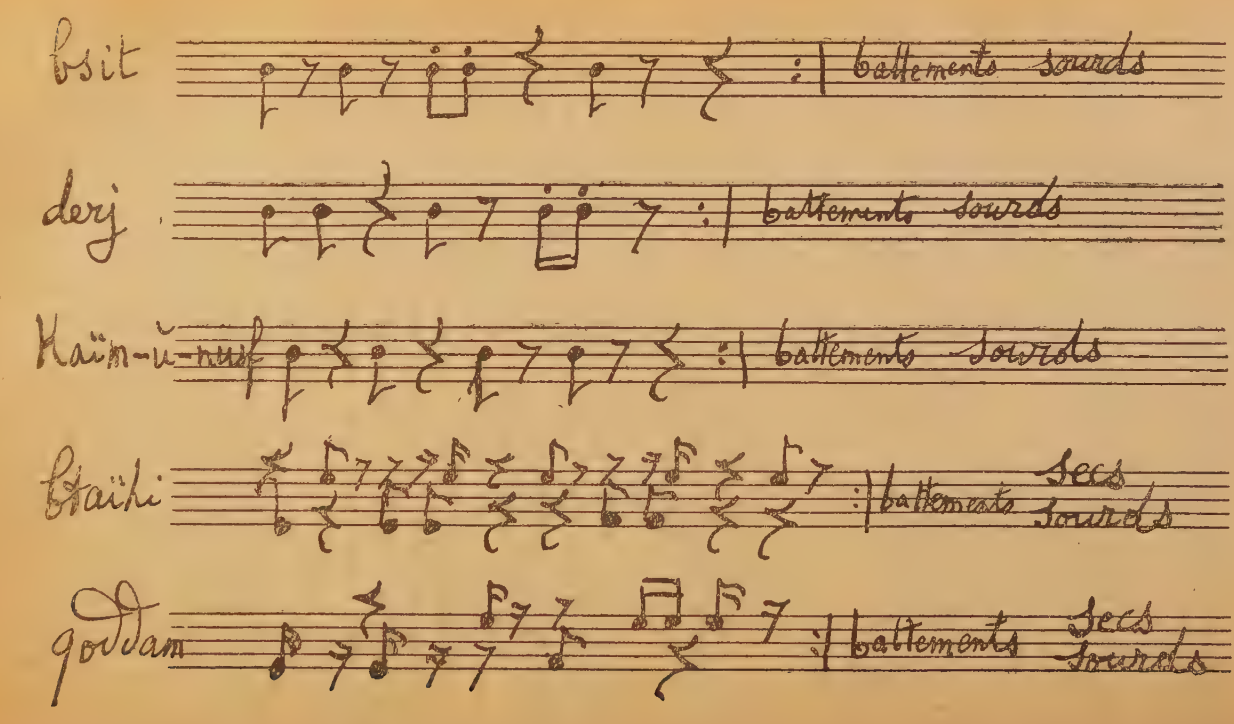
Le berger répète tout le jour sur la flûte sa mélodie de quelques notes, — elle contient sa joie tout entière. Ailleurs, le soir venu, pour oublier leur pénible labeur, les paysans s'appliquent à retrouver les vieilles chansons de leurs ancêtres.

Tous sont à la recherche des intervalles et des modes les plus mélodieux, et partout l'inspiration se replace instinctivement dans l'une des gammes sorties des calculs de Pythagore.

Ces gammes semblent *mesurer* les sensations musicales de l'homme. N'est-il pas admirable que les premières mesures des premiers physiciens se soient appliquées justement au domaine des sensations musicales?

La mélodie orientale qui va des chants des chameliers de l'Arabie aux *noubet* de Grenade et aux cantilènes égyptiennes, n'échappe pas aux disciplines des gammes et des modes.

Cette soumission de la pensée musicale à des lois mathématiques est fort curieuse à observer. Elle résulte évi-


bsit
battements sourds
derj
battements sourds
Haïm-ŭ-nusf
battements sourds
btaïhi
battements secs sourds
qoddam
battements secs sourds

demment de ce fait que l'effet mélodique est produit uniquement par des sensations d'intervalles sonores; et ces intervalles se traduisent précisément par des chiffres.

En réalité, la discipline mélodique s'applique à deux fins.

Elle fixe le chromatisme des sons. Puis, il faut choisir dans cette échelle chromatique très étendue des gammes plus restreintes, dont les notes seront susceptibles d'être arrangées en lignes mélodiques.

Les plus grands savants de l'Islam, Al Farabi, Avicenne et Safi Ed Din, ont établi sur des bases scientifiques la théorie des rapports musicaux; poursuivant l'œuvre des Pythagoriciens, ils ont essayé de constituer une musique homogène, combien plus riche et plus pénétrante que les musiques grecque et grégorienne.

Leurs études ont abouti à imaginer un très grand nombre d'intervalles musicaux; les Arabes du XI[e] siècle prétendaient avoir à leur disposition 37 intervalles plus petits que notre ton majeur, lequel sépare les deux premières notes de notre gamme (5).

Toutefois Safi El Din lui-même a établi une liste d'intervalles formant une échelle chromatique moins copieuse; elle donne environ 40 intervalles à l'octave, au lieu des 12 de notre gamme chromatique. C'est déjà beaucoup.

Pour se rendre compte de l'usage pratique de ces intervalles, il y a un moyen : chercher à observer le jeu même des musiciens; autrement dit, déterminer les places habituelles des doigts du joueur de luth, par exemple.

Cette étude fut entreprise par les érudits précités; elle était facilitée par ce fait que le luth portait autrefois sur son manche des ligatures fixes indiquant les touches les plus usitées. Primitivement, la position du doigt du milieu était seule facultative, ce qui donne déjà de la variété dans les intervalles; mais comme cela ne suffisait pas, on nota trois places supplémentaires pour l'index.

(5) Il semble difficile d'admettre sérieusement une pareille abondance. Ces rapports étranges semblent les produits de théoriciens en chambre et de la manie mathématique des Arabes. Et cependant beaucoup d'érudits ont cru fermement à leur existence.

Partant de ces considérations, quelques auteurs ont admis que la gamme chromatique procède par quarts de ton et par tiers de ton. Le ton majeur serait divisé en quatre parties, le ton mineur et le demi-ton en trois.

En réalité, la gamme chromatique des Arabes n'a rien de commun avec une sorte de tempérament qui partagerait le ton en quatre ou trois parties égales. Elle a bien 24 intervalles (6), mais ces intervalles ne sont pas toujours des tons coupés en 4 ou 3.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les Arabes disposaient d'une gamme chromatique très raffinée, aux intervalles plus petits que le demi-ton, et que ces intervalles si ténus sont encore employés de nos jours par les Egyptiens et par les Marocains.

Comment le musicien choisira-t-il ses notes dans ce registre si varié? Autrement dit, quels sont les modes?

Les Grecs se servaient de quinze modes : les tons d'église constituant le plain-chant du moyen âge formaient huit modes pris parmi ceux des Grecs; notre mode majeur correspond à l'ionien et notre mineur à l'hypodorien.

Les Orientaux paraissent avoir procédé comme les Grecs pour la détermination de leurs modes; ils ont divisé l'octave en deux parties, appelées *diwans*. Dans chaque *diwan* en intercalant deux notes, on construit une « modulation » de quatre sons, et il y a bien des manières de le faire.

C'est en combinant ces *diwans* si variés que Safi El Din obtint les modes orientaux. Leur nombre dépassait la centaine.

De tout cela, qu'est-il resté dans la musique marocaine?

Les ancêtres de nos Fasi se servaient en Andalousie de 24 modes et ont composé 24 *noubet,* chacune construite sur un mode différent.

La tradition orale n'a pu conserver tous ces modes. Les défaillances de mémoire et aussi la tendance à confondre deux tonalités voisines ont entraîné la disparition de la moitié environ de ces modes.

(6) Certains auteurs n'indiquent que 17 intervalles.

Au Maroc, onze modes seulement sont connus des meilleurs maîtres de musique.

Sans insister sur cette théorie des modes, je voudrais cependant en préciser quelques points.

Dans la musique européenne, on peut jouer la gamme majeure en partant de n'importe quelle note, ce qui entraîne toutefois une légère déformation.

Chez les Orientaux, il n'en est pas ainsi : la gamme *ôchaq* ne peut se jouer qu'en commençant par un *ré*, ou par un *la*. De fait on ne pourra pas chanter un air en *òchaq* en prenant comme point de départ un *mi* au lieu d'un *ré*.

Tandis qu'on pourra jouer « Au clair de la Lune » en prenant comme point de départ n'importe quelle note.

Vous me direz : C'est un avantage, et c'est beaucoup plus simple. — Oui, mais cela ne va pas sans quelque inconvénient. Si on joue « Au clair de la Lune » en commençant par *sol*, on n'a pas tout à fait le même air que si on commence par *do*. Les oreilles des Orientaux sont sensibles à cette déformation, pourtant si légère.

Autre différence entre les deux musiques :

Les intervalles musicaux des Arabes sont des intervalles mélodiques; les nôtres sont des intervalles harmoniques, séparant — ou plutôt associant — deux notes émises simultanément. Or ces deux sortes d'intervalles ne sont pas les mêmes.

Un *mi* joué après un *do* par un violoncelliste exercé n'est pas tout à fait le même qu'un *mi* joué en même temps qu'un *do*. De récentes observations l'ont démontré.

La fine oreille de l'Arabe a de la peine à s'acclimater à notre musique, qui est essentiellement harmonique.

Quelle idée se font les musiciens marocains de leurs modes?

Les modes sont déterminés par leur tonique et les intervalles employés. Pour rechercher dans quel mode un morceau est écrit, les Marocains le comparent non à telle ou telle gamme, mais à un ou deux contours mélodiques de quelques notes, contours de mode connu.

Il est curieux de constater que souvent chacun de ces

deux contours est pris sur un *diwan* différent. Si la théorie des *diwans* est oubliée, sa trace se retrouve dans leur instinct musical.

En outre deux modes peuvent différer simplement par la façon d'accentuer certaines notes, ou par la façon de faire précéder d'une note déterminée la tonique qui termine généralement le morceau.

En résumé, nous pouvons admettre que les Marocains disposent d'un chromatisme raffiné et hypersensible; ils utilisent des intervalles mélodiques différents des nôtres, et parmi ceux-ci des quarts ou des tiers de tons.

Leurs modes, analogues à ceux établis par Safi El Din et El Farabi, subsistent au nombre d'une douzaine.

Pour prendre du plaisir à la musique marocaine, pour pouvoir en saisir toutes les finesses, il faut donc habituer nos oreilles à ces intervalles mélodiques si ténus, et à ces gammes de l'Orient si différentes des nôtres.

Le plain-chant de l'Eglise catholique utilise encore les modes du moyen âge, dérivés des modes grecs. Bien des mélodies de Ravel et d'Honegger sont écrites sur des modes orientaux.

Mais la révolte de nos musiciens modernes contre une discipline harmonique trop rigide a abouti aussi à des entreprises d'un tout autre genre; à la polytonalité et à l'atonalité.

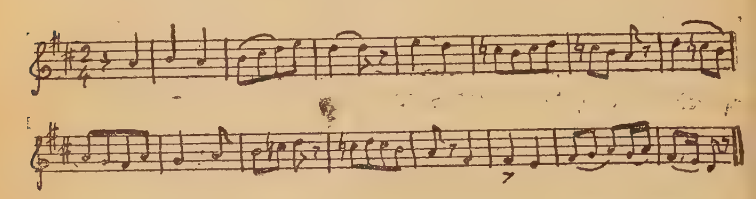
Je crois d'ailleurs que la polytonalité permet une harmonisation originale des mélodies orientales, les accords du ton, même les plus consonants, donnant souvent une impression de dureté qui les rend inadmissibles.

Dans plusieurs passages des « Lamentations de Guilboa » du *Roi David* d'Honegger, l'accompagnement est d'une tonalité différente de celle de la mélodie, et celle-ci évolue nettement dans un mode oriental.

LA MÉLODIE MAROCAINE

La mélodie marocaine est construite sur un thème simple, bien dessiné et d'un sentiment totalement insoupçonné.

Certaines de ces phrases mélodiques peuvent être appréciées par les Européens, même à travers la déformation du piano. En voici un exemple fort curieux, tiré d'une *nouba* andalouse du XIe siècle :



La musique marocaine connaît donc le motif bien dessiné; elle connaît aussi l'importance de sa répétition.

La répétition, considérée comme une faiblesse du style littéraire, est le moyen le plus puissant de l'art musical, comme de l'Architecture.

Dans l'allégro d'une sonate de Beethoven, le même motif se retrouve vingt ou trente fois, je n'exagère pas.

Le développement d'une idée musicale se fait donc par répétition; et cela est naturel. L'idée paraît dans sa forme originelle, puis un deuxième motif s'apparente avec elle, lui répond; et voici le sujet qui revient, puis un contour accessoire. C'est la succession ininterrompue des thèmes principaux et secondaires et de leurs réponses, qui fait valoir le sujet principal, qui met en relief sa structure mélodique.

On peut dire que la façon de réaliser ces répétitions constitue le style musical.

Le motif peut revenir dans toute sa pureté ou plus ou moins modifié. Dans ces répétitions du motif, les Orientaux se délectent de nuances; nuances en modulant, nuances sur le rythme, nuances de contours aussi. Tout cela est facilité par la richesse de leurs gammes.

Une des caractéristiques de la musique marocaine est la façon dont le rythme est superposé à la mélodie.

Tantôt le motif s'accorde avec le rythme, les mêmes notes revenant sur les battements forts. Tantôt la mélodie se délivre du rythme et évolue librement au-dessus des bruissements du tambourin.

La musique arabe, particulièrement la musique classique, nous montre une composition fort bien ordonnée, avec un sujet, un contre-sujet, et leurs réponses.

Comme dans nos sonates, il y a un enchaînement méthodique des pensées musicales, il y a de la symétrie et de l'ordre, en un mot un véritable art.

Ce n'est donc pas dans la facture qu'il faut rechercher les obscurités de la musique orientale. Je les vois plutôt dans le thème mélodique lui-même et dans sa façon ornementale.

Le thème réduit à ses notes fondamentales est difficile à retenir. Cela ne saurait nous surprendre, puisqu'il est écrit sur des modes bien différents des nôtres, puisqu'il utilise des quarts de tons auxquels nos oreilles ne sont pas habituées, et enfin puisqu'il est indépendant du cycle rythmique.

Le dessin mélodique ne se fixant pas commodément dans notre cerveau, comment comprendre la suite, où il se confronte avec des motifs accessoires et des réponses?

D'autre part, certaines façons ornementales des Marocains nous déroutent aux premières auditions.

Je n'incrimine nullement la richesse de cette ornementation : leurs vocalises font valoir l'étonnante variété de leurs gammes; quant à leurs trémolos et leurs trilles, ils ne sont pas plus nombreux que ceux des morceaux de notre répertoire.

Non, ce qui peut choquer nos habitudes, c'est l'apparition au milieu de la mélodie de notes groupées suivant des formules insolites. Certains de ces groupes de notes rappellent les neumes du moyen âge et les groupes de la liturgie occidentale.

Une tendance très nette de l'ornementation musicale des Orientaux est de vouloir tout remplir. En musique, l'Arabe a horreur du vide, a dit Rouanet. Il n'y a ni pause, ni silence; tous les intervalles sont comblés; l'activité de l'imagination ne s'arrête pas.

Tandis qu'une période de retour au calme prépare presque toujours la fin de nos œuvres, et... le moment d'applaudir, par contre bien souvent le public européen ne

voit pas de conclusion dans les dernières notes de la mélodie orientale.

Le rêve s'évanouit, on retourne sans transition aux tristesses de la vie (7).

En résumé, notre accommodement à la mélodie marocaine est rendu difficile par ses modes différents des nôtres, accessoirement par certains ornements contraires à notre goût.

LA MUSIQUE ANDALOUSE

C'est au cours de leur occupation de l'Espagne que les Arabes ont fixé définitivement les formes de leur musique, où se retrouvent d'ailleurs les théories conçues par les illustres savants de l'Islam, contemporains des grands Califes.

Le répertoire de la musique andalouse, qui est la musique arabe classique, est rassemblée en un certain nombre de *noubet.*

Une *nouba* est un ensemble de morceaux joués par un orchestre assez important, comprenant en général 8 luths, 4 violons, 2 rebabs, un târr et une darbouka.

Sauf dans certains passages, ces musiciens chantent en même temps qu'ils jouent. Toutes les parties instrumentales ou vocales sont à l'unisson ou à l'octave.

Précisons le rôle de chaque instrument dans l'orchestre. Le luth ou *aoûd* est l'instrument préféré des Arabes, en raison de son timbre cristallin et de son jeu facile; il détaille avec finesse leurs pensées musicales, faites surtout de réparties alertes, et de petits contours s'ajoutant à d'autres. Il donne à la *nouba* un aspect sonore un peu

(7) Voir quelques formules chères aux Marocains :

Le trait montant d'une mélodie est le plus souvent pur, dégagé de toutes fioritures; par contre, celles-ci apparaissent presque toujours dans les traits descendants.

La prolongation d'une note du temps faible au temps fort est très employée par les Arabes, et cela donne à leur mélodie une expression où je trouve à la fois de l'indécision et de la tendresse.

Autre formule favorite : dans les repos ou légers arrêts sur la tonique, cette tonique est presque toujours précédée de la note sensible, voisine d'un demi-ton.

sautillant qui se marie bien avec les bruissements des cymbalettes du tambourin.

Les violons remplissent en quelque sorte les vides, et donnent de la fluidité à la masse sonore; mais la voix des luths, les fines dentelures de leur jeu doivent toujours transparaître.

Le *rebab* a un timbre sympathique et mystérieux; c'est un instrument très difficile à jouer; aussi ne peut-il se livrer à aucune fioriture. Le *rebab* se contente de la mélodie toute nue (8).

Nous avons déjà parlé du *târr;* c'est le directeur de l'orchestre. Tout circule à travers la cascade de ses battements. On le renforce généralement par une *darbouka.*

Tels sont les principes d'orchestration des Marocains, principes bien simples en apparence, mais d'application assez délicate.

Le but à atteindre, c'est de bien mettre en relief les dessins du luth et les chants, à travers les bruissements du *târr,* tout en renforçant la masse sonore par les violons.

Une *nouba* est une suite de chansons toutes écrites sur le même mode, dans la même tonalité.

Chaque *nouba* est divisée en cinq parties; chacune de ces parties est écrite sur le même cycle rythmique et forme un tout complet, bien ordonné.

Au début, une sorte de prélude d'orchestre : les musiciens semblent improviser sur les notes principales du mode choisi; ils cherchent à préciser leurs idées encore obscures : le thème prend naissance.

Ce prélude n'est pas rythmé, mais il définit nettement la tonalité, et il contient en puissance les dessins mélodiques. Il est suivi de l'ouverture proprement dite, où le *târr* entre en action, définissant le rythme.

Après, viennent un certain nombre de chansons appelées *cenaâ,* jouées et chantées sur ce même rythme. Toutefois, celui-ci, assez lent dans les premières *cenaâ,* va en

(8) C'est un analyseur du contour mélodique; écoutons-le avec attention, en prenant garde toutefois qu'en raison du peu d'étendue de sa tessiture, il ne peut quelquefois atteindre toutes les notes du thème.

s'accélérant progressivement jusqu'aux dernières, qui sont jouées à une cadence très rapide.

C'est sur la chanson, sur la *cenaâ*, que repose l'édifice mélodique et rythmique de la *nouba*. Voici, d'après M. Chottin, l'éminent musicologue qui dirige à Rabat le conservatoire de musique arabe, l'analyse d'une *cenaâ :*

Sur tous les mètres de la poésie classique arabe, des formes musicales servaient à scander les vers; ces airs-types étaient les mélodies des mètres (9). A ces airs-types, les musiciens arabes d'Andalousie ont ajouté des ornements rythmiques et mélodiques et ont constitué une *cenaâ*, c'est-à-dire, en arabe, une œuvre d'art. Pour constituer la *nouba* de l'Aurore par exemple, les compositeurs andalous ont choisi dans les poésies de la période classique des strophes où il est question de l'Aurore et ils ont fait de tout cela une riche mosaïque, une sorte de frise musicale.

Mais cette strophe de deux ou quatre vers serait vite expédiée si on n'y intercalait pas des vocalises de liaison qui constituent aux yeux des indigènes le caractère principal et distinctif de ce genre; ces notes hors du texte de la poésie sont chantées sur des syllabes convenues, analogues à nos « *tra, la, la, lère* » : les Arabes emploient les syllabes *ya la lan*, ou *ha na na nan*.

On admet que les musiciens de l'Andalousie ont composé 24 *noubet;* ce nombre coïncide avec celui des modes dont se servait à cette époque la musique orientale. Et de fait, chaque *nouba* assemble des chansons écrites dans le même mode.

Mais l'absence de toute écriture musicale et les défaillances de la tradition orale ont amené de la confusion et plusieurs *noubet* ont été détruites. Il n'en reste guère aujourd'hui qu'une douzaine.

Au Maroc, cette désagrégation des *noubet* avait frappé les musiciens de Fez et de Tétouan, et sous le règne de

(9) « Il est possible que primitivement, la musique se réduisît à cela. Encore maintenant dans les écoles et les zaouïas, on chante des poèmes édifiants où la part de la musique est strictement limitée aux exigences de la prosodie; où chaque note de la mélodie compte pour une syllabe. »

Moulay Sliman, à la fin du XVIIIe siècle, ils avaient essayé par une laborieuse compilation de restaurer cette musique andalouse; ils rassemblèrent ainsi onze *noubet* qui encore de nos jours sont restées à peu près complètes.

LE PLAISIR MUSICAL

La Musique est l'art de penser avec des sons, a-t-on dit. Le plaisir musical ne serait donc qu'une pure jouissance intellectuelle.

Par contre, les romantiques prétendent y trouver — ou y mettre — l'expression de leurs sentiments ou de leurs passions, et aussi le reflet des splendeurs de la Nature. La Musique toucherait l'homme tout entier, atteignant toutes les fibres de son cœur, même les moins nobles.

Pourquoi lever cette antinomie? diront certains. Il n'y a qu'à admettre plusieurs notes de musique : celles de Bach et de Beethoven, et de l'autre côté celles de la *Tétralogie,* et de Debussy, et aussi celles de *Faust* et de *Manon,* sans oublier les chansons de Montmartre.

Cette classification, même avec des sous-titres multipliés, est bien superficielle.

Tous les grands romantiques se sont formés à l'étude des classiques; on ne peut comprendre Wagner que si on a longtemps écouté Beethoven : et même dans les œuvres de musique légère on retrouve la trace des classiques.

Les romantiques répondent à cela : Il est vrai qu'ils furent nos maîtres et que leur étude est nécessaire. Mais la discipline classique est en passe de devenir formule. Si la Musique, ainsi que toute construction de l'esprit, s'élève selon des règles, elle se doit de s'offrir comme une effusion de l'âme, et d'agir sur la sensibilité humaine.

Les néo-classiques ne sont pas de cet avis; notre Ecole Française moderne voit dans la Musique le seul art qui, venant de l'émotion, peut aller vers un discours libre de toute entrave sentimentale. Telle la plante qui, sortie de l'humus, s'élève et brode les arabesques de ses fleurs célestes.

Résumons ainsi les deux thèses :

Beethoven a dit que la Musique est une révélation plus haute que la science et la philosophie, et aussi dans une lettre à Gœthe : « Mon plus vif désir n'est nullement de produire chez l'auditeur un état d'émotion plus ou moins trouble, mais de toucher son intelligence et d'être compris par lui. »

Les romantiques disent : « La Musique est le langage des émotions; elle reflète les passions humaines. C'est l'émotion qui la fait naître, c'est à la sensibilité qu'elle s'adresse. »

Wagner, le plus grand des romantiques, a exprimé tous les élans, toutes les inquiétudes du cœur humain, toutes les splendeurs de la nature. Ses leitmotive forment un vaste panorama où sont représentés, ou tout au moins symbolisés, les sentiments et les choses les plus diverses. Il y a les thèmes de la vengeance, de la souffrance; il y a ceux des murmures de la forêt et de l'oiseau; il y a aussi ceux des dessins ténébreux et du désir de voyager.

Wagner voulait que la Musique ne fût qu'une des faces de son œuvre, le drame lyrique, fait aussi de Poésie et d'action dramatique. Le son, le geste, le chant.

Le plus sage dans cette controverse éternelle est d'admettre que le plaisir musical est complexe; l'intelligence pure y participe, la sensibilité aussi.

La part de la sensibilité est plus ou moins grande, selon l'œuvre et surtout selon le public. L'analyse de ces deux portions du régal auditif est presque impossible à entreprendre.

Le plaisir intellectuel, comment le dépeindre avec des mots? Ce serait retomber dans le romantisme le plus faux que de parler de mélodies gracieuses ou mélancoliques, ou de sombres accords.

Ces adjectifs seront-ils employés pour décrire l'effet pathétique de la Musique? On risque bien des erreurs d'interprétation... et des indiscrétions.

D'ailleurs, si la Musique émeut, c'est à sa façon, et cette façon est surnaturelle. — Surnaturelle, — et j'em-

ploie ici ce mot avec toute sa précision : l'émotion musicale se distingue des autres émotions humaines, qui nous envahissent à son appel. Bien plus, son élan, ses nuances, ses limites transforment notre sensibilité : tous nos sentiments se transfigurent dans un monde irréel, où la Musique est le seul langage compréhensible. On abaisse la valeur de la musique romantique en décrivant ses effets, à renfort de littérature.

Au commencement du deuxième acte de *Tristan et Ysolde,* les deux amants enfin réunis se jettent dans les bras l'un de l'autre; ils se taisent, c'est l'orchestre qui, pendant plusieurs minutes, exprime l'élan de leur passion. Musique magnifique, plus expressive que les paroles qui auraient pu sortir des lèvres des deux héros.

Tout en renonçant à dépeindre plus en détail les divers aspects du plaisir musical ,je voudrais préciser un point très intéressant; de quelle façon notre intelligence s'y prend-elle pour pénétrer la Musique? Comment arrivons-nous à penser Musique?

Ecoutons l'andante de la 5e symphonie de Beethoven. Voici la mélodie du violoncelle : dès les premières notes, l'attention s'organise pour accueillir la pensée musicale; instinctivement nous cherchons à développer nous-même cet exposé, à prévoir les contours suivants; nous pressentons leurs nuances et leurs timbres. Et voici qu'après quelque interlude, les violons font revivre l'idée sous une forme modifiée : tantôt satisfaisant notre attente, tantôt la prolongeant, tantôt encore ouvrant de nouveaux horizons à notre imagination.

Attente satisfaite ou reportée, ou attente surpassée Tels sont les caractères du plaisir de l'intelligence, du penser musical.

On les retrouve à l'audition de toute musique.

Observons encore que l'homme de la rue apprécie d'autant mieux un air qu'il le peut retenir facilement, et le retrouver au lendemain du concert.

Pour le primaire, comme pour le musicien supérieur, comprendre c'est pouvoir créer à nouveau. On n'arrive à bien saisir une phrase musicale qu'en la pensant soi-

même dans une seconde création; ce qui ne va pas sans quelque tâtonnement.

Si nous parlions aussi des tendances de la nouvelle Ecole Française, du « retour à Bach ».

Les néo-classiques conçoivent une musique essentiellement objective, libérée de toute expression extra-musicale.

La mélodie n'est pas une formule évocatoire; c'est une pensée sonore ayant son allure, ses nuances, ses limites. Il en est de même des mouvements d'accords. Ce qui caractérise aussi la nouvelle école, c'est la richesse de ses tonalités et de ses ornements, ainsi que la variété de ses rythmes.

On va vers une musique ni classique, ni romantique; c'est celle des décorations sonores; de nouvelles disciplines se forment.

En exagérant quelque peu, nous dirons que cette musique est à la fois pure et sensuelle.

Pure, car la mélodie n'est plus un symbole, ni une évocation, ni un concept, c'est une pure courbe sonore. Sensuelle, puisqu'elle cherche à rester attachée au seul plaisir de l'oreille.

C'est une musique impolluée, c'est peut-être une vierge stérile (10).

A travers cette esquisse panoramique de la Musique, pourrons-nous deviner les caractères spécifiques du plaisir qu'éprouve l'Arabe à l'écoute de sa musique? L'interroger?... L'observer?

En général il écoute silencieux et recueilli; son plaisir ne se manifeste pas extérieurement.

Nous pouvons cependant noter ses préférences; certains morceaux, certaines tournures sont plus goûtés que d'autres. Et aussi, nous pouvons lire le texte des poésies que la musique arabe a voulu illustrer.

A première vue, la classerons-nous romantique à voir ces chansons parler d'amour, de ramages et de grenadiers en fleur? Méfions-nous, ne jugeons pas trop vite.

(10) Cf. André Cœuroy : *Panorama de la Musique contemporaine.*

Il faut considérer d'abord que le Marocain est très musicien : il a une oreille d'une finesse extrême; on n'entend jamais jouer faux dans un orchestre improvisé d'une vingtaine de musiciens. Il se délecte des sons les plus variés et les plus doux; les notes cristallines qui tombent du luth se mêlent à de plus fluides sonorités et aux bruissements légers du *târr*. Plus que nous, l'Arabe se régale du festin musical; jouissance objective, musique attachée au plaisir de l'oreille, à la caresse de l'oreille. Non seulement toute dissonance brise son plaisir, mais il ne peut supporter aucun accord, pas même la tierce, ni la quinte.

Par contre, les intervalles mélodiques les plus tenus le charment; il est captivé par les vocalises de ses chanteurs, par les modulations si fines des *mouals* et des *qeçaïd.*

Son intelligence prend aussi sa part au plaisir musical, pas tout à fait comme la nôtre. Je crois que pour lui la répétition du motif est en elle-même un plaisir intellectuel, et aussi les nuances infinies dont elle est l'occasion; nuances plus légères que celles de notre musique, mais aussi plus nombreuses.

Chez nous, la compréhension résulte souvent de la confrontation de deux thèmes; thèmes apparentés certes, mais assez différents.

En exagérant, on peut dire que la musique arabe conduit toujours à l'attente satisfaite, à l'enchantement.

En paraphrasant saint Augustin, je dirai : A certains moments, la voix des chanteurs éclate sans prononcer de paroles, si bien qu'elle trahit son bonheur en même temps qu'elle paraît manquer de termes; c'est ainsi que les vocalises et certains ornements de leurs chants se font sur des syllabes ne faisant plus partie de mots, — *y a la lan* — *y a la lan*. Les néo-classiques diraient : Le musicien échappe au poète, au sentiment, et nous contraint à un art nouveau, à sentir sans le secours des mots.

Oh! puissance des trilles et des vocalises! Charme du chromatisme si délicat des mélodies! Quels sont les sentiments qui naissent dans l'âme marocaine à l'appel des luths et des violons?

L'Arabe est très contemplatif, — formule commode, — mais sommes-nous capables d'analyser cette pénétration de l'Arabe dans la Nature; d'y deviner les parts du rêve, de l'admiration, de la foi?

La Musique est une face de l'Univers; elle gît au fond de chacun de nous; nous faisons écho aux chants des violons et des hommes, c'est nous qui la jouons, la pensons.

Cette contemplation de la Musique peut être gênée par les ébranlements moraux qui l'accompagnent, qui résonnent on ne sait d'où. Notre agrément se trouble et se déforme aux accents d'accords empreints de tristesse, de souffrance ou de doute. La musique marocaine évite ces teintes trop sombres. Est-ce pour cela que nous la trouvons monotone?

Si les romantiques me demandent quels sentiments exprime cette musique, je leur répondrai : la joie, la beauté, la douceur, l'amour, la béatitude et surtout la foi. Rarement la tristesse, jamais le malheur, ni la mort, ni le doute.

Leur musique évoque une nature heureuse et riante; je ne vois pas d'ombre, je ne vois pas de souffrance dans cette création de rêveurs et de croyants.

Nous voici au matin, dans un riant jardin, enclos délicieux que les arbres entourent.

Le jasmin y brode un tissu en se mêlant aux fleurs rouges des grenadiers.

Parmi les branches, entendez ce vacarme, tandis que s'agitent des essaims d'oiseaux.

Ils Le glorifient en leur brillant ramage; puis ils quittent leurs nids.

Applaudissant avec ses ailes, la tourterelle élève un hymne à l'Unique, au Tout-Puissant.

Peut-être notre sensibilité s'accommodera un jour à ces modes orientaux qui nous sont encore étranges; peut-être serons-nous bientôt charmés par ces tonalités si riches, par ces dessins rythmiques si variés. Nous arrive-

rions alors à mieux pénétrer le sens musical de l'Orient, et à goûter en toute objectivité aux finesses de son art.

Monotone la musique marocaine? Non, elle ne l'est pas.

Combien nuancées et délicates sont les émotions de joie et d'amour et d'enthousiasme qu'elle illustre. La gamme de ces émotions, si elle est restreinte, est d'un chromatisme aussi tenu que celui des *noubet* marocaines. L'Infini se découvre dans la finesse des détails, aussi bien que dans l'étendue.

Faut-il conclure que notre pessimisme, notre inquiétude intellectuelle, resteront les seuls obstacles à la compréhension de leur musique?

Essayons de nous imprégner de cette atmosphère suave, de ces rayons d'espoir, de cette musique de jubilation.

Puisse-t-elle refleurir chez nous, y broder ses riches mélodies et nos rêves se plaire à son jeu si subtil!

PIERRE FÉLINE.

L'APPROBANISTE[1]

—

IX

Bien convaincu après mûre réflexion que, si on lui laissait ses fonctions de chanteur et ses prérogatives d'académicien, Feuvée perdrait tout le bénéfice de son temps de probation, mais désireux aussi de ménager le P. de Maulny et de lui rendre plus facile l'acceptation d'une décision qu'il estimait commandée par l'intérêt pressant du jeune homme, le P. Pétrus écrivit au Provincial de Champagne, à Reims, pour lui soumettre le cas. La réponse tarda une semaine, pendant laquelle le P. Pétrus, se faisant un devoir de laisser le champ libre à l'influence du P. de Maulny, n'eut aucun entretien avec Feuvée. Il s'était contenté d'interroger Krankenfuss sur les confidences qu'avait pu lui faire le nouvel approbaniste.

— Dans quelle dispositions l'avez-vous trouvé?

— Bonnes, mon Père.

— Mais encore?

Et comme Krankenfuss paraissait gêné de répondre :

— Vous savez que je me suis toujours gardé autant que possible de m'immiscer dans les rapports des anges gardiens et de leurs camarades plus jeunes. Si je vous questionne aujourd'hui sur Feuvée, je ne le fais qu'à regret et parce qu'il est de mon devoir de ne négliger aucun élément d'appréciation.

— J'ai trouvé Feuvée dans de bonnes dispositions, reprit le préfet de congrégation. Il se rend compte de ce

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 925, 926 et 927.

qui lui manque et il est décidé à s'améliorer. Cependant, certaine parole de lui m'a un peu peiné...

— Laquelle?

— Il a été surpris, je crois, du reproche que je lui ai fait sur sa tenue durant la réunion de la Congrégation. Il m'a certifié que malgré son air distrait il avait été extrêmement attentif et recueilli. Il croyait de bonne foi avoir été irréprochable et s'attendait plutôt à des compliments, car il m'a dit avec amertume après m'avoir écouté : « Je ne me crois décidément pas fait pour la perfection. » Je lui ai répondu que la perfection n'était pas de ce monde, que les plus grands saints eux-mêmes ont dû lutter pour se vaincre sans y réussir tout à fait, que cette lutte de l'homme contre sa propre nature rentre dans le plan divin...

— Bon... bon... Mais, d'après vous, était-ce de sa part une simple boutade ou au contraire une sorte de cri du cœur?

— Il s'attendait à être félicité, et une fois de plus il s'est entendu reprocher sa nonchalance. D'où un léger mouvement de révolte, aussitôt surmonté...

Quand les deux Pères se revirent, le même jour, le P. de Maulny fut tout heureux de pouvoir assurer le Directeur que Feuvée lui avait répété avec beaucoup d'exactitude les différents points de son instruction du dimanche matin sur les moyens de passer de la tiédeur à la ferveur : connaissance de soi-même, humilité, pénitence, recueillement, répression des curiosités inutiles et du faux zèle, paix intérieure, détachement des petites choses, liberté d'esprit, assiduité à bien agir, purification de nos mobiles, amélioration de notre conduite, présence de Dieu. A vrai dire, Feuvée avait bien omis quelques articles de ce beau programme, mais le P. de Maulny les avait reconstitués sans peine, ce qui eut pour résultat de mettre le P. Pétrus en méfiance. Il n'était pas vraisemblable que, même en y apportant une contention d'esprit dont il était manifestement incapable, Feuvée eût si bien retenu tout cela!

L'académie de Rhétorique tint cette semaine-là une seconde séance privée, au cours de laquelle fut examiné le

divorce de la poésie et du vers. Selon Lamartine, le progrès de la civilisation intellectuelle rend de plus en plus inutile à la poésie l'emploi du vers. Il considère comme une puérilité le souci du rythme, de la mesure, de la cadence, de la rime surtout. Il est temps qu'arrivée à son âge viril la poésie dépouille les langes de l'enfance. Platon, Tacite, Fénelon, Bossuet, Buffon, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Mme de Staël, George Sand, une foule d'autres prosateurs en Allemagne et en Angleterre, ont écrit des pages aussi émouvantes que celles des plus grands poètes. On peut même affirmer qu'il y a plus de véritable poésie dans leur prose qu'il n'y en a dans les vers, parce qu'il y a plus de liberté. La difficulté vaincue n'est un plaisir que pour les esprits moins enthousiastes que géométriques, elle n'intéresse pas la foule des lecteurs. Ceux-ci veulent sentir, s'émouvoir, non s'étonner. De là le discrédit croissant du vers et de la rime, qui ne nous semblent plus que des jeux de plume ou d'oreille. De là le blasphème de Pascal qui, confondant le rimeur et le poète, a osé écrire qu'un poète était à ses yeux aussi méprisable qu'un joueur de boule. Mais le P. Masson s'éleva une fois de plus contre cette primauté accordée à l'émotion par les romantiques et fit l'éloge du rythme et de la mesure, si cavalièrement traitée par le poète des *Méditations*. Il expliqua que, si l'harmonie est l'heureux accord des sons, si la mélodie en est la succession rationnelle, le rythme en est le groupement ordonné. Le rythme est la proportion sensible entre groupes sonores successifs. Il diffère de la mesure. Toute mesure est un rythme, mais court, constant, immuable. Elle est au rythme comme une base, un fil conducteur rigide et pointé d'intervalles égaux, autour duquel il se joue, mais à condition de s'y rattacher par des coïncidences périodiques. La prose a le rythme sans la mesure, mais c'est pour elle un désavantage; quoi que prétende Lamartine, elle satisfait moins que le vers le besoin d'ordre qui est en nous. Notre âme tend à la liberté, mais au delà de la liberté et par-dessus celle-ci, elle aspire à un ordre librement accepté dont la poésie représente la suprême réalisation.

Désormais, les académiciens étaient en possession d'éléments suffisants pour traiter le sujet de discours proposé par le père Recteur.

— Vous me remettrez vos copies dans quinze jours, leur dit le P. Masson.

Mis au courant par Feuvée des idées développées par le professeur de Rhétorique, le P. de Maulny se sentit confusément empêché d'y adhérer. Certes, il n'admettait pas lui non plus la primauté de l'émotion, mais imaginait-on la poésie sans émotion? N'était-elle pas avant tout de l'émotion? Emotion ordonnée, épurée, soit, mais émotion! Soudain, certaines conversations qu'il avait eues à Jersey avec un jeune Père d'origine irlandaise lui revinrent en mémoire. Ce Père jouissait en Angleterre, et non seulement dans les milieux catholiques, mais dans les sphères universitaires et parmi les lettrés les plus délicats, d'une réelle notoriété de poète. Le rationalisme français, la fameuse hiérarchie des facultés fondée sur un ordre voulu par Dieu, ce classicisme de droit divin lui demeurait, il ne s'en cachait pas, inintelligible, et il s'étonnait, il était choqué que les Jésuites français se fussent laissé contaminer à ce point par le rationalisme du XVIIIe siècle. Il leur reprochait d'avoir, au profit d'un vain et creux formalisme, trahi l'esprit profond du *Ratio*. La distinction que le P. de Maulny établissait entre la poésie et la prose, il la rejetait comme dérisoire. « Mais non, disait-il, la poésie, c'est autre chose! C'est quelque chose de beaucoup plus sérieux, que tout ce que vous dites! » — « Mais quoi? » Le jeune poète irlandais citait alors Shelley, qui a défini la poésie une révélation. « Mais venue d'où? De quelle nature? Intellectuelle? » — « De nature divine. » — « Elle a donc nécessairement une fin morale. » — « Oui, mais indirecte, parfois lointaine. Le poète est le truchement de Dieu. Dieu aime le mystère. La poésie est mystère et symbole. » A l'appui de sa thèse, l'Irlandais avait produit une page de Saint Jean-de-la-Croix, dont le P. de Maulny ne se rappelait plus que le sens général, mais qu'il retrouva en tête d'une traduction du *Cantique spirituel,* à la bibliothèque du collège. Quel démenti au classi-

cisme du P. Longhaye? Quel abaissement de la raison devant l'imagination et la sensibilité, facultés réputées pourtant inférieures! Quel argument en faveur de ces poètes symbolistes qu'à l'époque de son séjour à Jersey le P. de Maulny connaissait à peine de nom et dont aujourd'hui encore il avait lu seulement des extraits!

La page que, sous l'influence de Jules Lemaître, il avait écrite sur la poésie « décadente » pour la réédition du P. Farnel, était-elle entièrement à reprendre? Il s'en ouvrit au P. Masson. Sans rien résigner de sa pétillante ironie, celui-ci se tint ferme sur le terrain de la tradition classique française.

— Mais une esthétique fondée sur la vie et les besoins de l'âme doit avoir une valeur humaine universelle!

— C'est le cas du classicisme français.

— Le P. Braughton le rejetait.

— Il avait tort.

— Et tous les chefs-d'œuvres nés en dehors de lui, à commencer par le *Cantique spirituel*, qu'en faites-vous? Que devient le caractère absolu que vous attribuez aux grands principes de l'art littéraire? Car vous leur attribuez une valeur absolue, si je ne me trompe?

— Oui, dit le professeur avec force.

— Et le premier de ces principes est bien le concours de toutes les puissances qui sont en l'homme, à commencer par l'intelligence et la raison, et sous leur contrôle? A cette unique condition, l'œuvre d'art atteint son but qui est de saisir l'homme tout entier? Telle est bien la doctrine, n'est-ce pas?

— La contesteriez-vous, par hasard?

— Non, mais je la trouve trop étroite, trop rigide. Je déplore qu'elle ne me rende pas compte de toutes les beautés éparses dans l'immense trésor des littératures.

— Ces beautés sont de divers ordres. Les plus hautes relèvent d'elle directement.

— Le Psalmiste, Shakespeare, Dante...

— Des classiques!

— Il faudrait s'entendre! Qu'appelez-vous un classique?

— Avec Gœthe, j'appelle classique ce qui est sain, fort, ordonné, ce qui me prend tout entier pour m'élever, pour m'ennoblir.

— Mais votre fameuse clarté...

— Elle est le fruit de la réflexion et du sérieux. Toute pensée achevée est claire. Toute obscurité d'expression s'explique par la faiblesse, l'orgueil, la légèreté, le désordre intellectuel. Poésie n'est pas réticence. Du moins la réticence n'est-elle permise que quand l'esprit du lecteur y peut suppléer sans effort.

— Il ne me répugne pas que le lecteur ait à faire effort.

De cette discussion vint au P. de Maulny l'impression que, depuis qu'il avait entrepris de réfléchir sur la poésie, une transformation s'était accomplie dans ses idées. Il se faisait en lui une lumière nouvelle, il découvrait un monde inconnu, des rapports insoupçonnés. La poésie cessait d'être pour lui une activité différenciée. Il la concevait comme une forme supérieure de la vie spirituelle. Que ne s'en était-il avisé plus tôt? Il eût pu sans scrupule y persévérer. Mais c'était trop tard, il avait tari en lui la source et il en ressentait une immense mélancolie, comme ceux qui rencontrent trop tard une femme avec laquelle ils se figurent qu'ils auraient pu connaître le vrai bonheur.

Le jeudi, à la récréation de dix heures, la partie de barres fut tout à coup interrompue par un coup de sifflet de Waldmetz. Les joueurs s'immobilisèrent sur place et toutes les têtes se tournèrent dans la direction d'où le coup de sifflet était parti : entre les deux piliers de la porte qui faisait communiquer la petite cour avec la grande, trois soutanes venaient d'apparaître. Le P. Pétrus et le P. de Maulny se tenaient aux côtés d'un prêtre de grande taille, extraordinairement maigre, dont la barbe blonde s'étalait en éventail sur la poitrine et qui, Feuvée le remarqua du premier coup d'œil, portait un pantalon sous sa robe.

Un second coup de sifflet et un geste du règlementaire firent accourir tout le monde vers les trois prêtres. Celui du milieu, l'inconnu, souriait en montrant de longues dents jaunes. Il avait l'air infiniment doux et bon. Son contentement paraissait au comble, mais ses pommettes

creuses et son teint bilieux annonçaient une santé compromise.

— Mes enfants, fit le P. Pétrus d'un ton qui trahissait une émotion insolite, je vous présente le P. Lefèvre, un ancien apostolique, venu revoir sa chère Ecole. Aucun de nous ne l'a connu ici, car il est un apostolique du temps de l'exil, du temps où l'Ecole était à Littlehampton, mais pour lui l'Ecole est toujours l'Ecole, et il se trouve ici en famille comme il s'y serait trouvé en Angleterre si l'Ecole y était restée. Le P. Lefèvre appartient aux Missions étrangères, il nous arrive en droite ligne du Kouang-Tong. J'espère que ce nom de Kouang-Tong vous dit quelque chose.

Waldmetz fit un signe de tête energiquement affirmatif, imité par quelques-uns des plus grands.

— C'est au Kouang-Tong, poursuivit le P. Directeur, qu'a été assassiné l'année dernière le P. Chanès avec treize chrétiens chinois. Le P. Lefèvre était un ami du P. Chanès. Il nous parlera de lui ce soir après le dîner. Il a voulu passer toute la journée avec nous et cet après-midi vous accompagner à Montières. C'est un grand honneur et un grand plaisir qu'il nous fait. En votre nom, je l'en remercie du fond du cœur. Vous allez tous crier avec moi : « Vive le P. Lefèvre! »

— Vive le P. Lefèvre! jeta Waldmetz.

— Vive le P. Lefèvre! répéta l'Ecole d'une seule voix.

Le missionnaire serra la main du règlementaire et, soulevant son chapeau qui laissa voir un crâne dénudé, proféra d'une voix qu'il s'efforça en vain d'enfler :

— Vive notre chère vieille Ecole apostolique!

Quel âge pouvait-il avoir? Une quarantaine d'années pour qui l'examinait avec attention, mais à première vue on lui eût donné au moins la cinquantaine.

— Oui, mes amis, mes chers petits camarades, fit-il, et on l'entendait si mal que spontanément son jeune auditoire se resserra, je suis un ancien élève de Littlehampton où j'ai passé trois ans, de 1887 à 1890. De là, je suis allé faire ma philosophie et ma théologie rue du Bac, au sémi-

naire des Missions étrangères et j'y ai été ordonné prêtre. Aussitôt après, je suis parti pour la Chine. Le P. Chanès m'y avait précédé de quelques années. Vous devez vous demander, mes petits amis, ce que je fais en France, alors que la persécution sévit en Chine et qu'on y massacre nos prêtres et nos chrétiens. Ma place est là-bas et vous pouvez me croire, malgré le plaisir que j'éprouve à me voir au milieu de vous, je ne suis pas fier du tout d'avoir déserté mon poste. Il a fallu un ordre formel de mes supérieurs pour m'obliger à revenir me soigner en Europe. Il paraît que ma santé laisse à désirer, c'est du moins ce qu'affirment les médecins. Moi, les médecins, vous savez... Enfin, ils ont trouvé un complice en Mgr Favier et celui-ci a exigé mon départ : « Ce serait trop bête, m'a-t-il dit, de mourir de maladie en Chine quand une si belle occasion vous y est offerte d'y cueillir un de ces jours la palme du martyre. Soignez-vous, guérissez-vous et revenez vite vous faire massacrer comme M. Chanès, comme le P. Dumond, comme M. Ouang, comme le P. Victorin, comme le P. Nies, comme le P. Heule! » Ce soir, puisque le P. Pétrus a bien voulu m'y inviter, je vous parlerai de deux au moins de ces saints martyrs. En attendant, je me devais de vous donner la raison de ma présence et le sens de ma visite. C'est une visite sentimentale, une visite du souvenir. C'est aussi une visite intéressée. A quoi bon vous le cacher? Vous le devineriez facilement : mon but n'est pas seulement de me retremper dans la bonne et chaude atmosphère de l'Ecole, il est aussi de faire un peu de... raccolage. Je m'excuse de ce vilain mot, mais nous n'avons pas peur des mots, n'est-ce pas, quand ils disent bien ce qu'ils veulent dire! Je suis venu causer avec ceux d'entre vous dont le choix ne serait pas encore fixé, je suis venu vous rappeler qu'il existe rue du Bac, à Paris, un séminaire des Missions étrangères et que dans ce séminaire les apostoliques sont toujours accueillis avec empressement. Mieux que cela : on les y attend avec impatience, on compte sur eux. La persécution a creusé des vides dans les rangs de nos missionnaires. Il importe de les combler au plus vite. Et voilà pourquoi je suis venu vous voir!

J'espère, mes amis, que vous ne m'en voudrez pas de ma franchise!

Le P. Lefèvre se tut et il souriait toujours en montrant ses longues dents et ses gencives pâles. Le P. Pétrus souriait aussi, et le P. de Maulny, et toute l'Ecole. Quel brave homme, que ce P. Lefèvre! Mais qu'il avait l'air malade! On l'eût dit sur le point d'exhaler son dernier souffle. Son retour au Kouang-Tong était bien improbable. Il n'aurait pas la chance d'être martyrisé par les Chinois!

Le P. Pétrus avait repris la parole :

— Le P. Lefèvre a connu l'Ecole avant nous. Nous n'avons donc rien à lui apprendre sur l'esprit d'amitié toute fraternelle dans lequel nous recevons sa visite de bon raccoleur. Il sait avec quel désintéressement la Compagnie de Jésus poursuit ici sa tâche. Vous aurez le loisir de vous éclairer auprès de lui. Il va de soi que quelqu'un qui désirerait avoir tout de suite un entretien avec lui n'aurait qu'à lever la main... Quelqu'un désire-t-il s'entretenir dès maintenant avec le P. Lefèvre?

Le regard perçant du P. Pétrus fit le tour de l'assistance et ne vit pas une petite main qui se levait au dernier rang.

— Personne?

— Si, mon Père, Wable! fit Waldmetz, et l'on aperçut alors seulement la petite main au médius taché d'encre devant laquelle les épaules qui la cachaient venaient de s'effacer, creusant un vide où le petit Wable apparut.

De tous les apostoliques, il était peut-être le plus effacé, le plus insignifiant; il n'avait de remarquable que ses cheveux roux, ses yeux aux prunelles marron profondément enfoncés sous un front bizarrement bombé, ses joues creuses, ses taches de rousseur, son nez épaté, sa nuque mince, son torse chétif qui flottait dans une veste trop large. A cause de sa taille exiguë, il portait encore la culotte courte et les bas noirs des plus petits. Devenu le point de mire de tous les regards, il n'avait l'air nullement intimidé.

— Eh quoi, Wable, s'étonna le P. Pétrus, est-ce vrai, que vous voulez parler au P. Lefèvre? C'est donc si pressé?

Auriez-vous l'intention d'aller vous faire martyriser en Chine avant d'avoir fini vos études?

Le gamin ne se démonta pas. Les bras pendants, les talons joints, il tenait fixé sur le P. Pétrus un regard calme, intrépide. Il s'était formé autour de lui un vide. Le P. Lefèvre, qui le contemplait avec attendrissement, lui mit une main sur le front pour y dessiner du pouce un signe de croix.

— Epelez-moi votre nom...

— Wable, *W*, *a*, *b*, *l*, *e*, prononça le petit très distinctement.

— En quelle classe êtes-vous?

— En quatrième, mon Père.

— Et vous avez douze ans? Treize ans?

— Bientôt quatorze ans, mon Père.

— Et les Missions étrangères vous attirent déjà? C'est bien, cela, c'est très bien! Nous allons en causer un instant pendant que vos camarades reprendront leur partie de barres. Venez avec moi...

Un coup de sifflet et le cercle se rompit, la récréation recommença, tandis que le P. Lefèvre entraînait Wable dans la petite cour où ils firent les cent pas, le Père penché, plié en deux, vers son petit interlocuteur qui dressait vers lui son nez épaté, criblé de taches de son. On ne sut jamais ce qu'ils s'étaient dit.

Montières, où les PP. Jésuites ont encore leur maison de campagne, est situé aux environs immédiats d'Amiens, à l'extrémité du faubourg d'Abbeville. Près de la station terminus du tramway, une route descend à droite, vers le fond de la vallée où coule la Somme et où s'étend la propriété des Pères. Celle-ci se compose d'une ancienne maison de grand style, portant le monogramme de la Compagnie sculpté dans sa façade. Un parc accidenté et bien ombragé, une petite ferme, des prairies, des terrains de jeux, de belles allées d'arbres, des bâtiments servant de réfectoire ou de refuge en cas de pluie, des cabines de bain le long de la rivière, complètent le domaine. Les apostoliques n'y avaient accès qu'en été, pour le bain, ou à l'occasion de la grande fête annuelle des

jeux, mais une autre propriété, plus petite, leur était affectée près de la grande. Aujourd'hui habitée bourgeoisement, elle comprend un bâtiment à un étage dont le rez-de-chaussée servait de chapelle; les chambres des Pères occupaient le premier. A droite, les communs; à gauche, une construction à deux étages où avaient été aménagés la salle d'étude, le réfectoire, les dortoirs; derrière, le potager, remarquable par un frêne pleureur et une allée de tilleuls aboutissant à une grotte de Notre-Dame de Lourdes. Au delà du potager, et un peu en contre-bas, une prairie que couvrent à présent des hangars; c'est là qu'on jouait au ballon à bras en comptant les points comme à la longue paume, et à divers autres jeux tels que saute-mouton, corde, etc... En ce temps-là, le mot sport n'était même pas prononcé.

Le ballon était gros et lourd. L'un des questeurs l'apportait d'Amiens sous sa pèlerine. Le P. Lefèvre voulut y jouer, sa grande barbe flottant au vent, mais au bout de cinq minutes il n'en pouvait plus et il remit sa douillette pour aller dans le potager causer avec les deux ou trois élèves qui lui avaient demandé la faveur d'une consultation. Ah! ces allées du potager de Montières, c'était peut-être là que Feuvée s'était ennuyé le plus, au cours des interminables récitations de chapelet et des examens de conscience dont se composait l'essentiel de la retraite annuelle, à la fin de septembre!

Vers quatre heures, les jeux cessèrent, on se rassembla sous les tilleuls, devant la grotte, et Feuvée entonna le cantique d'usage :

> L'ombre s'étend sur la terre.
> Vois tes enfants de retour
> A tes pieds, ô tendre mère,
> Pour t'offrir la fin du jour,

dont le refrain fut repris par toute l'Ecole, les grands faisant la seconde partie :

> O Vierge tutélaire,
> O notre unique espoir,
> Entends notre prière,
> La prière et le chant du soir!

Les rangs reformés, on reprit le chemin de la ville par le faubourg boueux, raboteux, aux petites maisons de brique toutes ruisselantes d'une pluie fine et froide.

Le missionnaire avait remarqué Feuvée lorsque celui-ci avait chanté le cantique devant la Grotte. Il lui avait trouvé une allure un peu singulière, il ne savait quel chic, quelle élégance. Le nouvel approbaniste avait renoncé à bosseler le devant de sa casquette, mais il gardait la lavallière. Le Père voulut le connaître. Il le fit appeler en arrière de la colonne.

— C'est notre poète, avait dit Waldmetz, sarcastique.

— Il paraît que vous êtes le poète de l'Ecole, fit le P. Lefèvre en guise d'entrée en matière.

— Oh, non! Le poète de l'Ecole, c'est le P. de Maulny!

— Mais vous faites aussi des vers!

— J'en ai fait quelques-uns. Je crois que je ne continuerai pas. Le P. Pétrus m'a conseillé de renoncer aux sujets profanes, mais les sujets pieux sont tellement plus difficiles!

— En quelle classe êtes-vous?

— En Rhétorique.

— Vous devez déjà savoir à quel ordre vous vous destinez... Soyez tranquille, je n'ai pas l'intention de vous influencer en faveur du nôtre. Si vous aimez la littérature, vous avez certainement songé à la Compagnie de Jésus.

— Oui, mon Père.

— Les Jésuites ont aussi des missions en Chine. Vous devriez demander à y aller. Il y a tellement à faire là-bas! La Chine ne vous dit rien?

— Je n'y ai jamais pensé, mon Père.

— Pensez-y! C'est un pays si malheureux, si pitoyable! Vous n'avez pas idée de la misère qui y règne!

Et comme Feuvée se taisait :

— Quelles missions auraient vos préférences? Les Indes, peut-être?

Feuvée se taisait toujours.

— De quel pays êtes-vous? reprit le Père. Vous n'avez pas l'accent alsacien.

— Je suis de Saint-Quentin, mais ma mère habite Paris.

— Paris! soupira le missionnaire devenu rêveur. Il n'y a pas beaucoup de missionnaires parisiens. Vous n'en aurez que plus de mérite... Votre nom, mon enfant?

— Feuvée, Guillaume Feuvée.

— Mon cher Guillaume, je prierai pour vous, je demanderai à Dieu de vous donner du courage, beaucoup de courage, vous en aurez besoin, j'en suis sûr... Je ne veux pas vous retenir plus longtemps...

Le soir, après la prière, les petits ne montèrent pas se coucher comme d'habitude; ils accompagnèrent les grands à l'étude où des chaises avaient été disposées pour le P. Recteur, le P. Ministre, le P. Procureur, le P. Pétrus, le P. de Maulny, le P. Masson, d'autres encore. Le P. Lefèvre monta en chaire, récita le *Veni Sancte* et commença son récit que les apostoliques écoutèrent dans une belle immobilité d'enfants sages, les bras croisés sur leurs pupitres. Il débuta par la mort du P. Chanès :

— Je me trouvais à Canton, avec Mgr Chausse, préfet apostolique du Kouang-Tong, lorsque, le 15 octobre de l'année dernière, vers huit heures du matin, nous reçûmes un télégramme du P. Frayssinet, ainsi conçu : *Père Chanès brûlé vif avec treize chrétiens.* Deux heures après nous parvenait un second télégramme : *Père Chanès a eu la tête écrasée avec une pierre...*

Les missionnaires du Kouang-Tong avaient aux alentours de Pak-Tong un millier de catéchumènes, sans compter les chrétiens. Depuis quelque temps, c'était la guerre entre villages chrétiens et païens. Les chrétiens étaient assiégés. Le vice-roi avait envoyé un commissaire et cent vingt soldats pour y mettre ordre, et de son côté le P. Chanès s'était rendu à Pak-Tong pour délibérer avec les mandarins. On tomba d'accord sur trois cents piastres de dommages-intérêts à verser aux familles chrétiennes. Mais le lendemain, le sous-préfet de Pok-lo ayant fait arrêter un débiteur d'un village voisin, l'escorte de celui-ci fut assaillie par des païens, qui tentèrent d'incendier la pagode. On battit le tambour et au bout d'une demi-heure les émeutiers étaient au nombre de 4.000. Le P. Chanès

venait de célébrer la messe dans la chapelle en présence d'une vingtaine de chrétiens. Ils se trouvèrent bientôt enveloppés de flammes et de fumée : les brigands avaient mis le feu à l'édifice. Quatre chrétiens furent massacrés en essayant de s'échapper par une fenêtre. Pendant ce temps, le Père baptisait sept catéchumènes et donnait l'absolution aux autres. Quand la chapelle s'écroula, les incendiaires le trouvèrent avec ses fidèles debout près de l'autel. A ce moment accourut le mandarin militaire de Pak-Tong, venu pour sauver un de ses parents. En vain le Père le supplia-t-il de les sauver tous. Dès qu'il fut parti, emmenant son parent, le Père s'écroula, frappé à bout portant : il avait reçu une balle dans la cuisse, une deuxième à l'estomac, une troisième lui avait labouré la tempe. D'innombrables blessures lui furent faites encore à coups de couteau avant qu'on l'achevât en lui fendant la tête d'un coup de hache. Ses fidèles subirent le même sort. Cependant, deux ou trois d'entre eux que n'avaient pas atteints les premiers coups de feu réussirent à se perdre dans la foule. C'est par eux que furent connus les détails du massacre. Finalement, le corps du P. Chanès fut traîné jusqu'à la rivière et là, comme il paraissait bouger encore, une grosse pierre lui réduisit le crâne en bouillie. On le retrouva quinze jours plus tard à la préfecture de Waithan. Avec lui avaient été torturés, tués, mutilés, treize chrétiens.

— Quatorze saints de plus au ciel, conclut le P. Lefèvre en faisant un large sourire.

Il lui restait à raconter le martyre du P. Victorin, franciscain belge du vicariat apostolique du Hou-Pé méridional, martyre plus tragique encore que celui du P. Chanès, plus fertile en péripéties. Le missionnaire s'était enfui dans la montagne et y était resté caché plusieurs jours, mais les bandits l'y avaient rejoint, l'avaient dépouillé, ligoté et transporté à Ché-kéou-chan, où son agonie dura une semaine. On l'avait suspendu à un arbre par les mains et on le tenaillait au fer rouge tandis que huit de ses néophytes étaient décapités sous ses yeux. A son tour il eut la tête tranchée, mais au dix-septième

coup seulement. Ses bourreaux s'abreuvèrent de son sang, dévorèrent sa cervelle et se partagèrent une de ses cuisses. Le mandarin de Pa-Tong-hien, qui avait reçu depuis plusieurs jours l'ordre de le protéger, n'en avait rien fait, bien que, de Pa-tong-hien à Ché-kéou-chan, il n'y eût que quatre jours de marche. Le cercueil du martyr, laissé plus de six semaines au bord du fleuve, n'échappa point à la barbarie des païens, ils le piétinèrent en criant qu'on avait eu raison de manger la chair de ce diable d'Occident et qu'il fallait encore prendre ses os pour en faire de la soupe.

— Depuis lors, les persécutions n'ont fait que continuer et s'aggraver dans toute la Chine. C'est donc un véritable appel de détresse que je suis venu vous adresser, mes cher amis. Toutefois, comme je ne veux pas vous laisser sous une impression trop triste, je vais vous donner des renseignements plus réconfortants. Ce sera d'abord pour l'année dernière le chiffre des baptêmes auxquels ont procédé en Chine les missionnaires de la rue du Bac : 43.595; conversions d'hérétiques : 371; baptêmes d'infidèles adultes : 72.700; baptêmes d'enfants païens en danger de mort : 193.363. Un dernier mot, qui sera le couronnement de tout ce que je viens de vous dire. Notre supérieur et nos directeurs recommandaient depuis longtemps aux prières le succès d'une cause de béatification comprenant dix missionnaires français, membres de notre Société, et quarante-deux indigènes appartenant à plusieurs de nos missions de Chine, tous condamnés à mort en haine de la foi, et tous, excepté trois, exécutés par la main du bourreau. Nous avons été heureux d'apprendre ces jours-ci que la sentence du Saint-Siège a été pleinement favorable pour les quarante-neuf de ces vénérables serviteurs de Dieu. Les trois qui sont morts en prison ont été différés à une Congrégation ultérieure. Il ne faudrait pas croire en effet, mes chers amis, que l'Eglise se montre accommodante en matière de béatification, ah, mais non! Il ne faudrait pas croire que, si vous avez un jour, ce que je vous souhaite de tout mon cœur, l'inappréciable bonheur d'être martyrisés pour votre Foi, l'Eglise s'empressera de

vous ranger au nombre de ses intercesseurs officiels! La preuve en est dans ce qui s'est produit pour les quarante-sept des martyrs en question. Au dernier moment, le rapporteur de la cause proposa le doute suivant : « A-t-on bien constaté le martyre, la cause du martyre et les signes ou miracles, dans le cas et pour l'effet dont il s'agit? » Les cardinaux et les prélats officiaux répondirent affirmativement, mais quelqu'un déclara qu'il voulait encore réfléchir, et ce quelqu'un, savez-vous qui c'était? Notre Saint-Père le Pape en personne! Oui, sa Sainteté Léon XIII a été prise d'un suprême scrupule et c'est seulement au bout de trois mois, le sixième dimanche après la Pentecôte, fête de la Visitation, qu'après la célébration du Saint-Sacrifice, Elle a fait venir les cardinaux, le promoteur de la foi et le secrétaire de la Sacrée Congrégation des Rites, et les a informés que pour les martyrs, y compris les deux à qui manquaient les signes et miracles, le fait et la cause du martyre étant certains, on pouvait procéder aux formalités ultérieures! Que tant de difficultés en perspective ne vous empêchent pas, mes enfants, d'aller évangéliser les Chinois et de vous faire au besoin martyriser par eux! C'est la grâce que je vous souhaite du fond du cœur!

Le P. Lefèvre descendit de la chaire et le P. Pétrus prononça quelques mots pour le remercier.

— En l'honneur du P. Lefèvre, dit-il, nous allons chanter le cantique des *Adieux* qui se chante ici au départ de nos philosophes pour le noviciat, mais qui, comme vous le savez sans doute, nous vient du séminaire des Missions étrangères de la rue du Bac... Nous en chanterons au moins le refrain. Vous le savez, Feuvée?

— Oui, mon Père, répondit du dernier rang des pupitres le rhétoricien.

— Chantez-le nous. Nous le reprendrons avec vous.

Tout l'auditoire se leva et de sa jolie voix de baryton, Feuvée chanta :

> Partez, amis! Adieu pour cette vie!
> Portez au loin le nom de notre Dieu!
> Nous nous retrouverons un jour dans la Patrie!
> Adieu, frères, adieu!

Le P. Lefèvre se dissimulait le plus qu'il pouvait derrière la chaire pour pleurer dans son mouchoir.

X

Le jeudi, la réponse du P. Provincial n'était pas encore arrivée.

Dans la seconde partie de l'étude du soir, Feuvée fit, comme la veille, demander un *admittatur* au Père de Maulny qu'il désirait prendre à témoin des difficultés rencontrées dans la composition de son poème sur l'Annonciation. Afin de venir en aide à son imagination rétive, il avait pris pour canevas le texte des méditations contenues dans le recueil que Krankenfuss lui avait prêté et où se trouvait une si belle page sur la lutte considérée comme loi suprême de la vie. Il n'avait réussi à produire que cinq ou six alexandrins d'une platitude et d'une niaiserie telles qu'il s'était empressé de les déchirer.

Le P. de Maulny s'enquit de ce qu'était ce recueil de méditations, et comme Feuvée ne pouvait lui en indiquer l'auteur :

— Allez me le chercher, lui dit-il.

Il était inquiet. Que son protégé se révélât incapable de composer de bons vers sur un sujet pieux, lui qui, sur des sujets profanes, en avait rimé d'excellents, quel argument le P. Pétrus n'en tirerait-il pas? Il fallait absolument que Feuvée sortît de la difficulté à son honneur. Au besoin, le P. de Maulny lui prêterait main-forte. Mais à peine cette idée s'était-elle présentée à lui qu'il l'écarta. Ç'aurait été une supercherie, une fraude, un mensonge plus grave encore que d'aider Feuvée dans la rédaction du discours académique dont le rhétoricien lui avait la veille soumis une première esquisse : la poésie, c'est le bon Dieu, Dieu est toute poésie. Il est toute la Poésie puisqu'Il dispose de toute puissance créatrice. « La Poésie où s'efforcent les hommes n'est en son essence qu'une tentative mystique de participation à la toute-puissance

du Verbe divin », avait surenchéri le P. de Maulny, atteignant cette fois à la formule définitive vers laquelle il avait tâtonné obscurément jusqu'alors.

Sur l'Annonciation, le recueil édité à Paris par une firme voisine de la maison que dirigeait Mme Feuvée, renfermait huit méditations se rapportant toutes au texte de saint Luc.

— Expliquez-moi comment vous avez procédé, fit le P. de Maulny après un rapide coup d'œil jeté au petit livre.

Feuvée s'était efforcé d'abord de se représenter le bon Dieu tenant du haut du ciel les yeux fixés sur la petite maison de Nazareth. Cette maison, il la voyait composée de deux pièces principales, avec un toit formant terrasse. Dans l'une des pièces, saint Joseph rabotait des planches; dans l'autre, la Sainte Vierge, sa femme, préparait des nourritures ou raccommodait des hardes...

— Qu'est-ce que vous dites? interrompit le Père en sursaut.

Le jeune poète répéta ce qu'il avait eu le projet de décrire dans la première partie de son poème : le bon Dieu dans le ciel et, dans la petite maison de Nazareth, comparée par saint Jérôme à une rose dont la corolle est ouverte du côté du ciel, saint Joseph et la Sainte Vierge.

— Mais voyons, mon enfant, voyons, au moment de l'Annonciation, saint Joseph et la Sainte Vierge n'habitaient pas ensemble!

Feuvée, qui rougit sans savoir au juste pourquoi, souligna du doigt les premiers mots de la traduction française de saint Luc dont le recueil de méditations contenait l'analyse divisée par préludes et par points, avec application des cinq sens : « L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu en une ville de Galilée appelée Nazareth, à une Vierge qu'un homme de la maison de David nommé Joseph avait épousée... », et le commentaire : « Se représenter la vaste étendue de la Terre et ses diverses nations; dans une humble contrée du monde, en Judée, Nazareth et la maison de Notre-Dame, simple échoppe d'un charpentier de village; de pauvres meubles et des instruments de travail

pour tout ornement; deux petites pièces; dans la plus retirée, Marie en contemplation et en prière... »

— C'est une erreur! protesta le Jésuite. Marie et Joseph n'étaient pas mariés au moment de l'Incarnation! *Desponsata* ne veut pas dire mariée, mais fiancée! C'est une erreur! C'est une erreur! répétait-il, en proie à une grande agitation. Il est impossible de croire qu'avant l'Incarnation la Vierge était déjà l'épouse de Joseph! Comment des maisons sérieuses peuvent-elles publier des textes entachés de pareils contre-sens? De qui tenez-vous ce livre? De Madame votre mère, sans doute?

— Non, mon Père, de Krankenfuss.

Le P. de Maulny, songeur, feuilletait le pieux ouvrage.

— Il semble bien être l'œuvre d'un de nos Pères, dit-il encore. J'y vois *l'Oratio ad Christum* parmi les prières servant de préface.

L'*Oratio ad Christum* est l'autre nom donné à la prière de saint Ignace.

— Que vous n'ayez encore réussi à écrire rien de bon sur l'Annonciation, reprit-il, il n'y a pas de mal, puisque vous auriez commis la même erreur que l'auteur de ce recueil.

Il aurait voulu pouvoir ajouter : « Laissez donc ce sujet, il ne vous inspire pas pour le moment. » A cause du P. Pétrus, il n'osait, mais il songeait que ç'avait été bien maladroit aussi d'indiquer au jeune poète un thème, admirable assurément, et d'une ravissante suavité, mais si délicat!

Il prit le parti de changer de conversation.

— Votre discours sur la poésie est plus urgent que le poème demandé par le P. Pétrus. Il ne faudrait pas tarder à vous y mettre sérieusement. Avez-vous eu le temps de réfléchir sur le point auquel nous nous étions arrêtés hier, à savoir que la poésie est d'essence mystique et tend à une collaboration de l'homme avec le Verbe, Fils de Dieu?

— Oui, mon Père.

— Vous pourriez rattacher votre démonstration à ce que l'on appelle les opérations personnelles du Verbe, sur lesquelles il nous est justement recommandé de méditer

en ce temps d'Avent. Il doit en être question dans votre petit livre...

En effet, la seconde méditation du recueil portait sur le sujet qui avait servi de thème de méditation matinale au P. de Maulny, quelques jours auparavant.

— Réflexion faite, reprit-il après avoir lu le texte de saint Jean, j'ai bien peur que ce ne soit tout de même trop fort pour vous et qu'on ne me soupçonne de vous avoir aidé... Laissez donc de côté les opérations personnelles du Verbe et tenez-vous-en à cette idée que la véritable activité poétique doit être considérée comme une tentative de collaboration mystique avec le Verbe. A ce titre, elle est inséparable de la grâce. La poésie est une grâce, ou plutôt elle est comparable à la grâce en ce sens qu'elle est un don spécial que Dieu nous fait pour nous permettre de nous rapprocher de lui et, dans une certaine mesure, de nous identifier à Lui... Vous me suivez, Feuvée?...

— Oui, mon Père.

— Or, cette grâce particulière comporte une prédestination! Tout le monde n'est pas poète! Tout le monde n'a pas reçu la grâce efficace et suffisante! Il y a un jansénisme légitime de la poésie. Ce sera votre second point. Ah, tout cela est passionnant! Quel dommage que ce ne soit pas à moi de faire votre discours! Il me semble que je m'en serais très bien tiré. Troisième point : par suite de ce qui précède, la vraie poésie est la poésie qui a pour objet direct, immédiat, l'expression des vérités dévoilées par la contemplation, la poésie mystique en un mot. Elle seule remplit parfaitement l'objet de la mission confiée par Dieu au poète. Seulement, attention, Feuvée, attention! Vous avez un professeur, le P. Masson, que je soupçonne d'être un rationaliste intraitable. Comme beaucoup des nôtres, hélas! On a fait trop complaisamment à notre père saint Ignace la réputation d'un cartésien avant la lettre, on a beaucoup trop reproché à la méthode des *Exercices* d'être desséchante à force de rechercher la clarté, l'efficacité, la commodité, à force d'être didactique! Un des commentateurs les plus anciens, le P. Ga-

gliardi, a bien vu pourtant quelle large part y est faite aux interventions soudaines de Dieu dans l'âme. Un autre, le Père Le Candier, affirme que certaines grâces, que les *Exercices* nous recommandent de solliciter, ne peuvent être obtenues que par la vue simple et affective. Il n'est pas niable que saint Ignace attachait peu d'importance à l'oraison mystique, il insiste surtout sur l'abnégation, la mortification, l'humilité, l'obéissance, il veut que notre amour de Dieu se manifeste par des œuvres, mais la poésie est une œuvre, elle est même l'œuvre la plus haute dans l'ordre de l'esprit, étant la révélation faite par l'homme à ses semblables des vérités dont il a reçu la communication directe par la voie de l'intuition; elle est la transmission, de l'homme à l'homme, de la lumière et de la musique ineffables... Il me semble Feuvée, que voilà votre discours fait!

Feuvée n'osait dire que cette conception encore obscure pour lui de la poésie n'offrait aucun rapport sensible avec ce qu'il aimait par-dessus tout dans l'action de faire des vers : assembler des mots de façon imprévue et rare, les faire sonner, trouver des rimes solides et lourdes, exprimer des sentiments violents ou mélancoliques, le mépris ou l'horreur de la mort, l'héroïsme, le désespoir, orchestrer des airs de fanfare, peindre des scènes ruisselantes de couleur, animer de gigantesques figures. Rien de tout cela ne se retrouvait dans les formules du P. de Maulny. Elles n'étaient pour Feuvée que fadeur et convention. Il n'osa en faire l'aveu et, plein d'appréhension, promit au Père de rédiger un premier essai de discours dans le sens indiqué. Sur quoi le P. de Maulny se sentit de nouveau pris de scrupule :

— J'ai, en parlant, un peu oublié votre âge, mon cher enfant! Je n'ai plus vu en vous que le poète et vous n'êtes encore qu'un élève, un bien jeune élève de rhétorique. L'année prochaine, après votre philosophie, tout ce que je viens de vous dire vous sera déjà plus intelligible. C'est plutôt d'une dissertation philosophique que nous venons de dresser le plan, c'est presque l'argument d'un devoir de théologie... J'ai peur qu'on ne me soupçonne de vous

l'avoir inspiré... Il vaut mieux y renoncer, je crois... Rien ne presse... Oubliez tout ce que je viens de vous dire... Oubliez le propos du frère Carpentier... Essayez de vous faire de la poésie une conception qui soit bien la vôtre, et revenez me voir quand vous voudrez.

Sur le seuil de la chambre, le Jésuite dit encore :

— Je parlerai au P. Pétrus, je lui expliquerai que vous aviez commencé d'écrire un poème très intéressant sur la visite de l'ange Gabriel à Marie, mais que vous vous êtes aperçu tout à coup que votre recueil de méditations renfermait une erreur, que cela vous a déconcerté et qu'il est préférable d'attendre que l'envie vous vienne spontanément de composer un poème sur quelque autre mystère de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le repas du soir était suivi pour les Pères de trois quarts d'heure de récréation qu'ils passaient à jouer aux échecs ou aux dames, à causer ou à lire dans une salle voisine du réfectoire. De là, ils se rendaient à la chapelle pour y réciter en commun les litanies de la Sainte Vierge, le seul exercice de chœur en usage chez les Jésuites.

L'erreur de traduction découverte par le P. de Maulny dans le livre de méditations que Krankenfuss avait prêté à Feuvée fit les frais de toutes les conversations, au cours de la récréation de ce soir-là. L'erreur était connue du P. Ministre qui en rendit responsable Lemaistre de Sacy, mais elle avait été rectifiée depuis longtemps, notamment par l'abbé Jacquet. Il était d'autant plus inconcevable de la retrouver dans un livre qui avait reçu l'*imprimatur* de l'archevêché de Cambrai à une date récente. Le P. Masson apporta d'intéressantes précisions sur ce qu'étaient les fiançailles juives dans l'antiquité. Les fiancés n'habitaient point ensemble, mais le lien qui les unissait était si étroit qu'on les désignait déjà des noms de mari et de femme et qu'il fallait pour rompre ce lien un écrit de répudiation, comme s'il se fût agi d'époux véritables. Un an après les fiançailles, on conduisait en grande cérémonie la fiancée dans la maison de son conjoint et le mariage était complet. Toujours d'après le P. Masson, brillant latiniste, le mot *desponsata* pouvait s'entendre aussi dans le sens d'épouse

et, de ce fait, l'erreur de Lemaistre de Sacy devenait plus compréhensible. Au surplus, il ressortait assez clairement du texte de saint Mathieu que la merveilleuse conception de Jésus avait précédé l'entrée de Sa mère dans la maison de Joseph, et cela coupait court à tout.

Au moment où les Pères, le P. Recteur en tête, s'apprêtaient à gagner la chapelle, le P. de Maulny s'arrangea pour se trouver près du P. Pétrus. Il lui dit qu'il avait vu Feuvée, que celui-ci lui avait lu une dizaine de vers remarquables sur la visite de l'Ange à Marie, mais qu'en apprenant l'erreur de traduction d'où il était parti en toute bonne foi et en plein feu de son inspiration pour imaginer le cadre et les circonstances de cette visite, le jeune homme avait été tellement désappointé qu'il paraissait difficile de lui demander de modifier ses vers. Il les avait déchirés sans se faire prier et avec un esprit de sacrifice d'autant plus méritoire qu'ils étaient très bons.

— Nous lui trouverons un autre sujet, conclut précipitamment le P. de Maulny, gêné par le silence de son perspicace interlocuteur, et le fait est que, sans soupçonner précisément un mensonge, le P. Pétrus avait le sentiment que le P. de Maulny ne lui disait pas la vérité.

Le P. de Maulny n'éprouva d'abord aucun remords. Son mensonge lui paraissait tellement véniel, tellement innocent, qu'il était plutôt tenté d'en sourire comme d'une petite supercherie purement scolaire, dénuée de gravité réelle et cent fois justifiée par la maladresse qu'avait commise le P. Pétrus en indiquant à Feuvée comme thème poétique le mystère le moins approprié à l'inexpérience d'un adolescent. On n'aurait pas agi autrement si l'on avait prémédité de jeter le trouble dans cette jeune âme. De son côté, le P. Pétrus fit réflexion qu'il avait été maladroit, comme l'en accusait évidemment le P. de Maulny sans toutefois oser le lui dire, et il remercia Dieu de lui avoir envoyé enfin cette petite humiliation propre à le rabaisser dans la trop haute estime qu'il se reprochait à chacun de ses examens d'avoir de lui-même.

C'est au courrier du lendemain matin qu'arriva de Reims la réponse du P. Provincial, ou plutôt de son

socius, le P. Blaizeau, une des lumières de la Province. Tout en s'en remettant au discernement du directeur de l'Ecole apostolique, il émettait cet avis que les petits privilèges dévolus à Feuvée s'accordaient mal avec l'esprit de l'Ecole. Si rien ne s'opposait sérieusement à ce que les apostoliques fussent admis dans les académies du collège, il était souhaitable que pareille admission n'eût pas le caractère d'une faveur personnelle et que, si d'autres élèves que Feuvée la méritaient, elle ne leur fût pas refusée. La lettre ajoutait qu'une réforme de l'Ecole apostolique était à l'étude et qu'on envisageait d'en confier la direction au P. Recteur, sous réserve des inconvénients que cette mesure était susceptible de comporter et sur lesquels le P. Pétrus était invité à réfléchir en prévision de la visite annuelle du P. Provincial, fixée à la fin de l'hiver ou au commencement du printemps.

Au reçu de cette lettre, le P. Pétrus se jeta sur son prie-Dieu et, de même qu'il L'avait déjà remercié la veille de lui avoir fait sentir qu'il était faillible comme tout le monde, il remercia Notre-Seigneur de l'humiliation sévère qui lui était infligée. L'annonce d'une modification dans la direction de l'Ecole ne pouvait être interprétée que comme un blâme à son adresse. Le démenti à la trop bonne idée qu'il avait de sa valeur était sanglant; cuisant était le rappel à la sainte humilité. Dieu s'était fait longtemps prier, mais maintenant qu'Il avait décidé d'infliger au Père les mortifications de vanité que celui-ci Lui avaient demandées, Il y mettait la bonne mesure. Qu'il en fût loué et remercié!

Cela fait, le directeur alla frapper à la porte du P. de Maulny. Il savait qu'il allait lui causer de la peine, mais à chacun son lot d'épreuves! A chacun, ce jour-là, d'acquérir des mérites dont la routine quotidienne n'offrait que trop rarement l'occasion! Il eût été normal d'attendre la fin de la matinée pour informer le P. de Maulny de la lettre du P. Blaizeau, mais le P. Pétrus ne se tenait plus d'impatience. Il était dans un état d'esprit si ardent que c'était à se demander si la brûlure d'amour-propre qu'il venait de recevoir et celles que Dieu lui réservait dans

l'avenir lui seraient jamais de quelque profit. Il ne s'était jamais senti si lucide, si confiant. Sa décision avait le tranchant d'une lame bien affilée.

— P. de Maulny, j'ai un petit mot à vous dire...

Etendu sur son lit, le chapelet aux doigts, le P. de Maulny s'était un peu assoupi, comme il lui arrivait après sa messe quand il avait passé une mauvaise nuit.

— Tout de suite, Père Pétrus!

— J'ai reçu la réponse du P. Provincial ou plutôt de son *socius*, le P. Blaizeau, fit le directeur sans préambule lorsque le P. de Maulny fut dans son bureau. Connaissez-vous le P. Blaizeau?

Le P. de Maulny le connaissait en effet; ils avaient fait ensemble leur troisième an.

— Il passe pour un esprit des plus remarquables, déclara le P. Pétrus.

— C'est la réputation qu'il avait à Saint-Acheul.

— Son seul défaut serait peut-être un certain excès de libéralisme. A l'occasion de la dernière visite du P. Provincial, j'ai pu causer avec lui un peu longuement et constater que ses vues sur l'Ecole s'opposaient en quelques points à l'esprit traditionnel de la maison. Il voudrait voir les apostoliques se mêler davantage à la vie du collège et bénéficier d'une discipline moins sévère. Il a été surpris d'apprendre que nos élèves ne retournaient jamais dans leur famille. Dans sa lettre d'aujourd'hui, il me parle de l'éventualité de placer le collège et l'Ecole sous l'unique autorité du P. Recteur, d'où je conclus que, depuis le printemps dernier, l'idée d'une réforme de l'Ecole a continué de cheminer dans sa tête. Sans doute ignore-t-il le peu d'intérêt que le P. Hartmann nous a toujours témoigné.

Il ne fut pas difficile au P. de Maulny de deviner la blessure dont souffrait son interlocuteur.

— Qui vous dit que la réforme envisagée exclut le déplacement du P. Hartmann? N'a-t-il pas été question déjà de le nommer à Lille? Si le P. Hartmann nous quittait, vous seriez tout désigné...

— Que voulez-vous dire?

— ...Pour le remplacer à la fois comme recteur du collège et comme directeur de l'Ecole...

— Moi, recteur? se récria le P. Pétrus. Père de Maulny, vous n'y pensez pas!

Mais cette feinte modestie ne donna pas le change au P. de Maulny. En fait, il venait d'éveiller un immense espoir dans l'âme énergique du P. Pétrus. Son impression d'humiliation s'effaçait, il lui devenait évident que le P. Blaizeau ne l'aurait pas consulté sur l'opportunité d'une réforme à la réalisation de laquelle il n'eût pas été dans son intention de l'associer. Dans le même instant, il fut traversé par la pensée que, si la charge de recteur lui était offerte, il devrait la refuser, la repousser jusqu'à l'extrême limite de la désobéissance, comme la plus terrible tentation qui eût jamais été offerte à son orgueil.

— Le P. Blaizeau, reprit-il, me blâme implicitement, mais clairement, d'avoir institué en faveur de Feuvée un régime spécial. Les privilèges dont jouit notre rhétoricien lui apparaissent condamnables, non point en tant que récompenses justement méritées, mais en tant que faveurs personnelles. Il a raison, il a cent fois raison! Si Feuvée reçoit tous les mois la visite de sa mère, il faut que ses condisciples puissent en faire autant! S'il est académicien, il faut que les autres apostoliques le soient aussi! S'il porte du linge à lui, il ne faut pas que cela le rende pour ses camarades un objet d'envie! S'il chante à la chapelle du collège, il faut que toute l'Ecole y chante également! C'est le bon sens et l'équité même! Par conséquent, à partir d'aujourd'hui, Feuvée cesse de faire partie de l'académie de Rhétorique. M. Lecleck se débrouillera comme il pourra pour son oratorio de Noël : je lui reprends Feuvée!

Les yeux du P. de Maulny s'agrandissaient de stupeur.

— Deux voies s'ouvrent à nous, continua le directeur impassible : renvoyer Feuvée séance tenante, et c'est la solution à laquelle je suis le plus enclin, car il est démontré pour moi que cet enfant n'a pas la vocation. Le pessimisme précoce dont témoigne un de ses poèmes est d'une âme foncièrement incroyante. Toute son attitude

proclame son indifférence et sa tiédeur. Je serais presque tenté de dire : son scepticisme. Lui qui tourne si aisément le vers n'est même pas capable de venir à bout de quelques strophes sur la Sainte Vierge...

— Je vous ai dit...

— Que m'avez-vous dit? coupa le P. Pétrus. Je vous avoue que je n'y crois pas, moi, à cette histoire de vers déchirés... Les avez-vous vus seulement?

Le pauvre P. de Maulny frémit.

— Dites, les avez-vous vus? insista cruellement son supérieur.

— Non, dut-il avouer, mais...

— C'est bien. Si vous ne les avez pas lus, c'est qu'ils n'ont pas été écrits. Feuvée nous a joué là une petite comédie dont il serait très fâcheux que l'on pût croire que vous vous êtes fait le complice.

Cette sévère appréciation, qui ne manquait pas d'exactitude, révolta le P. de Maulny. Le premier coupable en cette affaire n'avait-il pas été le P. Pétrus? Le premier tort n'avait-il pas été d'imposer au jeune poète un thème mal approprié à son âge?

— J'avoue, dit-il, n'avoir pas encouragé Feuvée à composer ce poème.

— Et vous avez bien fait puisque son cœur ne le lui dictait pas! J'ai cru que, sa fraîche qualité d'approbaniste aidant, il puiserait dans sa dévotion à la Vierge le stimulant nécessaire. Je me suis trompé, n'en parlons plus!

— Le sujet était difficile...

— Ce n'est pas mon avis.

— Sans compter cette malencontreuse erreur de traduction...

Le directeur haussa ses maigres épaules de bossu.

— Le parti devant lequel j'avais hésité par égard pour vous, Père de Maulny, était décidément le meilleur. Nous nous y tiendrons, si vous le voulez bien... A partir d'aujourd'hui, donc, Feuvée rentre dans le rang. Il n'est plus ni académicien, ni soliste, ni lecteur, ni rien, et j'écris à sa mère de vouloir bien espacer ses visites. Et voilà! Et si d'ici la fête de la Congrégation il n'a pas donné des signes

de réels progrès spirituels, je le renvoie! Le Père d'Erlincourt en sera fâché? Moi aussi, mais ce n'est pas le P. d'Erlincourt qui dirige l'Ecole apostolique! A présent, je vous laisse libre d'annoncer vous-même à Feuvée son changement de régime... Préférez-vous qu'il l'apprenne par moi?

Le P. de Maulny tremblait de tout son corps, à ne pouvoir le cacher.

— Qu'avez-vous? s'enquit le P. Pétrus. Vous paraissez indisposé.

— Non, merci... C'est-à-dire que... je suis un peu fatigué... Je vous prie de vouloir bien m'autoriser...

— C'est cela, rentrez vite chez vous, reposez-vous! s'empressa de lui conseiller le Directeur, plus contrarié qu'ému par le désarroi où il le voyait.

Au lieu de reprendre sur son lit la position allongée d'où l'appel du P. Pétrus l'avait tiré un instant plus tôt, le P. de Maulny s'agenouilla sur le plancher de sa chambre, les bras en croix, et tout tremblant encore, il pria, disant :

— O mon Dieu, ne permettez pas, je vous en supplie, que s'accomplisse l'injustice dont est menacé ce pauvre enfant! Car c'est une injustice qui se prépare contre lui, une épreuve disproportionnée à ses forces et qu'il n'a rien fait pour attirer sur sa tête! Vous savez bien, mon Dieu, que son âme trop frêle, trop peu préparée, supporterait mal une mortification de cette rigueur. Je ne puis croire que la pensée en soit venue de Vous, je n'y reconnais pas la marque de cette nécessité supérieure et de cette souveraine appropriation par où se distinguent les émanations de Votre volonté. Les épreuves que vous nous envoyez sont toujours proportionnées à nos forces, et elles obéissent à une logique que je ne sens pas dans celle qui va frapper cet enfant. Peut-être, en effet, ne fallait-il pas faire de lui un académicien s'il y a dans cette dignité quelque chose de décidément contraire à l'esprit de l'Ecole, mais puisque ce titre lui a été conféré, puisqu'il n'a pas démérité, n'est-ce pas une faute de le lui retirer, n'est-ce pas l'exposer à une tentation de désespoir et de dégoût à laquelle il y a

trop de chances qu'il succombe? Mon Dieu, je n'ai pas le droit de me faire le juge de mes supérieurs. Pardonnez-moi s'il entre dans ma pensée rien qui puisse ressembler à une pareille prétention! Je ne voudrais pécher ni contre l'humilité, ni contre l'obéissance, ni contre la charité! Vous lisez dans mon âme, ô mon Dieu, vous savez le peu de cas que je fais de mes propres lumières, mais j'ai l'impression que le P. Pétrus cherche dans la décision qu'il a prise contre Feuvée moins un moyen d'éprouver la force de cet enfant que de faire apparaître sa faiblesse, de faire éclater ce qu'il y a en lui d'incompatible avec la vocation de missionnaire. Feuvée n'a pas l'étoffe d'un apôtre, j'en conviens! Il n'a pas cette vigueur de caractère, cet instinct de renoncement, cette soif naturelle de sacrifice où se reconnaissent les meilleurs ouvriers de votre Vigne, mais on peut faire son salut ailleurs qu'en Chine ou aux Indes! Feuvée sera un excellent professeur de juvénat, et qui sait si son talent de poète ne jettera pas sur la Compagnie un éclat nouveau! Il s'est fait de grands changements dans la littérature. Des voies nouvelles ont été ouvertes aux poètes. Ce serait de la part de notre Compagnie une grande méconnaissance des aspirations les plus légitimes de l'esprit moderne que de s'obstiner plus longtemps dans une attitude de négation et de refus à l'égard de certaines tendances qui, si elles rompent en visière avec notre tradition classique, renouent du moins avec cet idéalisme qui est l'essence même de la poésie. C'est dans la poésie que l'idéalisme trouvera son refuge; c'est par elle qu'il se sauvera et continuera de rayonner sur les âmes d'où la foi s'est momentanément retirée...

Le P. de Maulny ne priait plus, il méditait un plaidoyer. Mieux : il plaidait! Il s'était par l'imagination transporté devant le P. Provincial. Il lui disait : « La Compagnie a sous la main un jeune poète de génie. Ce serait une folie de le renvoyer sous prétexte qu'il n'a pas la vocation de missionnaire, ce serait trahir l'esprit de saint Ignace qui a voulu faire de ses enfants les artisans de la plus grande gloire de Dieu! Un grand poète jésuite, quel bénéfice ce serait pour la religion! »

Sa pensée allant plus loin, il développa dans sa tête l'idée toute nouvelle qu'il se faisait de la poésie : « Elle est un ferment de vie intérieure, un exemple, un témoignage, elle est la transcription sensible des suavités ineffables que l'âme goûte dans l'oraison. » Et s'accusant d'avoir compris cela trop tard, il exposait son dessein d'orienter Feuvée dans ce sens. Il était sincère, il oubliait que ce qui manquait précisément le plus à celui dont il rêvait de faire ce grand poète de la prière et de la ferveur qu'il n'avait pas su être lui-même, c'était précisément l'aptitude à la prière, c'était la ferveur.

— Eh bien, vous sentez-vous mieux? lui demanda le P. Pétrus quand il fut revenu auprès de celui-ci.

— Oui, je vous remercie... Mais écoutez-moi, Père Pétrus! Il ne faut pas infliger au pauvre Feuvée une épreuve au-dessus de ses forces.

— Parleriez-vous de lui comme vous faites si vous étiez convaincu qu'il a l'étoffe d'un Jésuite?

— A quoi se reconnaît-il qu'on a ou qu'on n'a pas l'étoffe d'un Jésuite? Il y a des Jésuites de types si divers! Vous le savez pourtant, que c'est faux, tout ce que l'on dit du conformisme rigide qui serait de règle chez nous!

— Un vrai Jésuite se reconnaît à l'état de constante disponibilité où il se trouve. Sous la main de ses supérieurs, un futur Jésuite est un jeune homme qui ne se révolte pas quand, après avoir fait de lui un académicien, on juge bon de lui retirer son cordon.

— Ai-je dit que Feuvée se révolterait?

— Que redoutez-vous donc pour lui?

— Qu'il ne se rétracte, ne se renferme, ne s'aigrisse, qu'il ne perde le goût du travail...

— Hélas, vos craintes ne font que me confirmer dans l'idée que Feuvée n'a pas la vocation. Il lui manque au moins les aptitudes, si tant est qu'il éprouve le moindre attrait. Si vous le voulez bien, P. de Maulny, nous serrerons le problème de près... Mais asseyez-vous, je vous prie...

— Je suis fort bien debout.

— Les aptitudes à la vie religieuse sont, *primo :* un

certain degré d'intelligence. Là-dessus nous sommes tranquilles, Feuvée a des facilités à revendre, mais c'est précisément un domaine où, après tout, il n'y a pas lieu de se montrer trop exigeant. L'intelligence n'est pas chez un missionnaire une qualité primordiale. On lui préfère le sens pratique et surtout la rectitude du jugement. Qu'est-ce qu'un directeur de conscience dont le jugement se brouille? Eh bien, je n'hésite pas à dire que la conduite de Feuvée plaide peu en faveur de son jugement et de sa réflexion. Vous n'étiez pas ici l'année dernière, vous n'avez pas eu connaissance d'un incident qui m'a obligé à lui donner un avertissement. Un jour, dans la cour de Montières, voilà-t-il pas que notre Feuvée se met à lire à haute voix un conte qu'il avait découvert dans l'*Almanach du Pèlerin*, une histoire d'amour dont la première phrase était : *Mme X... passait pour la plus jolie femme de Versailles.* Cette phrase, il l'a répétée plusieurs fois, la nuançant, la chargeant de sens, développant, amplifiant sa sonorité, jusqu'à en faire quelque chose de presque scabreux. Je suis bien sûr qu'il n'y entendait point malice, mais quel indice de légèreté de la part d'un apostolique! Cela scandalisa si fort un de ceux qui l'entendirent qu'en ayant été informé je crus indispensable de mettre Feuvée en garde contre le retour de pareils écarts.

— C'était un enfantillage!

— Mais un enfantillage révélateur d'une disposition toute contraire à ce que doit être la moralité d'un enfant élevé en vue de la vie religieuse.

— Lequel de nous n'a pas sur la conscience des écarts beaucoup plus graves qu'il ne lui viendrait même à l'esprit de se reprocher en confession?

— Père de Maulny, chacun de nous se met en règle du mieux qu'il peut avec sa conscience. Mon devoir de directeur de l'Ecole apostolique est de former des consciences chatouilleuses.

— La maladie du scrupule est un des fléaux de la vie spirituelle...

— Et aussi celle du relâchement.

Après ce heurt, les deux prêtres se turent comme si, sur

un avertissement secret, ils fussent convenus de se ressaisir et de s'apaiser.

— Si Feuvée, reprit le P. Pétrus, mérite un A pour l'intelligence, pour le jugement et le sérieux je ne lui donnerais pas plus qu'un I ou un IO. Et pour la fermeté de caractère, pour la volonté, quelle note lui donneriez-vous? Voyons un peu...

— Je ne trouve pas qu'il soit en déficience de ce côté.

— J'ai encore visité son pupitre hier soir, je ne l'ai pas trouvé en bon état. Les belles résolutions qu'il a prises au commencement de la semaine dernière ne paraissent pas destinées à tenir longtemps. Pour la piété, mieux vaut n'en point parler...

— Vous êtes injuste, Père Pétrus.

— En toute franchise, Père de Maulny, et abstraction faite des dispositions littéraires qui vous intéressent chez ce garçon, le croyez-vous fait pour la vie de renoncement? Lui trouvez-vous la moindre disposition pour la vertu courageuse? Avez-vous jamais discerné en lui un effort qu'il aurait tenté pour se vaincre?

— Vous l'avez nommé approbaniste afin de le mettre à même de faire ses preuves. L'expérience commence à peine...

Le P. Pétrus hocha la tête.

— Ses preuves, il a eu le temps de les faire depuis trois ans que je l'observe.

— Je n'ai plus rien à dire, fit le P. de Maulny. Je vois que votre décision est prise. Je vous laisse.

— Vous chargerez-vous de l'avertir qu'il n'est plus académicien?

— Non, je serais capable de lui faire voir que j'en suis navré.

— Il l'apprendra donc par moi.

— C'est préférable, conclut le P. de Maulny qui depuis un instant se sentait de nouveau faiblir.

ANDRÉ BILLY.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Maurice Levaillant : *Chateaubriand, Madame Récamier et les Mémoires d'outre-tombe,* d'après des documents inédits, Libr. Delagrave. — Maurice Levaillant : *Deux livres des Mémoires d'outre-tombe.* Edition critique d'après des documents inédits, tome I, *Séjour à Venise,* avec une étude sur la genèse et les manuscrits des *Mémoires d'outre-tombe;* tome II, *Madame Récamier,* Libr. Delagrave. — Revues.

En dévot de la religion chateaubriandine, M. Maurice Levaillant éprouve, de temps à autre, le besoin de rendre hommage à son dieu. Ainsi, en 1922, déposa-t-il, sur sa tombe solitaire, en manière d'offrande, un curieux volume : *Splendeurs et Misères de M. de Chateaubriand.* Dans ce volume, il éclairait de lumières vives l'existence et l'économie domestiques de l'altier vicomte. Il y démontrait à quel point celui-ci souffrit d'impécuniosité, mais aussi d'imprévoyance, combien également il était généreux dans l'abondance, amer avec grandeur dans la gueuserie.

Non content de nous avoir ouvert, avec grand luxe de faits nouveaux, l'intimité du grand homme, il a voulu, dans la suite, pénétrer celui-ci jusqu'au tréfonds de son âme. Pour parvenir à ce but, il s'est livré à l'étude minutieuse des *Mémoires d'outre-tombe,* l'ouvrage où le dit grand homme peignit conjointement, avec toute la sincérité dont il était capable, pour se mieux connaître lui-même, les aspects compliqués de sa psychologie et l'ample tableau de ses diverses carrières de découvreur du monde, de guerrier, de littérateur, d'homme politique et d'amant.

Cette étude, et mille recherches parallèles ont conduit M. Maurice Levaillant à une connaissance parfaite de son héros. Elles lui ont aussi permis de discerner que les *Mémoires d'outre-tombe* offraient encore des lacunes et des mystères, toute une « histoire secrète » aussi à laquelle Mme Récamier

paraissait intimement mêlée. Il s'est alors attaché à débrouiller les fils de cette « histoire secrète » avec une remarquable perspicacité. Les volumes qu'il nous présente aujourd'hui, deux thèses doctorales : **Chateaubriand, Madame Récamier et les Mémoires d'outre-tombe** d'une part, **Deux livres des Mémoires d'outre-tombe** d'autre part, contiennent les résultats fructueux de sa longue enquête. Elles constituent un travail vraiment capital fourmillant de documents inédits extraits d'archives publiques ou privées, présenté, dans une langue ferme et vive, par un érudit de qualité doublé d'un artiste. Elles permettent, pour la première fois, de voir Chateaubriand dans sa tâche de mémorialiste, depuis l'origine jusqu'à la fin de cette tâche. Elles nous révèlent quelle influence Mme Récamier et son groupe exercèrent, pendant dix-huit années, sur la conduite d'une œuvre à laquelle l'écrivain attachait, pour sa renommée posthume, une importance extrême. Elles nous fournissent enfin la preuve que l'aimable dame, transformée en Egérie, détermina, par excès de scrupules et de pudeur, son auguste sigisbée à laisser, à sa mort, cette œuvre tronquée d'un bon nombre de ses plus belles pages.

M. Maurice Levaillant, dans son premier tome, spécialement consacré aux relations de Chateaubriand avec Mme Récamier, revient forcément sur des faits déjà mentionnés par des historiens antérieurs du couple, M. Edouard Herriot, Mlle Marie-Jeanne Durry entre autres. A ce thème, d'ailleurs enrichi par lui de nombreuses précisions, il greffe bientôt l'histoire des *Mémoires d'outre-tombe;* ainsi l'un aide-t-il à comprendre et à élucider l'autre.

Chateaubriand connut Mme Récamier, femme d'un satrape de la finance, au cours de l'hiver 1801-1802, dans son salon de la rue du Mont-Blanc à Paris, alors que, reine de la capitale par la jeunesse, la beauté, l'opulence, la séduction, la coquetterie, elle marchait dans une atmosphère d'apothéose. Le jeune homme avait accompli son périple américain, joué son rôle dans l'armée des émigrés, connu la misère londonienne et pris, au moral et au religieux, son attitude définitive. Il admira l'idole, mais ne se mêla point au cortège de ses adorateurs. Il la revit, quelques semaines plus tard, chez

Mme de Staël, étendue sur un sopha de soie bleue, revêtue d'une robe blanche qui lui donnait l'apparence et la fraîcheur d'une fragile fleur de jasmin. Il demeura, cette fois, « ébloui » devant cette candide apparition. Il était, à ce moment, devenu l'auteur, brusquement célèbre, d'*Atala*. Loin de rechercher, par quelque flatterie, l'attention de la jeune femme, il resta coi en sa présence.

Douze ans passèrent. En 1814, Chateaubriand retrouva Juliette, rendue singulièrement intéressante par l'exil que lui avait imposé l'Empire et par la ruine. Elle atteignait, avec un attrait persistant de jouvence, la 37e année. Ayant rompu le lien passionné qui l'avait unie au prince Auguste de Prusse, elle vivait à Paris, l'âme un peu vide, en velléitaire de l'amour, toujours près de la chute et se ressaisissant sans cesse, entourée d'un cercle d'embrasés dont tour à tour elle attisait ou étouffait les flammes. De son côté, l'écrivain rendu illustre par ses publications du *Génie du Christianisme*, des *Martyrs*, de l'*Itinéraire*, jouait auprès des femmes, qui écoutaient trop volontiers ses fallacieux propos, un rôle d'ensorceleur vite lassé et qui sortait de ses tourmentes amoureuses l'esprit plein de regrets et d'amertume.

Avides d'aventures peut-être, de nouveauté sentimentale assurément, René et Juliette s'aimèrent sans se le dire pendant plusieurs années, attirés l'un vers l'autre et hésitants. L'homme, lancé dans la lice politique, faisait de longues absences. La femme attendait, se divertissant à éveiller les désirs de soupirants toujours renouvelés et toujours déçus. En 1817, un soir, assis côte à côte à la table de Mme de Staël, ils échangèrent un regard plus éloquent que des paroles. Leur union morale était scellée, mais non l'autre. Dès lors ils tinrent le premier le personnage de Pan, la seconde celui de Syrinx, et, comme dans la fable antique, la poursuite commença. La nymphe, par malheur, n'eut pas l'expédient de se changer en roseau. Elle fut prise avec ravissement.

Les amants, dans le cadre de Chantilly, goûtèrent les jours les plus fortunés de leur liaison. Deux ans plus tard, Juliette, ses sentiments pour toujours fixés, écrivait : « Il ne dépend plus de moi, ni de vous, ni de personne de m'empêcher de vous aimer; mon amour, ma vie, mon cœur, tout est à vous. »

En octobre 1819, elle se réfugiait à l'Abbaye-aux-Bois, soumise sans restrictions à l'enchanteur.

Lui cependant, n'ayant plus à vaincre des résistances qui l'aiguillonnaient, sentait, dès 1820, la lassitude le gagner. Il ne se rappelait même plus que sa maîtresse avait puissamment contribué à le rétablir dans le poste de ministre d'Etat qu'il avait précédemment perdu. Il papillonnait d'une femme à l'autre. « Il n'a pas l'ombre d'une sensibilité », écrivait Juliette désabusée. Jusqu'en l'an 1830, le couple, tantôt séparé, tantôt retrouvant quelque apparence de bonheur, mena une existence plus chargée de peines que de plaisirs. Mme Récamier n'aimait plus, à cette date, qu'avec une sagesse résignée. Chateaubriand auprès d'elle ne cherchait plus que l'agrément d'une « délicieuse habitude ». Le malheur les rapprocha.

M. Maurice Levaillant conte avec beaucoup d'attrait et de délicatesse les faits de cette liaison déjà longue et fertile en incidents; mais c'est à la date de 1830 que son travail prend surtout de l'ampleur et de la nouveauté, car alors commence ce qu'il appelle « le drame à trois personnages », le troisième personnage tenu par les *Mémoires d'outre-tombe*. Ces *Mémoires*, qui n'avaient pas encore pris leur titre définitif, ont, comme nous l'avons dit ci-dessus, une histoire secrète, mais qui désormais ne restera plus secrète puisque M. Maurice Levaillant prend la peine de nous la révéler telle que ses recherches lui ont permis de la connaître. Il nous la révèle d'une part en fonction de la liaison Chateaubriand-Récamier, d'autre part détachée de cette liaison, accompagnée d'un appareil documentaire et faisant une introduction aux deux livres des *Mémoires* inédits que des conjonctures heureuses mirent entre ses mains. De cette histoire à double face tâchons de donner un résumé rapide.

Dès 1803, parvenu à l'âge de 35 ans et séjournant à Rome, Chateaubriand songe à retracer quelques images de sa vie. Projet primitif un peu sommaire embrassant seulement, après la perte de Pauline de Beaumont, une période voisine de cette mort. Il ébauche son texte et le laisse en suspens. Il le reprend en 1809 auprès de Mme de Duras, alors sa maîtresse. Il manifeste à cette époque l'intention d'étendre son récit à sa famille et à sa race. Il retarde de nouveau cette tâche. En 1811,

il y repense et, cette fois, il accueille l'idée qui ne le quittera plus : « exprimer, dans ses mémoires, pour s'en délivrer, beaucoup de sentiments renfermés en lui ». Il gîte alors à la Vallée-aux-Loups. On ne sait au juste ce qu'il rédige positivement de son texte dans le cadre de cette maison des champs.

Pour M. Levaillant les mémoires sont cependant d'ores et déjà commencés. Ils sont si bien commencés qu'en 1817 l'auteur en écrit, au château de Montboissier, le 3e livre, c'est-à-dire la relation de son enfance et de sa jeunesse. On ignore dans quelles conditions il continue ce travail. On sait seulement qu'il achève les neuf livres suivants, formant la première partie de l'œuvre, en 1821 et 1822, lors de ses ambassades à Berlin et à Rome. Entre ces deux années, il confie à Mme Récamier la copie de trois livres de son texte, exécutée par son secrétaire Hyacinthe Pilorge. Ainsi la jeune femme entre-t-elle dans la confidence de ses desseins et dans l'histoire des *Mémoires*. Elle emporta cette copie en Italie quand elle s'y rendit en 1824, lasse de l'indifférence de son amant. Plus tard, revenue à Paris, elle fit de sa main une copie de ces livres, copie qui constitue aujourd'hui la leçon des *Mémoires* connue sous le nom de *Manuscrit de* 1826.

De 1826 à 1830, Chateaubriand ne travaille guère à la relation de sa vie. Il en assemble les matériaux. Il en est diverti par ses *Etudes historiques*, par les événement politiques, par l'obligation où il se trouve de publier, pour vivre, ses *Œuvres complètes*. L'avènement de Louis-Philippe, l'attitude qu'il a prise en face de l'usurpateur, la misère brusque et totale dans laquelle il est tombé l'éloignent de toute besogne improductive d'argent.

Cependant les *Mémoires* vont devenir désormais l'unique préoccupation des dix-huit années qui lui restent à vivre. Soutien de la légitimité, adversaire résolu du nouveau monarque, il ne peut plus espérer tenir un rôle politique régulier. Il a dépassé la soixantaine. Il s'est écarté de la littérature qui, tout en le reconnaissant pour son père spirituel, évolue dans un sens où il ne peut la suivre. Son unique désir consiste désormais à établir solidement son prestige sur les générations futures. Il espère s'assurer, par ses *Mémoires*, une magnifique carrière posthume.

A partir de cette période, au milieu de mille vicissitudes, Chateaubriand n'œuvre plus qu'en mémorialiste. A peine, de ci, de là, lance-t-il quelques brochures enflammées pour soutenir la cause, qu'il sait perdue, de la monarchie légitime ou bien erre-t-il dans le monde pour arranger les méchantes affaires de la duchesse de Berry.

Mme Récamier devient dès lors sa muse unique et il éprouve pour elle une tendresse merveilleusement spiritualisée. M. Maurice Levaillant, dans de très belles pages, évoque le souvenir du séjour que firent les deux amis en Suisse, leurs rêveries au bord du lac de Constance, leur visite à la reine Hortense, leur pèlerinage à Coppet. C'est ce séjour en Suisse qui semble avoir le mieux rattaché le vieux galantin à la femme qui l'a si profondément aimé et réconforté.

Quasiment sous les yeux de Mme Récamier, les *Mémoires*, non sans difficultés infinies, incessants remaniements et refontes, s'amoncellent dès lors page à page. En 1833, Chateaubriand, alors à Venise en messager de la duchesse de Berry, y ajoute un livre superflu où il entremêle à ses impressions d'art le souvenir de Rousseau, de Byron et une glose sur les amours de Silvio Pellico.

En 1834, sa situation matérielle est devenue si mauvaise qu'il ne sait plus où quérir des fonds pour vivre. Il songe à monnayer les *Mémoires*. Il cherche quelque éditeur accommodant qui consente à assurer sa sécurité et auquel il concéderait en échange le droit de publier l'œuvre après sa mort. L'éditeur ne se présente pas. Il pense alors à créer une société par actions qui accepterait pareilles obligations.

Mme Récamier soutient son projet et, pour allécher éditeurs ou actionnaires, organise des lectures à l'Abbaye-aux-Bois devant une société choisie où paraît Sainte-Beuve juvénile. Ces lectures, faites dans une atmosphère religieuse, obtiennent un grand succès, font d'autant plus de bruit dans le monde que différents critiques, Jules Janin entre autres, répandent, dans les revues, des extraits caractéristiques des textes entendus.

M. Maurice Levaillant raconte dans quelles circonstances la société par actions désirée par Chateaubriand fut créée en 1836 par l'éditeur Delloye à l'instant où l'écrivain avait dû,

pour subsister, accepter de traduire, en 4 volumes, le *Paradis perdu* de Milton. Désormais le grand homme était délivré de tout souci. En avril 1839, il terminait les *Mémoires*. De cette date à sa mort, survenue en 1848, il devait sans cesse les reprendre et les amender. Le dernier manuscrit qui en demeure date de 1847.

Maurice Levaillant fait une étude particulière, dans ses volumes complémentaires, de tous les manuscrits subsistants. Le plus important de ces manuscrits, celui qui se trouve en possession de M. Edouard Champion, lui a permis de découvrir que Chateaubriand, sur la sollicitation d'amis puissants, avait, in-extremis sans doute, supprimé de son texte définitif un livre relatant son *Séjour à Venise*, et la majeure partie du livre concernant Mme Récamier sur la prière de celle-ci qui craignait le jugement de la postérité.

M. Maurice Levaillant, d'après le texte Champion, nous restitue ces pages supprimées en les accompagnant de préfaces copieuses, de commentaires, de variantes et de notes. Ainsi s'achève le travail historique de grande qualité qu'il vient de consacrer aux *Mémoires* et dont nous n'avons pu fournir qu'une analyse limitée.

Ajoutons que les *Mémoires*, malgré la volonté formelle de Chateaubriand, virent le jour en feuilletons dans le journal d'Emile de Girardin avant de paraître en volume. La société par actions avait trouvé séduisante l'offre de 80.000 francs que lui avait faite, pour cette publication, le folliculaire. La prose de René suscita, en paraissant de cette sorte par petites tranches quotidiennes, plus de colère que d'admiration.

Revues. *Revue de l'histoire de Versailles*, juillet-septembre 1936. De M. F. Boyer : *Les Statues de Marly au Palais-Bourbon sous le premier Empire;* de M. H. Guérin : *Le mobilier du château de Pontchartrain de* 1689 à 1721 ; de M. A. Lelarge : *Chirurgiens et médecins parisiens au* XVIIe *siècle originaires de Poissy;* de M. H. Lemoine : *La Maréchaussée des chasses et voyages du roi* (1772-1790).

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Henri Ghéon : *Chants de la Vie et de la Foi*, Flammarion. — Amédée Béjot : *Sonnets à Eros*, Alph. Lemerre. — Antoine Orliac : *Conquête du Silence*, Mercure de France. — Guy Chastel : *Pommes d'Or*, Editions Corymbe.

Chants de la Vie et de la Foi, Henri Ghéon réunit sous ce titre les poèmes — la plupart des poèmes — qu'il a écrits de 1897 à 1934. Le livre de ses débuts, *Chansons d'Aube,* avait été remarqué, et, en 1898, *la Solitude de l'Eté.* Ce sont recueils de poèmes généralement courts, d'où toute déclamation est farouchement exclue, et, dans une très nette et volontaire arête du vers libre, jamais molli ni surchargé, une impression de nature, de campagne, d'air, d'atmosphère, d'occupations rustiques, dont le caractère semblait rapprocher ses recherches de celles de Francis Jammes ou encore de Vielé-Griffin. Je serais plutôt porté à rapprocher ces volumes de celui qu'Emile Verhaeren avait publié, en 1894, sous le titre de *les Villages Illusoires :* même attention aux métiers et aux mœurs des villageois, même méticuleuse précision à les définir, quoique y manque, évidemment, ce qui en propre appartenait au grand poète flamand, la faculté de transposer jusqu'à une expression épique le sens de ces menues besognes, de ces coutumes immémoriales et familières. Il n'importe d'ailleurs; Ghéon ne subissait pas despotiquement ou aveuglément une influence, puisque l'on doute de quel aîné elle provenait, et surtout puisque, tôt après, dans *Algérie* (1905) il s'en montrait dégagé et en possession pleine de sa personnalité. Le spectacle des beaux paysages, la jouissance des climats enchantés emplissaient d'aise et d'enthousiasme son cœur, sa voix s'exaltait en chants de joie, mais il n'abandonnait rien de sa vieille passion pour le précis, le défini; son trait restait net et sa couleur véridique, très sûre.

La guerre a fait de ce poète visuel et un peu, peut-être, attentif trop uniquement à la surface des spectacles offerts à sa vue, un douloureux de sympathie humaine; son âme s'éveilla à la grandeur de son pays à qui tant de ses enfants s'offraient en sacrifice, à l'adoration du Dieu dont la pensée chez lui s'identifiait, en l'épurant, à celle de la patrie meurtrie, souffrante et adonnée à sa foi. Je n'ai pas à suivre Henri

Ghéon dans ses tentatives de rénovation du théâtre religieux. On en connaît le succès. Mais le poète lyrique ou, ce qui, en son sentiment, signifie la même chose, le poète catholique, a conservé d'antan l'essor d'un verbe qui se contrôle et se réserve; sa conviction est généreuse, purificatrice, simple et sensible. Il n'emploie plus guère le vers libre; même la série intitulée *Miroir de Jésus* se compose de sonnets, que le compositeur André Caplet, son ami, avait mis en musique. Je citerai l'*Annonciation :*

La jeune fille sans rêves,
Assise dans son jardin,
S'étonne que du jasmin
La voix d'un Ange s'élève.

Que vous veut ce messager?
Et pour qui cette corbeille?
Vous n'avez rien demandé
Que de demeurer pareille,

Chaste, sage, et chaque jour
Contente de peu d'amour,
Résignée à peu de joie...

C'est tout l'Amour aujourd'hui,
Et toute la Joie aussi
Que le Maître vous envoie.

Il faut se rendre compte qu'il n'y a dans ces petits poèmes d'apparence pauvrette aucun penchant à la mièvrerie ni à la niaiserie. Nulle emphase, certes, mais nulle incertitude et nul tremblement. La précision toujours, sans faiblir, sans rien qui la démente ou la trahisse, et c'est là qu'est la merveille. Tout est dit, parce que tout est pieusement et véridiquement senti. J'ai plaisir à retrouver, à saluer en Henri Ghéon, selon ses vœux, un poète aussi pleinement, aussi naturellement, catholique et religieux. Il a voulu cela, il l'a réalisé, rien de plus, rien de moins; il a rejoint son dessein.

Sonnets à l'amour, sans doute, et « principe tumultueux de vie », **Sonnets à Eros** « qui agite et mène toute animalité par l'intime appel des sexes »; mais l'auteur, aussitôt faite cette déclaration dont il redoute la hardiesse, se blottit, laisse-t-il

entendre, « sous la protection d'Héra », où l'Hymen, accepté par l'homme, tempère la tyrannie d'Eros. Dans la suite de ces sonnets, « l'Amant ne fait qu'un avec l'Epoux ».

Epoux et amant, le poète Amédée Béjot exalte « une entre toutes, la plus digne de louanges », ses yeux, ses sourcils, ses larmes, ses oreilles, son nez... et ainsi de suite durant quatre-vingts sonnets, et jusqu'à ses maladies, ses émotions, ses crédulités, sa chasse, sa bibliothèque, sa camériste même, son passé, d'autres vies...

> Je ne sais voir que toi dans les foules humaines,
> Sur la houle des bois, au bercement des plaines
> Caressant tes seins nus à l'or de leur épi.
>
> Telle un soleil nouveau dans mes yeux tu te lèves
> Chaque jour; et dans l'ombre, au fond des soirs tapi,
> Ton fantôme entre en moi pour visiter mes rêves.

« Dans l'absence », dit, inspirée par un vers d'Euripide, la *toujours présente*, « ma voix »... la voix d'une déesse... « te poursuit »

> κλύεις γὰρ αὐδὴν καίπερ οὐ παρῶν θεᾶς.

Le poète érudit, fervent, pieux, aussi fidèle, même *post mortem*, quoique moins exalté, que Francesco Petrarca, vit en elle et pour elle, et, chantant ses sonnets sans cesse, parmi leurs détours, dit-il,

> .....en fuite j'entrevois
> La vivante Beauté dont mon âme était pleine.

Au livre de sonnets sont joints d'agréables et farouches *maximes de l'Ecole d'Eros*, sur les sentiments, l'homme, la femme et l'Amour, et sur l'amitié, qui ne manquent pas d'une sagesse amère et hautaine, et valent qu'on les médite.

C'est d'un profond esprit que le poète, ne dirai-je mieux : le philosophe? Antoine Orliac règle ce qu'il dénomme en lui *l'Evasion Spirituelle*. Il se délivre de sa personne sensible en se dépouillant des particularités qui le lient aux phénomènes vitaux ou l'en séparent; il se fond en l'infini, en l'éternel d'un amour sans autre accident que l'universel rythme et l'harmonie suprême qui abolit la matière et ne saurait, lorsque le

Penseur se saisit de toute sa pensée, aboutir qu'à la **Conquête du Silence** et à l'effusion de soi-même en la *Lumière*.

> Pour délivrer le Dieu
> décante la Matière
> qui l'emprisonne en toi,
> que l'instant sublime recueille
> en son émoi
> ton Ame dans l'Extase et sa pure Lumière.

C'est la recherche et la découverte du rythme qui s'espace, dit le poète, et, docile, revêt, qu'il soit Ange de Lumière ou Ange de Douleur, son seul éclat de pureté devenu, à qui l'obtient, sa raison d'être, l'éclat unique de sa gloire.

Les souvenirs égrenés et présents à la mémoire durant les nuits d'hiver ne sont-ils pareils aux fruits miraculeux du jardin d'Armide, à des **Pommes d'Or** dont la main de l'Amour n'a pu remplir ses corbeilles, et n'est-ce rien, en effet, quand un cœur attristé, en sa douce retraite, parvient à recueillir en pensée ce bienfait, ce réconfort,

> Vos parfums endormis dans une ombre muette?

Les poèmes tendrement songeurs que réunit ce nouveau recueil signé Guy Chastel émeuvent par un charme unique de discrétion émue, de pureté comme évasive et très doucement lumineuse. Ils chantent l'automne de préférence à l'été, ils sont crépusculaires sans approfondissement d'effroi, sans craintes excessives. C'est du sentiment très humain et, si l'on veut, moyen des regrets solitaires, une pensée touchée de quelque mélancolie s'ouvrant quand même à de l'espoir.

> La nuit, la nuit m'isole au milieu des humains,
> Mais, au centre d'un drame,
> J'entends des voix que l'air traîne par ses chemins
> Faire appel à mon âme.
>
> Mes yeux n'ont plus besoin de voir les yeux. J'entends
> Lutter au même gîte
> L'amour avec la mort, et près des cœurs battants
> Mon cœur d'homme palpite...

L'amitié redresse l'espoir au cœur du poète. Il oublierait,

l'aimant toujours d'inaltérable amour, le pays natal délaissé, les certitudes perdues, les déceptions durables, les joies brisées, mais le souvenir, s'il sourit un peu, ne s'altère pas encore :

> J'étais pauvre au départ dans la bise bourrue,
> Je reviens en chantant sous le plus beau des ciels
> Et je me sens au cœur une richesse accrue
> De longs moments heureux et confidentiels...

...Une rose cueillie n'est-elle exaucée, si Amour la préserve de vieillir sur sa tige qui séchera? Hélas, la corolle dans la main ou posée à la ceinture s'effeuillera : du moins, qu'une lèvre ardente s'y pose et que des doigts s'efforcent de dérober à la mort un pétale de cette rose, qu'on le dérobe aux souffles du vent, qu'on le conserve aux feuillets d'un livre.

> Emouvoir un regard et le laisser rêvant,
> Rose, amour, n'est-ce pas survivre?

Et c'est l'éveil de l'esprit de M. Guy Chastel à la connaissance heureuse des heures, à la joie du futur qui se décèle au sein même du souvenir.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

J.-H. Rosny aîné : *Dans le calme et dans la tempête*, Flammarion. — André Corthis : *Le cœur forcé*, Gallimard. — Dominique Aujard : *Jacqueline Gauthier*, Plon. — Claude Silve : *Le Palertin*, Grasset. — Claire Sainte-Soline : *Antigone*, Rieder. — Marguerite Yourcenar : *Feux*, Grasset. — Helen Mackay : *Il était trois petits enfants*, Plon. — Marie Colmont : *Claque-Patins*, Editions Bourrelier et Cie.

Toute la faune familière à M. J.-H. Rosny aîné s'anime et grouille à chacune des pages de son nouveau roman : **Dans le calme et dans la tempête.** Je dis la faune, et ce n'est point par artifice de langage, mais parce qu'il s'agit bien, ici, d'une humanité vue par un psychologue qui a les méthodes d'observation d'un naturaliste et qui catalogue des espèces animales ou qui classe les individus par groupes, selon leurs caractéristiques, leurs manières propres de se comporter... De grandes lois les gouvernent et les meuvent, depuis des millénaires, et la civilisation n'a influencé qu'en apparence leurs comportements. En effet, à l'ombre du vieux clocher de Saint-Germain

des Prés, qui est comme l'axe du petit monde où se passe le récit de M. Rosny, dans les squares, les jardins, les rues qui avoisinent ces pierres vénérables, des hommes, avec leurs instincts primitifs, nuancés chez quelques-uns par le vernis d'un progrès plus matériel que spirituel dans son ensemble — évoluent de la même façon qu'à l'âge des cavernes. C'est cependant « sous le signe » du livre — la plus haute expression du génie créateur — autour d'une maison d'édition que ces hommes vivent, aiment, se jalousent, bataillent. A l'aube du monde, comme aujourd'hui, il y avait des « réguliers » et des « irréguliers »; des êtres enclins à l'altruisme, doués de sociabilité, et des êtres féroces, aux instincts destructeurs; des réalistes et des chimériques; d'envieuses et acariâtres femelles, des coquettes et de douces créatures fidèles... Ce sont les Faramond et leurs acolytes, profiteurs de la guerre; l'altière Geneviève; l'adorante Florence; le sage Clarus; Maulvre, le juste; l'archéologue Falaize; Mailfert, que l'épreuve révélera à lui-même; des enfants, qui retrouvent parmi les arbres du Luxembourg la sylve sauvage... Des peines, des joies, des espoirs qui furent de tout temps ceux de la bête verticale... Des réflexions; maintes pensées sages et profondes... Et une sorte de clacissisme enveloppé, empreint de poésie épique et réaliste, se dégage de tout cela. Tandis que le grand siècle s'était efforcé de faire une synthèse de l'homme social, c'est l'homme éternel, en fonction, peut-être, de son devenir, que s'est appliqué à nous restituer M. Rosny en plus de soixante volumes dont l'optimisme se dégage des constatations les plus pessimistes, comme l'ordre du chaos. M. Rosny s'est créé son poncif. Je retrouve toujours, avec un plaisir dont n'a pas émoussé le pouvoir de renouvellement une longue familiarité avec l'œuvre la plus riche qui soit, depuis Balzac, en illustrations suaves ou terribles, les thèmes favoris du grand écrivain. Leur musique ruisselle à pleins flots dans sa nouvelle œuvre.

Sous le titre, selon la règle, de la première d'entre elles, **Le cœur forcé,** Mme André Corthis a réuni une dizaine de nouvelles tout à fait remarquables par leur qualité dramatique. Mme André Corthis a l'art de tenir en haleine la curiosité du lecteur; et loin de partager le mépris qu'affectent les

écrivains de la génération présente pour ce qu'on pourrait appeler l'agencement d'un récit, elle s'applique à en accidenter les péripéties. Il ne lui paraît pas que l'intervention d'éléments concertés dans une nouvelle en doive *nécessairement* altérer le caractère réaliste, la vraisemblance ou la «crédibilité». Bref, elle demeure fidèle à la tradition qui voulait, hier encore, qu'une œuvre d'imagination fût romanesque, et qu'un peu d'extraordinaire, sinon de merveilleux corsât la narration de la vérité même la plus humble. Comme il y a une logique de la folie, il y a souvent, d'ailleurs, une sorte de fatalité, de déterminisme, si l'on préfère, dans l'arrangement des faits; et le désordre ou l'incohérence, le décousu à tout le moins, l'ébauché et l'inachevé ne sont pas toujours *la règle* en ce bas monde... Il arrive que la vie étonne par la rigueur des événements qu'elle enchaîne; et c'est une illusion que de prétendre absolument l'imiter, en donner l'impression complète, d'une manière ou d'une autre. Il faut se résigner à faire de l'art à propos d'elle. Les nouvelles de Mme Corthis sont donc attachantes. Mais leur habileté révèle une observatrice profonde de l'âme humaine. Voici, notamment, un dilettante de l'amour, un chercheur d'absolu, qui, en poussant trop loin la curiosité de ce que peut la passion de sa maîtresse, tue cette passion en passant la mesure de ce qu'elle était capable de supporter. Voici, encore, un exemple de la férocité jusqu'où peut aller la rancune d'une femme. L'infidélité, d'autre part, n'est-elle pas pire en pensée qu'en action, comme on dit dans le langage religieux? Mais voyez cette mère protestante qui séquestre ses filles coupables, pour avoir été trop rigoureusement élevées, peut-être... Cette jeune femme qui paraît douce et résignée et possède un pouvoir de concentration redoutable. Cette créature intuitive dont un sot atteste les facultés supra-normales en les niant.. Je m'arrête. Tout serait digne d'être signalé, et commenté. *Le cœur forcé* est un des meilleurs recueils de nouvelles que j'aie lues depuis longtemps.

C'est un roman original, et qui mérite de retenir l'attention, que celui que nous donne pour ses débuts Mme Dominique Aujard : **Jacqueline Gauthier.** L'auteur y étudie — sujet neuf, en effet — l'influence, non d'un individu, mais d'un groupe ou d'un milieu familial sur une jeune fille impressionnable.

Qu'elle épouse Pierre plutôt qu'Anselme Gauthier, peu importe à Jacqueline qui voit dans les deux frères l'incarnation d'un même idéal : celui qu'elle s'est forgé... Au vrai, ce n'est pas Pierre mais Anselme qu'elle aime. Et quand elle découvre la profondeur de sa passion, les événements semblent justifier celle-ci, puisque Anselme la retient au bord de la faute. Elle se trompe encore une fois, cependant. Anselme n'est point le héros — l'honnête homme, du moins — qu'elle a cru; mais un sadique hypocrite, et qui se fait une volupté de séduire par son apparente austérité même... « Nous sommes faits de la même étoffe que nos songes », a dit le poète anglais. Le pouvoir d'illusion de Jacqueline, Mme Aujard le suggère plutôt qu'elle ne le définit avec un art d'une simplicité toute classique. Dirai-je que le sujet qu'elle a traité demandait moins de discrétion, peut-être?... Et qu'il n'est pas dans la lignée des œuvres qui semblent avoir été ses modèles : *La princesse de Clèves, Adolphe, Dominique*... Dans la présentation d'un cas aussi complexe que celui de Jacqueline on eût pu souhaiter, sinon plus de précision, du moins plus de détails, l'épaississement du mystère dont s'enveloppe l'âme de la jeune fille... Mais que de remarques subtiles, en revanche, de notations fines dans ce roman si éloigné de toute ostentation! Quand elle aura moins de modestie, une plus nette, une plus juste conscience de ses dons, Mme Aujard prendra place, d'emblée, parmi les meilleures romancières d'aujourd'hui.

Le Palertin par Mme Claude Silve est un joli récit, certes, mais à l'excès fleuri, précieux, et où l'inversion poétique abonde (« cette nuit, pesait sur la forêt un sortilège double »). Tant d'élégance et de raffinement suppléent à un réalisme absent, mais que l'accentuation de certains détails faisait espérer... Mme Claude Silve, prend soin de nous avertir dans sa « prière d'insérer » qu'il s'agit dans son roman de « l'évocation d'un lieu à peine croyable » et qui appartient au domaine de la fantaisie. Il a la couleur de l'Espagne, cependant. Il a été rêvé, sans doute, à travers des réminiscences livresques, par une âme que hantait l'invitation au voyage, et qui a son accent propre. J'admire, non que l'on rêve encore mais que l'on ait le pouvoir d'écrire de ses rêves aujourd'hui

Qui est Marie Allonza, l'héroïne du *Palertin?* Une cantatrice qu'un chien sauvage faillit étrangler, et à qui son sauveteur, un bossu à tête de « faucon et de chef » révèle un pays féerique. Elle y trouve « le sel des larmes », dit encore Mme Claude Silve. Ainsi « les navigateurs de jadis allaient conquérir l'or de l'ouest ». Le sel des larmes? Oui; et l'on sait que Vénus est née de l'onde amère. Mais il ne saurait s'agir, ici, que de mirages ou d'illusions. De satisfactions positives, point. Devenue une vieille dame, Marie ne tisonnera que des souvenirs d'un éclat fugace, pareil à celui des braises ardentes. Des images ont passé entre des miroirs.

L'air est salubre qu'au sortir de l'atmosphère fiévreuse du *Palertin,* on respire dans **Antigone,** le nouveau récit de Mme Claire Sainte-Soline. L'héroïne n'en est plus une créature exaltée et chimérique, mais une saine jeune fille qui ne sait se défendre contre l'amour quand il envahit son âme et sa chair; le héros, un conquistador difforme, mais un beau et solide garçon qui ne saurait parler pour ne rien dire, à qui de vivre suffit, et qui s'abandonne lui aussi, fort simplement, au divin désir quand il le rencontre... « L'idylle en Crète »... Le sous-titre que Mme Claire Sainte-Soline a donné à son petit roman, situe celui-ci. La grande île où, jadis, régna Minos, est évoquée par elle avec un pittoresque sobre, et beaucoup de poésie. On y voit dans un charmant village primitif, au bord de la mer, des paysans pauvres mais hospitaliers, aux noms prestigieux : Aphrodite, Theodoros, Calliope, Antigone, enfin — une enfant de six ans, mais qui, malgré son âge, sert de guide, comme à l'illustre aveugle, au couple dont j'ai fait plus haut mention, et qui risquait de s'égarer sur le chemin du bonheur, s'entend... La vierge a beau être honorée dans le récit de Mme Sainte-Soline, le paganisme le plus authentique s'y épanouit à toutes les pages. C'est le libre consentement de l'être aux lois de la nature que chante notre romancière; et son amoralité, si l'on veut, est si innocente qu'elle refait un équilibre ou une harmonie.

Païenne, elle aussi, mais « érudite », comme la dévote à qui Baudelaire a dédié une pièce en latin des *Fleurs du Mal,* Mme Marguerite Yourcenar évoque, à son tour, la Grèce — la Grèce antique, cependant, non la Grèce contemporaine —

dans l'ouvrage qu'elle intitule **Feux**, et qui n'est ni un roman ni un recueil de poèmes en prose, mais une sorte de méditation passionnelle (qu'on me passe le rapprochement de mots) illustré de souvenirs légendaires et farci de pensées. Autour des colonnes encore debout du temple écroulé, de Phèdre, d'Achille, d'Antigone, de Clytemnestre, de Sappho, elle enroule ou fait se tordre douloureusement le lierre d'un amour charnel, le plus tenace des amours, il est vrai. Elle est lucide jusqu'à la cruauté, et classique, mais avec le plus singulier modernisme. De s'enfoncer, la main armée de la fameuse torche freudienne, dans le dédale des problèmes creusés par les grands mythes, fait qu'elle projette des ombres presque caricaturales sur leurs mystérieuses parois. Ses images étranges, dans le déguisement d'un style qui emprunte son originalité au surréalisme, visent, sans doute, à la déformation plus expressive et persuasive que la copie pure et simple. Mme Yourcenar est un esprit curieux, profond, indifférent de plaire, et qui peut-être même s'ingénie à irriter le lecteur ou à lui faire violence. Intelligence et sensualité, voilà ses pôles. Le sentiment lui paraît chose anti-aristocratique au premier chef. Le sentiment ou la sentimentalité. C'est tout un, pour elle. Mais qu'elle nous montre, par exemple, des ampoules électriques éclairant la salle où tissent les servantes parmi lesquelles Achille, en vêtements féminins, se dissimule, cela fait un peu parodie d'Offenbach... Elle a beau nous dire les choses les plus dignes d'être méditées, les plus fortes, nous ne la prenons pas tout à fait au sérieux; nous croyons qu'elle raille. et nous admirons trop son ingéniosité, sa virtuosité pour n'être pas distraits... « L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a », a écrit Gresset dans *Le Méchant.*

J'ai signalé, naguère, les récits : *Le manteau de toile d'araignée, la croix païenne,* d'une gratuité féerique, de Mme Helen Mackay. En voici un autre, de la même veine : **Il était trois petits enfants.** Les personnages de ces récits s'appellent Daphné, Marah, Elnyth... Et cela suffit, déjà, à les situer dans un tout autre monde que le nôtre. Aussi bien, Mme Mackay est-elle, en sa qualité d'Irlandaise, d'un pays où l'on rêve encore. Mab y rencontre Puck ou Obéron. Ici, où le sort l'exila, Mme Mackay recrée la nature chimérique de sa patrie.

Les artisans du miracle sont, aujourd'hui, Riri, Colette et Paul leur frère aîné, qui ne se croit qu'« un enfant adopté » parce que sa mère est trop belle pour être sa mère. Une reine, un ange, une fée..., oui. Une mère, non. Avec un tel esprit, on devine comment Paul peut se représenter la vie — la vie contemporaine, bien entendu. Il transfigure toutes choses, et devant la réalité médiocre entrevoit toujours une vérité de ciel. Il n'a pas de pire ennemi que le progrès. Pauvre enfant! Mais si riche de toutes les inventions charmantes que lui prête avec générosité Mme Mackay.

Paul, le héros d'*Il était trois petits enfants* découvrait la nature. Marie Papillon, la principale protagoniste du roman de Mme Marie Colmont, **Claque-Patins,** la découvre aussi, mais par des voies plus douloureuses. Ayant perdu sa mère, la pauvre enfant est, en effet, recueillie par deux méchantes tantes. De vraies carabosses qui la maltraitent de toutes manières. Heureusement, elle se souvient d'un brave garçon dont elle avait fait la rencontre un jour, et qui lui avait dit de l'appeler à elle quand elle serait dans la détresse... Ce petit récit réaliste finit comme un conte de fées. C'est-à-dire qu'il finit bien. Il fera les délices des petits.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

A. Balloul : *Cours de chimie (chimie générale et métalloïdes)*, Eyrolles. — Albert Bouzat : *Chimie générale*, Armand Colin.

Depuis notre dernière chronique sur la chimie (1), il a paru deux ouvrages élémentaires, sur lesquels il convient de faire d'importantes réserves : la chimie est devenue un ensemble tellement complexe que bien des auteurs en abordent la diffusion avec une compétence insuffisante, une large incompréhension des théories récentes et un manque d'esprit scientifique, sans parler des nombreuses négligences et de l'étalage d'une fausse érudition.

Ces critiques s'appliquent plus particulièrement au volume d'A. Balloul, professeur au Lycée Buffon, **Cours de chimie** (*à l'usage des candidats aux concours administratifs et techniques) :* les futurs conducteurs des Ponts et Chaussées,

(1) *Mercure de France*, 15 mars 1936, pp. 598-599.

les futurs vérificateurs des Poids et Mesures, les futurs contrôleurs des Contributions Indirectes n'ont que faire de ces détails, sans intérêt général, sur les trichlorures et les pentachlorures de l'arsenic et de l'antimoine (pp. 328-329). On rencontre également bien des inexactitudes : le gaz d'éclairage aurait l'odeur de l'hydrogène sulfuré (p. 260), les hypochlorites seraient des oxychlorures (p. 130), la poudre noire serait un mélange homogène (p. 7), le chlorure de phosphoryle (p. 301) aurait servi pendant la guerre comme gaz toxique et vésicant (2), l'eau et l'eau oxygénée (p. 242) seraient des composés du chlore (3). On y déclare sans rire (p. 370) que l'atmosphère « s'étend au-dessus du sol à une hauteur dont la valeur est à peu près incertaine » (alors que *tout le monde sait,* depuis Laplace, que la pression de l'air diminue *d'une façon continue,* quand l'altitude augmente); on y annonce en outre (p. 21) que la vérification directe de l'hypothèse moléculaire est « pour l'instant (*sic*) impossible » : il est étrange qu'il ne soit fait allusion ni au spinthariscope de Crookes, ni à l'analyse topographique de Laue, ni à la chambre de Wilson, ni au compteur de Geiger, toutes méthodes aptes à déceler les effets *individuels* d'un *seul* corpuscule!

Citons enfin quelques erreurs plus bénignes : inexactitudes ou vieilleries sur les lois de Berthollet (p. 107), sur le fluor (p. 263), sur la théorie des ions (pp. 117, 142, 358) — laquelle pourrait être (p. 120) « étendue » aux gaz (!) —, sur l'oxydation (p. 231), etc.; des figures dérisoires, comme celle de l'eudiomètre, dessinée deux fois (pp. 13 et 30), ou comme la représentation de l'acide tartrique (p. 89); des contradictions (pp. 22 et 32, pp. 229 et 300); des inexactitudes de vocabulaire, qui décèlent une profonde ignorance : « sel d'ammoniaque » (p. 53) pour *chlorure d'ammonium;* « plombate » (p. 131) pour *plombite;* « azotate » (p. 293) pour *azotite*...

§

Le second volume, *Chimie générale,* d'Albert Bouzat, doyen

(2) L'auteur confond le phosphore avec le carbone. Voir, à ce sujet : Wilm et Chaplet, *Gaz de guerre et guerre des gaz* (*Mercure de France,* 15 août 1936, p. 141).

(3) Ou du brome, etc., puisque Balloul les classe parmi les composés halogénés (pêle-mêle avec les chlorates, etc.).

de la Faculté des Sciences de Rennes, est certainement moins médiocre, encore que les imperfections y abondent : dans cette collection Armand Colin, où nous avons enregistré tant d'exposés de grande valeur, ce dernier-né ne saurait compter parmi les meilleures réussites. Nous ne pouvons qu'approuver l'auteur, quand il adopte (p. 21) la définition expérimentale du corps simple, que nous avons introduite dans l'enseignement dès 1927 (4). Par contre, il faut reprocher à Bouzat (pp. 26, 33, 35,...) — comme à Tian (5) — de méconnaître la distinction essentielle (proposée, en 1908, par Georges Urbain) entre corps simple et élément : sans cette distinction, il est impossible de comprendre la différence entre une molécule et un atome.

Parmi les autres critiques de détail, mentionnons l'adjectif « oscillatoire » (pp. 108 et 599), qui fait sourire, lorsqu'il s'agit de la classification de Mendéléeff; l'expression barbare de « poids moléculaire gramme » (pp. 49 et 399); des erreurs et des contradictions (pp. 72 et 76) sur la théorie des ions; des assertions fantaisistes, telles que (p. 27) « on n'a pas trouvé de limite à la division de la matière » (6) ou encore (p. 122) : « les électrons s'entourent de molécules »; Bouzat consentirait-il à affirmer que « les pièces de dix francs s'entourent de possesseurs » ?

Quoi qu'il en soit, plusieurs passages sont assez bien venus, comme ceux sur les complexes (pp. 98-107) ou sur les équilibres chimiques (pp. 199-205); mais on peut regretter que l'auteur n'ait pas discuté le « principe du travail maximum », qu'il ait passé sous silence le concept fondamental d'*affinité chimique* et la loi quantitative de Van't Hoff, relative à l'effet de la température sur les réactions. Sans doute, la place était-elle strictement mesurée; mais on aurait pu supprimer plusieurs pages de physique pure — d'ailleurs intéressantes — mais qui ne rentraient pas dans le cadre de l'ouvrage.

MARCEL BOLL.

(4) *Cours de chimie* (I. *Lois générales; métalloïdes*) 3e édition, Dunod (*Mercure de France*, 15 octobre 1927, p. 430).

(5) *Ibid.*, 15 mars 1936, p. 598.

(6) Tandis que, précisément, les couches d'huile, dont il est alors question, manifestent, à partir d'une certaine limite, une discontinuité très nette.

SCIENCES MÉDICALES

Docteur Georges Laffitte : *Le médecin, sa formation, son rôle dans la société moderne,* un fort volume in-8° raisin, de 902 pages. Bordeaux, Editions Delmas, 1936. 90 francs. Préface du docteur Charles Fiessinger. — Docteur Stéphen-Chauvet : *La médecine chez les peuples primitifs* (préhistoriques et contemporains). Librairie Maloine, Paris, 40 fr. — Docteur Henri Bon : *Précis de médecine catholique,* Librairie Félix Alcan. — Docteur Robert Lapierre: *Les sources guérisseuses en Bourgogne* (Côte-d'Or et Saône-et-Loire), Bosc et Riou, éd., 42, quai Gailleton, Lyon.

Le Médecin, sa Formation, son rôle dans la société moderne, du docteur Georges Laffitte, est un livre considérable. Références, précisions, et, comme il est si naturel dans notre métier, échappées incessantes sur les horizons les plus divers. Guide à la fois spirituel et technique, comme dit le préfacier, grand expert en la matière. Le médecin souffre lui aussi, et plus qu'on ne le pense, de l'état actuel. La démocratie, cela se paye, et nul ne peut vivre de l'air du temps. Les professions libérales sont écrasées par les impôts, qui s'ajoutent aux indispensables, et si souvent cruels, frais de représentation. L'individualisme règne, les appétits grondent et s'excitent volontiers contre le « monsieur », dont la lutte contre la souffrance, avec ses dangers, dépasse si magnifiquement la semaine de quarante heures. Si l'on connaissait le véritable « héroïsme » de ceux qui, amoindris par l'âge, secourant le jour, travaillant la nuit, « tiennent » quand même, ne pouvant compter sur la moindre retraite, car le fisc implacable ferme ses doigts crochus sur leurs « bénéfices » ! Pas de menaces, pas de « métinges », pas de drapeaux révolutionnaires. La dignité dans l'exercice de la plus belle des professions que tavellent les charlatans et quelques exploiteurs. Le bon sens, une philosophie de plain-pied, une faculté aiguisée d'observation, qui explique les réussites littéraires du clinicien. Quand nos tempes sont grises et que déjà nous portons dans le cimetière de notre mémoire les croix de nos amis disparus, nous ne connaissons que trop de veuves dans la nécessité de « chercher du travail » et de faire appel à nos associations professionnelles. Et ce n'est pas sans une colère triste que nous avons vu discuter l'idée folle d'un politicien en mal de démagogie, voulant nous interdire de soigner à partir de soixante-cinq ans, quand nous sommes dans l'en-

tière possession de la plus délicate des sciences, si délicate qu'on l'appelle un « art ».

Notre profession, M. Georges Laffitte l'étudie avec le sérieux et l'amour qu'elle réclame. Il a essayé de faire complet. Il y a réussi. Il donne sur toutes les questions de notre métier des bases de départ solides. Il résume et critique l'organisation actuelle de l'enseignement et expose avec force ses solutions personnelles.

Il défend contre les tendances étatistes, socialisantes, collectives, matérialistes, la médecine libre, traditionnelle, individuelle, et traite à fond le côté politique du problème.

Les méthodes d'examen et de traitement ont été bouleversées. De plus en plus le thérapeute fait appel aux laboratoires et aux spécialistes. On en arrive ainsi à négliger la clinique. Les traditions perdent de leur importance. Mais la vie se charge de montrer au jeune praticien la réalité des lois naturelles. Et aussi l'utilité — plus importante encore pour ses malades que pour lui — de la culture générale.

Trois raisons : l'une, de fait, par les transformations du monde moderne; l'autre, philosophique, par l'évolution des idées; enfin, la dernière, occasionnelle, par les difficultés du moment, imposent la nécessité de modifications sérieuses. Et cela dans tous les pays. Certains Etats nous ont précédés. Chez nous, on songe surtout à l'électeur et, au milieu des phrases, on démocratise à tour de bras. L'auteur indique ce qui a été fait et met en garde contre le « plaisir de démolir ». Il ne faut pas oublier que la Médecine française a, en effet, conservé sa haute valeur. Sa méthode clinique, son code déontologique la font respecter, sinon envier par nos voisins.

D'abord, lutter contre la pléthore. Ensuite, que la médecine ne devienne pas qu'une administration. — La formation du médecin est primordiale : formation intellectuelle et morale solide. Son instruction ne commence pas qu'à la Faculté. Les études préparatoires sont les racines d'où dépendent la tenue de la fleur et la vertu du fruit. L'éducation prime. La personnalité du Maître donne son prix et sa fertilité à la matière enseignée. Certains sont de parfaits savants, qui resteront toujours de piètres professeurs. Il convient de ne jamais oublier que dans notre technique la plus évoluée la part

de la personnalité demeure considérable. Il faut interpréter, dans un exercice périlleux, des règles où l'on se heurte toujours au « terrain ». Le scepticisme prudent est ici le complément naturel de la connaissance. Pas de « primarisme » ; nous apprenons, dès la première année, aux élèves : « Il n'y a pas de maladies; il n'y a que des malades. » A science égale les statistiques des guérisons varient considérablement.

Et je ne parle pas de l'élément psychique. Les Goncourt ont écrit : « La santé est une confiance. » Dommage que le mot ne soit pas de l'un des nôtres. Il est vrai qu'ils doivent l'avoir entendu de la bouche de Robin, aux dîners Magny. Mais Peter a dit : « Le cœur physique est doublé d'un cœur moral. » Les deux formules se valent. Doigté, psychologie, et surtout sympathie, cette sympathie qui « fond et s'incorpore », comme l'a dit Georges Duhamel dans quelques mots magnifiques, à l'honneur de notre beau métier : « La sympathie n'a ni ruse, ni méthode. Elle s'élance, elle s'envole, elle plane audessus de la douleur étrangère et soudain s'abat, soudain fond. Je dis bien fond, comme l'aigle, et fond aussi comme la cire qui se déforme, se modèle, s'imprime et s'incorpore. »

L'art se perfectionne à l'hôpital. La science est acquise à la Faculté. Beaucoup sous-estiment l'importance de la Faculté. Mais l'Hôpital et la Faculté, pour être différents, ne s'opposent pas; ils se complètent.

La « socialisation » de la médecine nuit aux disciplines professionnelles, au sens du devoir et des responsabilités. Et Georges Laffitte a raison de dire que ce n'est pas uniquement la faute des jeunes confrères s'ils se font une idée trop commerciale de leur mission. Montrant à la fois de la prudence et de l'audace, il affirme qu'une bonne organisation médicale en France sera réalisée, en même temps qu'une organisation nouvelle de l'Etat, dont la plus favorable est, pour lui, celle fondée sur une conception corporative, traditionnelle et spiritualiste de la Société. Il faut assurer l'exercice libre, efficace, de notre profession dans un Etat qui la respecte et tienne compte de son rôle et de sa valeur.

Livre I : *Recherches préliminaires* (Pléthore. Les étrangers en France. Crise économique et charlatanisme, etc...). — Livre II : *Préparation à la Médecine* (Formation intellectuelle

et morale. Humanisme. Sélection. Etudes préparatoires). — Livre III : *Etudes médicales* (Facultés. Laboratoires. L'Hôpital. Concours, etc...). — Livre IV : *La Médecine dans la Société* (Cours de perfectionnement. Evolution de la profession. Organisation. Comparaison avec les pays étrangers). — Annexes de médecine comparée. — Bibliographie considérable.

§

La Médecine chez les peuples primitifs (*préhistoriques et contemporains*), du docteur Stéphen-Chauvet, est un ouvrage dont notre regretté Remy de Gourmont aurait attentivement parcouru les pages, dans lesquelles il eût, sans doute, trouvé une précieuse contribution aux preuves de sa « loi de constance intellectuelle ». S'il est impossible de savoir avec précision quelles étaient les maladies et la thérapeutique des peuples préhistoriques, on tire cependant des déductions judicieuses des os découverts et de l'étude de certaines fresques et d'assez nombreux pétroglyphes. D'autres part, on peut transposer chez eux un très grand nombre des faits qui ont été observés chez les peuples d'Afrique et d'Océanie (avant toute pénétration européenne) par les premiers explorateurs et navigateurs. L'ethnographie aide l'histoire. Chez les uns et chez les autres, les maladies infectieuses étaient inconnues, croyait-on. Aussi les affections chroniques, dues à la trop grande abondance de l'alimentation et à la sédentarité. C'est pourquoi, dit l'auteur, on n'observait pas, autrefois, chez les primitifs, la sénescence précoce, si courante chez les civilisés; et c'est pourquoi les explorateurs, comme les missionnaires, ont été si souvent étonnés de constater que des indigènes qui paraissaient avoir à peine la quarantaine, par exemple, étaient âgés de 60 à 70 ans.

Stéphen Chauvet énumère cependant les lésions osseuses de ce qu'on appelle l' « arthritisme », séquelles d'infections variées venues le plus souvent du tube digestif, et des cas d'obésité parfois considérable.

Mais la pathologie externe était plus importante que l'interne. L'étude de l'art médical, des féticheurs, des amulettes,

est fort curieuse. Elle montre que nos ancêtres connaissaient la spécificité de la maladie. De même, sous l'incohérence apparente et le burlesque des gestes des sorciers, se révélait une thérapeutique appropriée, surtout en pathologie externe (blessures de guerre) qui, aidée par la résistance naturelle des blessés, obtenait, et obtient, des résultats étonnants. La mortalité de la trépanation sur l'homme vivant ne dépassait pas 1 pour 20. L'intestin était suturé avec des pinces de termites soldats. Les féticheurs savent fort exactement réduire les fractures, pratiquer des cautérisations révulsives, etc... Tel chirurgien canaque enlève facilement un fer de lance du poumon. Tel chirurgien de l'Ouganda fait proprement une laparotomie pour blessure de l'estomac.

J'ai rendu compte, à leur époque, des livres du professeur Forgue et du docteur Cabanès sur la chirurgie ancienne, et noté combien leur lecture nous incitait à plus de justice à l'égard de ceux qui nous ont précédés. L'histoire de la médecine ne fait pas les sauts que l'on croit. Les explications ont varié, mais les observations ont tenu, et bien des traitements que nous affirmions nouveaux, comme l'antisepsie, l'asepsie et l'opothérapie, sont vieux comme le monde. Des recherches captivantes — et admirablement présentées — comme celles du docteur Stéphen-Chauvet, nous incitent à quelque modestie.

§

Dans son remarquable **Précis de Médecine catholique,** le docteur Henri Bon, Président du Comité de Franche-Comté de la Société Médicale de Saint-Luc, réalise le désir du cardinal Mercier : « Viser à rassembler et à façonner les matériaux qui doivent servir à former la synthèse rajeunie de la science et de la philosophie chrétienne. »

L'auteur dit que l'existence d'êtres surnaturels pouvant agir sur nous, soit spirituellement, soit matériellement, charge morphologie, physiologie, pathologie, thérapeutique, déontologie. Et il s'applique à le prouver. Ses références sont considérables. Il expose les questions médico-religieuses, telles que les ont résolues les auteurs, compétents à la fois en théologie et en médecine, en conformité avec les doctrines de l'Eglise

catholique. Il affirme, entre autres : « L'étude un peu précise que nous avons dû faire de chacun des chapitres de notre travail nous a *toujours* (il souligne) montré une harmonie absolue entre la science médicale et la science religieuse. Aussi n'est-ce pas par une simple formule, mais vraiment par une profonde conviction, basée sur la reconnaissance éprouvée de la solidité des enseignements de l'Eglise dans le domaine des sciences naturelles, que nous déclarons que, si par hasard un point quelconque de notre exposé n'est pas conforme à la doctrine de l'Eglise, nous le répudions formellement et que nous donnons notre adhésion pleine et entière à cette doctrine. » Cet ouvrage de 768 pages, étant complet au point de vue historique, anatomique, physiologique, biologique, clinique et social — étant bien entendu que je dis « complet » pour le problème spécial envisagé, — je n'ai pas besoin de souligner son intérêt.

§

Je ne puis que signaler l'excellent travail inaugural du docteur Robert Lapierre sur **Les sources guérisseuses en Bourgogne.** Le culte de ces sources, aux applications si diverses, a été très développé au cours des siècles derniers. Actuellement, les traditions se perdent, et l'auteur conclut qu'il est « regrettable de voir ces naïves et inoffensives dévotions détrônées par les fakirs, les cartomanciennes et les pèlerinages commercialisés, responsables de tant de psychoses ».

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

J. Caillaux et autres : *La Réforme de l'Etat*, conférences, Alcan. — Mémento.

La société des anciens élèves et élèves de l'Ecole libre des sciences politiques a réuni sous le titre **La Réforme de l'Etat** les cinq conférences faites par MM. Fournol : « l'Idée de l'Etat », Mestre : « la Constitution de l'Etat », Henry Puget : « l'Etat et la famille», C.-J. Gignoux: « l'Etat et la production » ; et MM. Caillaux, Albert Petit, Henri Chardon, le P. Gillet et Dalbouze ont discouru à leur tour, et l'ensemble du livre se fait lire avec grand intérêt.

La Réforme de l'état, il est certain qu'elle s'impose plus que jamais. Une organisation qui, sous prétexte de régime électoral et parlementaire, permet aux forces de destruction de prendre le dessus sur les forces de construction ou seulement de conservation est quelque chose qui ne saurait être toléré. Le malheur est que les autres organisations qui se sont réalisées pour combattre ces forces destructives se révèlent elles-mêmes bien critiquables; ni le fascisme ni l'hitlérisme ne peuvent être complètement approuvés par les libéraux, et alors la question se pose, une fois de plus, de savoir comment il faut doser et harmoniser la liberté et l'autorité pour résister à ces forces de chambardement, lesquelles constituent le plus terrible danger que la civilisation ait connu depuis l'invasion des Barbares.

Sur les améliorations de détail à apporter aux rouages constitutionnels, je me permets de renvoyer à mes livres précédents : *La Synergie sociale, la Nouvelle cité de France,* et surtout celui tout récent : *Au pays des leviers de commande.* Mais on peut se demander si des améliorations de détail seraient suffisantes, tellement l'esprit public a été faussé et empoisonné dans tous les pays, et dans le nôtre plus que partout ailleurs peut-être.

Très sincèrement je crois que oui, et qu'il ne serait pas nécessaire, pour museler les bêtes sauvages que toute société recèle en son sein, de recourir à l'hitlérisme ni au fascisme, mais le problème alors est de savoir comment, sans y recourir, on pourra réaliser ces améliorations de détail dont ne voudront jamais les politiciens qui nous gouvernent depuis plus d'un demi-siècle, ce grand laps de temps montrant que par politiciens je n'entends pas seulement le front populaire d'aujourd'hui, ni le bloc cartelliste de naguère, mais toutes les exploitations de partis depuis les élections de 1877.

Et de ceci ce sont assurément les constituants de 1875 qui sont responsables, mais le constater est maintenant bien vain.

Ces constituants, étant royalistes, étaient au fond anti-démocrates, et ils ne voulaient à aucun prix de plébiscites qui auraient pu soit rétablir l'Empire, soit confirmer la République et ils mettaient leur espoir dans les élections locales. Cet espoir-là fut vite trompé; mais alors les républicains de ce

temps, au fond eux aussi anti-démocrates, gardèrent les élections locales, dont ils profitaient en s'opposant à toutes les consultations nationales, quoique seules elles fassent passer le grand souffle de l'opinion publique sur les petites mares stagnantes et puantes.

Je reconnais que les derniers événements d'un peu partout mettent à rude épreuve cette confiance dans les consultations nationales; toutefois il faut voir les choses de près. En Russie, par exemple, il n'y en a jamais eu, et la Douma a été renvoyée dès le début par les janissaires armés de Lénine; en Espagne le *frente popular* a eu moins de voix que ses adversaires et n'a pris le pouvoir que par le fait d'une loi électorale sophistiquée; en France enfin, nos communistes-socialistes ont bien eu, aux élections de mai, 3 millions et demi de voix, mais contre 2 millions de simples socialisants, 3 millions un quart de modérés et 3 millions d'abstentions, en sorte que si le choix libre avait été donné à la nation, tout fait penser que notre front populaire n'aurait pas eu la majorité, et encore moins ses lois car les mêmes électeurs qui ont nommé des députés d'un certain parti peuvent, cela se voit tout le temps en Suisse, repousser les lois votées par ces députés-là.

Donc, il suffirait que le principe très démocratique, et seul démocratique de la consultation nationale entrât dans nos usages constitutionnels pour que le pays fût très probablement sauvé de ses loups dévorants.

En outre, contre nos conceptions politiques d'aujourd'hui, on peut poser d'autres principes. Le premier c'est que si, à défaut de la consultation directe, on veut recourir à la représentation, il faut reconnaître qu'un pays n'est représenté que très incomplètement et très faussement par ses élus politiques. La France surtout est représentée par ses savants, ses artistes, ses penseurs, ses hauts foncionnaires civils et militaires, aussi ses grands capitaines d'industrie, de commerce et d'agriculture, et non par des courtiers d'élections et leurs produits. Et le second est que même dans le monde du travail, ce sont les patrons qui sont l'élément principal. Les ouvriers sont la main qui exécute, mais les vrais mécaniciens, ce sont les directeurs, flanqués d'un côté de leurs ingénieurs, de l'autre de leurs bailleurs de fonds : d'où, d'ailleurs, nécessité et légi-

timité du recours par équilibre aux consultations nationales où les ouvriers, par leur nombre seul, reprennent le rôle décisif.

Contre cette falsification de la représentation qu'est le régime électoral, on pourrait recourir au tirage au sort, comme je l'ai proposé il y a quelque trente ans. Ceci a fait beaucoup rire certains; mais pourtant, si on confie à douze jurés la décision de vie et de mort d'un homme, pourquoi ne confierait-on pas à des milliers de jurys spéciaux, fleurissant un grand jury national, la mission de décider de la sentence à porter sur des projets de loi préparés par des techniciens?

Contre cette falsification de la démocratie qu'est le parlement unique et tout puissant on peut trouver d'autres remèdes, celui par exemple de flanquer le parlement d'un assez grand nombre de chambres techniques, simplement consultatives, pour éviter le chaos anarchique, et dont les membres seraient désignés par les organisations techniques. J'ai expliqué tout cela dans mes livres. Bien entendu, le système des deux Chambres serait à conserver; la folie révolutionnaire de la pauvre Espagne s'explique par le fait que sa récente constitution républicaine, par la plus dangereuse imprudence, n'avait voulu qu'une seule chambre; c'était arriver presque fatalement au terrorisme; chez nous, en 1793, Robespierre n'aurait pas pu organiser sa boucherie humaine s'il avait eu affaire à deux assemblées différentes et siégeant dans deux locaux différents.

Un autre remède, assez judicieux, serait d'avoir 3 chambres des députés au lieu d'une : une de jeunes hommes de 20 à 30 ans, une d'hommes mûrs de 30 à 50, une de gens vieillissants de 50 ans et plus. Ce serait un excellent procédé pour doser la hardiesse, la sagesse et la prudence. Ici je rappelle que dans mon projet de constitution, je prévois une chambre consultative de femmes, et une autre de pères de familles nombreuses.

Encore un remède : au lieu de voter pour des individus, voter pour des partis. Il y aurait un collège unique pour tout le pays et à chaque Français on demanderait d'indiquer le parti auquel il se rallie. Ce serait un grand pas de fait vers la clarté et la loyauté. Voter pour des personnes est souvent

absurde, on vote pour des charlatans ou des intrigants; voter pour des partis est beaucoup plus sérieux. Il y aurait au moins 16 partis dont j'ai déjà donné la liste ici mais que je redonne : 1° Théocratie, 2° Autocratie, 3° Monarchie, 4° Empire, 5° Consulat, 6° Fascisme à l'italienne, 7° Présidence à l'américaine, 8° République conservatrice, 9° libérale, 10° radicale, 11° radicalo-socialiste, 12° socialiste non marxiste, 13° marxiste, 14° syndicaliste révolutionnaire, 15° corporatiste, 16° Anarchie. Et on pourrait encore voter pour un penseur isolé, pour un journaliste connu, pour un journal même. Nul plébiscite ne serait donc plus loyal. On saurait exactement de combien d'adhérents se compose chaque parti; et combien chacun devrait avoir de représentants. Alors ceux-ci seraient nommés par le conseil central de chaque parti (parlementaires déjà élus, directeurs de journaux, notables de haut rang et autres cooptés par les précédents) et ainsi on aurait enfin des représentants, convaincus et peut-être même ardents, mais sérieux, compétents, désintéressés et loyaux, le contraire de ceux d'aujourd'hui qui sont les vils valets de leurs électeurs.

En outre, contre le mauvais parlementarisme ou régime de cabinet qui est le grand vice de notre régime, j'ai donné le remède très simple et très loyal : chaque cabinet prenant le pouvoir pour un an et ne pouvant être renversé pendant cet an que par un vote à la majorité des deux tiers. Parallèlement une telle majorité (dont il est fait usage dans beaucoup d'autres pays) serait exigée pour les lois que le président de la République ou même telle chambre consultative signalerait comme délicates à l'attention du Parlement. Un autre remède, qui serait souverain, serait de réduire les sessions parlementaires à quatre par an, et chacune à huit jours; du coup le gouvernement n'aurait qu'à faire à quatre reprises un exposé général de la politique sur lequel les deux chambres se prononceraient et il n'y aurait plus de questions ni d'interpellations, de brigues ni d'intrigues, de chausse-trapes ni de coups de théâtre (sauf les renouvellements passibles de cabinet à la majorité susdite) et du coup on serait à peu près guéri de la syphilis politicienne. Quant aux lois, elles seraient beaucoup mieux rédigées, discutées et votées par le Conseil

d'Etat flanqué de commissions techniques, sous réserve, si l'on y tient, de l'approbation du Parlement statuant en silence comme le Corps législatif de la constitution de l'an VIII.

Et voilà, il n'est pas plus difficile que cela de sauver la société et le pays, d'honorer la morale et le bon sens, d'établir la concorde, la paix et la prospérité. Le grelot tinte harmonieusement; il ne reste plus qu'à le pendre au cou du chat.

Mémento. — William E. Rappard : *L'Individu et l'Etat dans l'évolution constitutionnelle de la Suisse*, Paris, Librairie du Recueil Sirey. Quel regret de ne pouvoir parler dignement d'ouvrages aussi remarquables! Cette histoire politique de la Confédération helvétique depuis l'ancien régime est un de ces livres fondamentaux que personne s'occupant de la question n'aura le droit d'ignorer. L'auteur, avec une sagesse parfaite, attend un avenir meilleur d'un retour à plus de liberté individuelle et à moins d'étatisme économique et sa ville, Genève, vient de commencer la réalisation de ce programme en se délivrant de ses communistes. — Jacques Valdour : *Science sociale expérimentale. Economie. Principes généraux et fondamentaux de l'Economie politique et sociale*, Librairie Arthur Rousseau. On sait la très haute valeur de cet auteur dont j'ai eu souvent à parler. Il est contraire à la fois au capitalisme révolutionnaire et au socialisme révolutionnaire qu'il fait résulter l'un et l'autre du libéralisme, ce en quoi il exagère un peu, car enfin tout résulte de tout et qui dit libéral dit le contraire de révolutionnaire. Il a d'ailleurs raison de dire qu'une société normale doit reposer avant tout sur la famille. — Jacques Valdour : *Politique*[e]*: Principes généraux et fondamentaux de la Politique. Vérités élémentaires et essentielles oubliées, méconnues ou niées*, Nouvelles Editions latines. L'auteur étudiant les divers régimes politiques, se prononce avec chaleur en faveur de la monarchie, et il est certain qu'une monarchie excellente sera préférable à n'importe quel autre régime moins bon, mais la question est de savoir si une monarchie est toujours excellente. Heureux quand le roi médiocre ne fait tort qu'à lui-même comme ce déplorable Edouard VIII; mais quand un roi compromet son pays, comme le Kaiser qui a failli détruire l'Empire allemand, et comme l'autre Kaiser qui a bel et bien détruit l'Empire austro-hongrois, comme le roi de Bulgarie qui a violenté et faussé son pays, comme le roi de Grèce qui a fait le malheur, hélas, pour toujours de l'Hellade, cela donne à réfléchir. Louis XVI et Nicolas II ne sont-ils pas personnellement responsables des atrocités terroristes chez nous, et bol-

chéviques chez les Russes, qui ont entassé les cadavres par millions? Involontairement sans doute, mais le résultat n'a-t-il pas été catastrophique? — Emmanuel Monnier : *De la propriété capitaliste à la propriété humaine*, Desclée De Brouwer. Ce livre fait partie de la collection « Questions disputées », où ont paru de très bons livres comme le *Problème du Communisme*, de Berdiaeff, dont j'ai rendu compte ici. Si l'auteur veut dire que l'ancienne conception du droit de propriété des jurisconsultes romains doit être assouplie et ne plus comprendre notamment le *jus abutendi*, il a pleinement raison. L'Eglise d'ailleurs, dont se réclame M. Monnier, a toujours regardé le riche comme le gérant du bien des pauvres. — Giuseppe Saragat : *L'humanisme marxiste*, E. S. I. L., 3 boulevard de la Corderie, Marseille. Le livre est bien composé. Méthode. Système. Action. Mais tout cela est de l'idéologie phraséologique, qui n'a aucune valeur en science sociale. — Troubat Le Houx : *Le Travail et la Paix*, Société des Cires françaises de Montluçon. Beaucoup d'idées, et des intentions excellentes. Comment éviter la guerre civile? Comment réformer la France? Hélas! il y a des gens qui ne veulent rien réformer du tout et qui ne reculeraient devant aucune guerre civile pour dominer et asservir. — Roger Ferlet : *La force de la Propagande*, Librairie des Sciences, Girardot, 27, quai des Grands Augustins. Cet essai de psychologie appliquée ne se rattache qu'indirectement à la science sociale mais il intéressera beaucoup de lecteurs. Il n'y est question que de la propagande commerciale, publicitaire, mais qui dira le rôle et les désolants effets de la propagande politique, surtout de celle qui semble ne chercher à faire connaître que les doctrines de parasitisme et de violence? — Dans la *Rénovation française*, 22 avenue de l'Opéra, je signale un « Essai d'histoire contemporaine » qui pourrait être intitulé : « Ce qu'aurait pu faire notre président de la République au lendemain de la dévaluation » : procéder à une consultation nationale qui n'est interdite par aucun article de la Constitution et n'a contre elle, encore une fois, que le parti pris intéressé des mauvais bergers. — *L'Action contribuable*, 76, rue de Prony, reproduit un article du *Bulletin financier suisse :* l'aveu officiel de l'échec de la dévaluation française. — Le *Journal des Débats* dans sa « revue financière » du 11 janvier établit que la circulation fiduciaire est montée de 82 milliards (début de 1936) à 89 milliards et plus, accroissement nécessité par les avances à l'Etat de la Banque de France, qui s'élèvent à 5 milliards et demi. Ce compte des avances de la Banque à l'Etat, qui avait été clos en 1928, a été rouvert par la loi du 24 juin 1936. Notre situation financière devient tout à fait angoissante. — *L'Espoir français*, 38, rue de Liége, continue chaque

semaine ses avertissements documentés et chiffrés; la grande reprise économique annoncée à son de trompe par nos gouvernants se traduit par une baisse moyenne de 5 % de la production depuis mai 1936 (chiffres d'octobre, depuis la baisse s'est aggravée), il n'y avait de hausses à ce moment que pour les textiles, 4 %; partout ailleurs baisse, et alors jusqu'à 20 % pour le bâtiment. Je donne d'autres chiffres dans la *France active*, 6, quai de Gesvres, dans un article intitulé : *La pente très glissante.* « Nous glissons à allure rapide et qui tend à devenir vertigineuse sur une pente au bout de laquelle il y a l'abîme de misère, d'esclavage et de mort où se débat la Russie. »

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE

L'Espèce humaine; peuples et races, t. VII de *l'Encyclopédie française*, publiée sous la direction de Lucien Febvre, éditée par Pierre Tissier et Anatole de Monzie (et par un comité de fonctionnaires et de professeurs), Paris, 13, rue du Four; 4°, pagination renouvelée par chapitres; tables sur papier bleu paginées par lettres renouvelées; environ 110 pl.; reliure démontable.

Le tome VII de l'*Encyclopédie française* consacré à l'**Espèce humaine** constitue un progrès réel sur les ouvrages antérieurs qu'on avait sur ce sujet, globalement : ceux de Topinard, puis de Deniker, et celui de Montandon analysé ici même étant plus savants au sens du mot ou, si l'on préfère, plus techniques.

L'avant-propos de Lucien Febvre sur l'inexistence des *races* au sens courant et politique du terme est excellent. Voilà bien trente ans que je dis la même chose ici; mais du moment que cette notion fausse présente une valeur dynamique, il est naturel que la politique s'en soit emparée, surtout dans les pays dont l'unification n'était pas encore faite. Comme toute la politique se construit sur des idées, regardées comme fausses par les savants, mais comme vraies par les masses, et conformes à des sentiments dont il suffit qu'ils existent pour que le raisonnement ne puisse réagir, il importe peu qu'il y en ait une de plus ou de moins en circulation. En France, tout de même, les grands historiens ont éliminé la notion précédente du celtisme ou du gallisme ou du germanisme, ou des « races latines ». Le présent ouvrage montre que d'un bout du monde à l'autre, sauf dans de tout petits

coins, il y a eu le même mélange de types anthropologiques que chez nous.

De même, je suis entièrement d'accord avec Rivet, qui a rédigé l'introduction générale. Il l'a fait avec bon sens et prudence, sans cacher les défauts encore trop grands des méthodes d'observation; excellente est aussi son étude des points de contact de l'ethnologie au sens large, ce qu'ici j'ai toujours appelé l'ethnographie, avec les autres sciences (préhistoire, sociologie, etc.). C'est en somme la mise au point correcte des résultats auxquels ont abouti près de deux siècles de recherches directes et théoriques, exposée sans aucun parti-pris d'école.

Des autres chapitres je ne pourrai guère donner ici que les titres. D'une manière générale, je trouve l'écriture, ou le style, trop artificiels pour une encyclopédie destinée au très grand public; de plus, il y a un flottement marqué, dans tous les chapitres sans exception, entre la science pure (ardue et discutant les classements ou les détails, évaluant les diverses interprétations), et la vulgarisation qui, à tort ou à raison, élimine l'accessoire et ne donne que de l'acquis reconnu. Ainsi, on ne voit pas bien à qui s'adresse ceci : « les solides stables en état de traitement conservent une homogénéité qui interdit leur traitement plastique » pour dire, dans le chapitre de la préhistoire, qu'un caillou n'est pas de la cire molle. Ou encore : « le travail spécifique du bois est le travail par percussion oblique ». On peut recueillir de ces formules abstraites, dans tous les chapitres, par centaines.

Il semblerait donc que cette Encyclopédie, au moins dans ce volume, s'adresse à un public déjà fortement instruit, et dans plusieurs directions; cette impression est accentuée par les tableaux de classement. Il s'agit plutôt d'une succession de monographies, mais sans références bibliographiques pour les divers détails. Ainsi sont exposés successivement les sujets généraux suivants : L'homme et la nature, par André Leroi-Gourhan; la structure sociale, par Alfred Métraux; l'homme et le surnaturel par Jacques Soustelle. Puis vient la section descriptive où les peuples sont classés géographiquement : Europe; Levant aux Indes; Extrême-Orientaux; Océanie et Australie; Afrique nord et est; Afrique noire;

Amérique nord et centre; Amérique du sud; et un chapitre spécial, par Rivet, sur les langues des divers peuples.

La deuxième partie est consacrée à l'étude de trois grands problèmes généraux, sous le titre global de *Peuples ou Races :* section A : la notion de race appliquée à l'homme; de la paléontologie à l'observation actuelle; le métissage; le problème de la classification. Ces chapitres, bien faits, très sages, bien que les sujets traités soient très complexes et aient été embrouillés comme à plaisir par des tendances politiques et sociales, sont dus à Henri Neuville. Je conseille surtout la lecture du chapitre sur les métissages; par contre, le chapitre sur la classification des races est insuffisant; il est vrai que ce sujet spécial n'intéresse guère que les savants.

La troisième partie appartient moins à l'anthropologie ou à l'ethnographie qu'à la démographie statistique. Pour vulgariser ces termes, les auteurs (Maurice Halbwachs et Alfred Sauvy) l'ont intitulée : « le point de vue du nombre ». Elle présente un intérêt pratique actuel plus considérable que les précédentes puisque nous sommes tous plongés dans les mouvements généraux ou locaux de la population terrestre contemporaine. C'est pourquoi je donne le détail des sujets traités.

L'introduction fournit des données sur les méthodes employées pour l'étude des divers éléments de la population. Puis vient une partie descriptive : population de la terre et des continents; population par pays; population des divers groupes ethniques ou nationalités; proportion des sexes dans la population globale; rapport des sexes à la naissance; l'âge et les naissances; les naissances illégitimes; les mariages (le ménage comme unité vivante); tables de mortalité; vitalité ou pouvoir d'accroissement d'un peuple (procédés d'évaluation); densité de la population; déplacements de groupes (bonne étude sur les divers types de migrations).

Enfin très actuel est le chapitre d'Halbwachs sur la politique de la population, qui comprend une section consacrée à l'eugénique. Ces chapitres sont très lisibles malgré l'aridité des sujets.

Chaque chapitre, ou fragment de chapitre, est dans le corps même du volume suivi d'une bibliographie sommaire

qui est complétée en fin de volume, sur papier bleu, par un « Catalogue des principaux ouvrages contemporains se rapportant à l'Espèce humaine ». Comme instrument de travail, ce volume est donc bien compris, quoique je trouve très fatigantes ces listes de noms et de titres à la file; on y verrait plus clair en prenant pour les noms d'auteurs des petites capitales plus grasses; à moi, tous ces noms sont connus; mais il faut tenir compte du fait que l'*Encyclopédie* s'adresse à ceux qui veulent apprendre et pour qui tout est inconnu.

Si déjà la présentation des sujets et des faits est nouvelle, très différente de celle qui avait été adoptée dans la *British* et dans l'*Italiana,* plus nouvelle est encore celle de l'illustration. Il y a cinq grandes planches en couleurs et un peu plus de cent planches en héliogravure offset, ce qui permet l'étude à la loupe. Enfin nous voilà débarrassés des trames et quadrillages! Le choix a dû être difficile. Si l'on voulait bien représenter tous les divers types humains, pour tous les âges et pour les deux sexes, et montrer aussi leurs occupations caractéristiques, leurs costumes, etc., il faudrait non pas 100 planches (chacune avec 4 ou 8 photos), mais 10 ou 12.000 photos. Dans la mesure des possibilités, le choix a été bon. Le seul reproche que je fasse à ce système de présentation, qui est celui des magazines, des grands périodiques illustrés et de divers ouvrages de vulgarisation des séries Hachette et Larousse, c'est la juxtaposition de documents à échelles différentes; de sorte qu'on voit une grosse tête tout contre un groupe de huit ou dix petits personnages (cf. p. 7, 40-17); un homme de même taille qu'un poteau totémique de 40 m. (p. 7, 38-2); des femmes plus grandes que des chevaux avec leurs cavaliers (p. 7, 36-4) ou des enfants qu'un chameau (p. 7, 34-11); voir aussi 7, 32-11 la grosse tête de femme à côté du palmier et sous un énorme monument de l'Ile de Pâques.

Puisque l'*Encyclopédie* a pour but l'instruction générale et l'évaluation exacte des notions, des idées et des sentiments; et qu'au surplus, dans toute sa présentation écrite elle est systématique, presque trop même, il faudrait éviter d'exiger du lecteur des adaptations visuelles aussi fréquentes, presque à chaque planche; celle de la p. 7, 24-11 montre une femme

contre un clocher couvert en lattes de bois d'une église norvégienne entre deux petites femmes, le tout au-dessus d'un canal hollandais, et en bas tout un village de pêcheurs au pied d'une haute montagne. Vous passez ainsi de deux mètres à l'infini; et pour apprécier chaque image, vous devez mettre des caches.

Il y a là un vice technologique, un grand mépris de l'esthétique et des règles de perspective qu'on exige de la peinture, du théâtre et du cinéma. Cette critique est de ma part générale; elle ne s'adresse pas spécialement à l'*Encyclopédie;* car chacune des photos retenues, si on la considère isolément, est bonne, très souvent de premier ordre.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Le Courrier d'Epidaure : souvenirs de M. Gabriel de Lautrec sur Verlaine; Verlaine et le chef de gare; Verlaine et Leconte de Lisle au bureau de tabac. — *Revue de Littérature comparée :* centenaire de la mort de Pouchkine; l'œuvre du poète et le gouvernement de l'U. R. S. S. — *Esprit:* réflexions d'un prêtre catholique sur la guerre civile d'Espagne. — *Le Correspondant :* Victor Hugo, des normaliens de 1876 et un marchand des quatre-saisons. — Mémento.

Le Courrier d'Epidaure commence la publication des « Souvenirs des jours sans souci » de M. Gabriel de Lautrec. Ils sont écrits avec aisance et bonne humeur. Quelquefois, ils font justice d'une sottise, par un trait qui cingle. Ils relatent un temps où, sauf pour quelques-uns, Verlaine inconnu ou méconnu n'était que zéro comparé à Sully-Prudhomme, à M. de Bornier, à M. Camille Doucet ou à M. Eugène Manuel. « Pauvre Lélian » avait pour lui la jeunesse d'alors qui s'est peu trompée sur la valeur réelle des poètes, des écrivains, des musiciens, des sculpteurs et des peintres. Dans sa province, M. de Lautrec avait lu, compris, admiré Verlaine. Il se l'imaginait tel « un personnage de Watteau ». « Ce n'était pas tout à fait cela », observe-t-il gentiment. Cette gentillesse n'a pas de prix. Elle est exquise de cordialité et elle est généreuse.

Un homme de cinquante ans, fatigué, traînant la jambe, mais fier.

Tel apparut Verlaine — et tel il était : fier, j'en témoigne! — à M. Gabriel de Lautrec, lorsqu'ils firent connaissance.

« Depuis ce jour, nous fûmes de bons amis », déclare le mémorialiste. Et il nous apporte du nouveau sur le poète :

Je ne sais si on a écrit l'histoire de ses amours. Elle ne doit avoir rien de miraculeux. D'abord, un mariage légitime, au résultat lamentable. Mais une femme raisonnable doit-elle épouser un poète, qui n'est que poète? Qu'est-ce que cela peut donner, au point de vue de la vie pratique? A l'époque plus récente dont nous parlons, il y avait Esther et Eugénie, j'allais écrire Esther et Athalie. Eugénie était la compagne assidue, mais je crois qu'il avait un faible pour Esther, qui était un peu plus illégitime. D'ailleurs, je ne l'ai jamais vu avec une femme véritablement jeune et jolie. Les poètes écrivent des *Fêtes galantes,* mais ce sont les financiers et les gros industriels qui ont les femmes des fêtes galantes. Verlaine, par nécessité peut-être, n'avait d'ailleurs aucun raffinement à ce point de vue. C'était plutôt un gros mangeur qu'un gourmet.

Et ce serait le cas de parler de la légende qui, comme toutes les légendes, peut s'appuyer sur une vérité, sans qu'on ait beaucoup de précisions. Le petit drame dont Rimbaud fut le partenaire ne dut pas être joué avec beaucoup de conviction. Il s'agissait sans doute de maintenir le nom de poète maudit. N'est-elle pas significative, cette anecdote qu'il me conta, un jour que nous étions seuls et qu'il était en veine de confidences et, dirai-je, de forfanterie?

Il se trouvait en province et avait à passer quelques heures dans une petite ville, pour attendre un train. Le voilà désœuvré, dans cette localité inconnue, ne sachant à quoi passer le temps. Il va se promener dans la campagne. Il rencontre un jeune berger et lui fait quelques aimables agaceries. Le petit bonhomme fuit, épouvanté. Léger scandale. Le maire fait venir Verlaine et lui explique, gentiment, que les mœurs, dans ce petit pays perdu, sont moins littéraires que dans les grands centres intellectuels.

— Mais tenez, dit-il, vous avez le chef de gare qui, lui, est de Paris. Allez le trouver. Je suis sûr que vous vous entendrez très bien avec lui.

— Et vous êtes allé trouver le chef de gare? fis-je.

— Parfaitement. Un garçon charmant. Nous nous sommes compris tout de suite.

— Et il était jeune, ce chef de gare?

— Oh! un homme dans les cinquante ans...

Nous pouvons garantir l'authenticité de l'anecdote. Nous n'en garantissons pas la véracité.

M. de Lautrec, ayant dit leur fait aux détracteurs de Victor Hugo, revient à Verlaine :

> Verlaine, semble-t-il, n'a jamais connu ces insultes. Il s'en serait moqué superbement, lui aussi. Elles ne pouvaient, d'ailleurs, s'adresser qu'à l'homme, et encore! Et l'homme n'appartient pas à la postérité. Que me chaut que Villon ait été un maquereau et peut-être un voleur de grands chemins? La seule chose que je retiens, c'est qu'il a été le plus grand poète de son siècle. Et que m'importe que Verlaine ait bu, mettons le samedi soir, deux absinthes au lieu d'une? Quand je lis ses vers, ils n'ont pas la moindre odeur d'anis.
>
> Verlaine, le vrai Verlaine, connaissait sa vraie valeur. Je ne dirai pas qu'il ne fût perpétuellement stupéfait d'être lui-même. Mais je ne trouve pas d'autre expression, ce gavroche impénitent avait le plus grand respect pour le poète qu'il portait en lui. Il connaissait sa propre valeur. Et je n'en veux pour preuve amusante que cette anecdote qui montre le mélange de fierté légitime et de gaminerie qui était en lui. Je me trouvais un jour au bureau de tabac qui se trouve au boulevard Saint-Michel, en face du Luxembourg. Il y avait là Leconte de Lisle, avec sa figure olympienne et son monocle. Il venait prendre le cigare qu'il fumait en traversant le jardin pour aller à la bibliothèque du Sénat, dont il était le titulaire, pour la terreur des Pères Conscrits. Ce sont des pensions, absolument honoraires, que la République accorde aux gens de lettres notoires.
>
> Un quart de minute après l'entrée de Leconte de Lisle, la porte s'ouvrit en trombe, et Verlaine parut, Verlaine qui devait lui succéder comme prince élu des poètes. Leconte de Lisle était en train de dire :
>
> — Donnez-moi un cigare d'un sou. (Heureux temps!)
>
> — Moi, dit Verlaine, vous me donnerez un cigare de deux sous!
>
> On n'invente pas ces choses-là.

Cette anecdote relève bien de la gaminerie qui tempérait les fureurs subites, terribles et courtes, de Verlaine.

§

La **Revue de Littérature comparée** (janvier) commémore le centenaire de la mort de Pouchkine par un numéro qui porte en titre collectif : « Pouchkine et l'Europe. »

De savants articles traitent du grand Russe par rapport à la littérature occidentale, après un abrégé de la vie du poète, écrit par M. André Mazon. M. Jules Patouillet donne un

essai sur « Molière et Pouchkine »; M. Henri Mongault, un « Pouchkine en France », tandis que MM. Samuel H. Cross, Arthur Luther, Ettore Lo Gatto et Josip Badalic définissent le poète, respectivement, en Angleterre, en Allemagne, en Italie et en Yougoslavie. M. F. Baldensperger collabore par une « note sur l'un des premiers traducteurs de Pouchkine en France », et M. Parturier par des renseignements nouveaux sur une version inédite de *la Dame de Pique* due à Mérimée, tandis que M. Josserand s'intéresse et intéresse au manuscrit de l'*Alexandre Pouchkine* de Mérimée.

Une chronique de M. André Pierre nous instruit de « La préparation du Centenaire de Pouchkine en U. R. S. S. » A ceux qui répandent cette erreur que, dans la fédération des Républiques socialistes soviétiques, l'Etat néglige les choses de l'esprit, M. Pierre répond que « la préparation du Centenaire de Pouchkine » remonte à décembre 1935. Un comité de 51 membres, sous la présidence de Gorki, a glorifié l'auteur de *Boris Godounow* d'avoir fondé la litérature russe moderne, source de « la littérature soviétique contemporaine ». La censure du régime tsariste adultéra l'œuvre de Pouchkine. Le régime actuel va la répandre :

Voici quelles sont les éditions envisagées par le Gosizdat : un volume d'œuvres choisies (400.000 exemplaires), les œuvres complètes en six volumes (tirage de 100.000) et près de trois millions d'exemplaires d'éditions populaires des *Poésies lyriques,* des *Drames,* de *Dubrovski,* d'*Eugène Onéguine,* de la *Dame de Pique,* etc., etc... Cinq petits volumes pour les « lecteurs débutants » auront un tirage de 750.000. Parmi les éditions illustrées on signale *Eugène Onéguine* (illustrations de Konasevic) et six plaquettes avec gravures sur bois de Kravcenko, contenant *Mozart et Salieri, Le festin pendant la peste, Le chevalier avare, L'hôte de pierre, Les nuits égyptiennes* et le *Cavalier d'airain.*

L'ancienne « édition académique » en dix-huit volumes (dont le VII[e] a paru au cours de l'automne 1936), doit être remplacée par une nouvelle édition en quinze volumes : les huit premiers contiendront les poésies, les contes, les drames et les nouvelles; les trois suivants seront réservés à l'histoire de Pugacev, aux articles littéraires, critiques et historiques; le douzième donnera la biographie du poète et les trois derniers la correspondance de Pouchkine. Les journaux du 27 octobre affirmaient que les cinq premiers

tomes verraient le jour dans le dernier trimestre de 1936 et au début de 1937.

Les éditions *Academia* font paraître de leur côté une édition en six volumes, sous la direction des professeurs Oksman et Cjavlovskij, et plusieurs volumes illustrés : *Les Contes de Belkine* (ill. Piskarev), *La dame de pique* (ill. Suchaev) et cinq plaquettes de contes illustrés par les artistes de Palekh.

Pouchkine devant être mis à la portée des masses populaires de toutes les républiques de l'U. R. S. S., on a prévu la publication d'œuvres choisies en ukrainien, en blanc-russien, en arménien, en géorgien, en tatare, en uzbèque, en turkmène, etc.; ces œuvres ont été et seront traduites par les meilleurs poètes nationaux de ces pays : Tycina et Rylskij en Ukraine, Kupala et Kolas en Russie Blanche, Tabidzé et Yachvili en Géorgie, etc. On estime que pour la première fois Pouchkine sera édité en une cinquantaine de langues. Réussira-t-on à rendre toutes les beautés de la poésie pouchkinienne dans des idiomes aussi primitifs que le tchouvache, le bachkire, le yakoute, le bouriate ou le kazakh? C'est assez douteux. La tentative de rendre accessible Pouchkine aux populations allogènes, même les plus primitives de l'U. R. S. S., mérite cependant d'être relevée ici.

Le comité du centenaire associe musiciens, peintres, sculpteurs, à la manifestation grandiose. A Leningrad et à Moscou a été ordonnée la « restauration des maisons et des lieux liés au souvenir du poète ». Autour de la colonne érigée à l'endroit du duel qui coûta la vie à Pouchkine, seront plantés des arbustes et des fleurs.

§

Esprit (1er janvier) publie les « Réflexions d'un prêtre catholique sur la guerre d'Espagne ». L'auteur les signe : G. R. Il va contre les idées inculquées au public français par les journaux et les agences d'information, quant aux convictions et aux mobiles des rebelles qui ont mis leur pays à feu et à sang.

Ce prêtre catholique déclare, entre autres :

...Faisant pendant aux marxistes et anarchistes qui sont au côté du Gouvernement, ceux qui luttent contre lui sont pour la plupart fascistes, et le fascisme nous est bien connu par les bévues de ses coryphées les plus autorisés : Rosenberg en Allemagne, Gentile en Italie. En faisant abstraction de tout ce qui y a été fait et

sera fait dans l'ordre strictement politique, ce qui est certain, c'est que, comme système doctrinal, il est inadmissible pour les catholiques. Nous ne pouvons admettre sa brutale négation des droits de la personne, ni souscrire à la subordination impie de l'Eglise à un Etat monstrueusement exalté qui utilise en despote les personnes et les choses à son profit exclusif, ni professer un nationalisme exagéré qui est un danger perpétuel pour la paix du monde et pour la fraternité humaine. C'est notre foi elle-même qui nous pousse à nous opposer à cette conception païenne de l'Etat et de la nation.

Finalement, en Espagne, on lutte implacablement pour empêcher que la classe ouvrière occupe un poste de responsabilité et d'efficacité dans la direction sociale. Ce sont les anciennes classes dirigeantes qui s'efforcent d'empêcher, en faisant appel à la violence et à la sédition, que les ouvriers remplissent le vide qu'a laissé leur désertion. Nous ne pouvons être partisans de la dictature du prolétariat, nous ne pouvons en aucune manière admettre le marxisme et le communisme. Nous refusons de tout notre cœur leur matérialisme, leur annihilation de la personne, leur négation de la juste propriété et de la famille, leur opposition à la religion. Nous sommes aux antipodes du communisme en idéologie et en pratique, en idée et en action, dans l'ordre économique et plus encore dans l'ordre moral. Nous croyons, donc, que ce serait un grand dommage que l'implantation du communisme en Espagne. Mais est-elle vraiment autour du communisme, la lutte en Espagne, ou seulement pour l'ascension sociale de la classe ouvrière? Le communisme sera-t-il implanté si triomphe le peuple? Je ne sais pas, mais il est absolument vrai : 1° qu'au moment où éclata la révolte, il n'y avait aucun péril d'implantation du communisme, et 2° que seule cette guerre, qui n'a pas été déclanchée par des communistes, pourrait donner au communisme quelque chance de s'établir en Espagne.

§

M. Maurice Souriau, professeur à l'Université de Caen, commence, dans **Le Correspondant** (10 janvier), la publication de ses souvenirs. Il les intitule : « A l'Ecole Normale Supérieure de 1875 à 1878 ». Nous en détachons cette jolie page où la ferveur de la jeunesse pour Victor Hugo semble — ce jour-là — avoir indisposé le poète :

Hugo est notre Dieu. Nous sommes ardemment romantiques,

d'autant plus ardents que nos maîtres de conférences ne le sont guère.

Et justement la rumeur se répand à l'Ecole, un dimanche matin, que notre grand homme vient d'arriver au Luxembourg, où ont lieu, je crois, des élections sénatoriales. C'est une galopade éperdue rue Gay-Lussac. L'idée que nous allons voir Hugo nous transporte. En attendant que la lourde porte fermée s'ouvre enfin, nous piétinons, dans la fièvre. Et brusquement c'est une clameur : au bras du grand Vacquerie apparaît un petit homme, à l'œil bleu-vert, qui accueille d'un air froid, et presque sévère, nos acclamations. La cohue est tellement forte que nous craignons un instant pour notre idole : en un clin d'œil, à une vingtaine, les bras solidement entrelacés, nous formons autour de Hugo et de son compagnon un rempart circulaire, et nous nous déplaçons, couronne mobile, autour du poète qui en a vu bien d'autres depuis *Hernani :* pas une émotion visible, pas un sourire, pas un mot, pas même un geste de la main.

Le cercle protecteur se déplace, rue de Vaugirard, rue Rotrou. Nous arrivons à la place de l'Odéon, toujours hurlant : *Vive Victor Hugo!* Là un marchand de quatre saisons, devant l'afflux de cette foule exaltée, a garé sa petite voiture au bas des marches du Théâtre. Alors le grand homme s'arrête, et, pour donner à la jeunesse des Ecoles une leçon de respect du peuple, salue d'un geste large la démocratie en la personne du Crainquebille ahuri. Le génie s'inclinant devant le peuple : tableau! La leçon produit son effet immédiat : les bras se désenlacent, le cercle protecteur se rompt, les cris cessent, et nous laissons le poète continuer sa route au bras de Vacquerie. Nous avons lu dans la vieille grammaire de Lhomond cet exemple : *major e longinquo reverentia.*

Mémento. — *La Muse française* (15 janvier) : « Aux poètes », appel plein de sagesse de M. Maurice Allem. — Poèmes de Marcel Ormoy et de M. Albert Flory. — De M. R. Fernandat : « Le Mystère Rimbaud ». — « Le monostiche » par M. F. Lot.

Cahiers du Bolchevisme (15 janv.) : Nombre d'articles de doctrine par les militants du parti. Un article signé Cécile Vassart : « Les femmes dans le parti communiste » présente un intérêt général de documentation.

L'Archer (décembre) : « Le culte du Souvenir » par Mme A. Vidalot, MM. O. Léry et A. Lasserre. — « Jean Giraudoux » par Mme Pauline Verdun et Louis G. Boursiac. — « Cybèle », un fragment du magnifique poème de Mlle M.-L. Boudat. — « Croquis », de jolis vers de M. Paul Villa. — Un noble article de M. Touny-

Lérys sur Ernest Reynaud et une poétique évocation de Toulouse-Lautrec par M. Louis Thouy. — « Avec la 67e division de Réserve », pèlerinage du docteur Voivenel à ses secteurs de guerre, vingt ans après.

La Revue Universelle (15 janv.) : « J'ai été ouvrier en U. R. S. S. » par M. Andrew Smith. — Suite du « Mussolini et son peuple » de M. René Benjamin. — « Graduels » de M. Ernest Tisserand.

La revue hebdomadaire (16 janv.) : « Le Cardinal », nouvelle de M. J. de la Varende.

Æsculape (janv.) : « Visite au Dr Jayle » par M. le Dr Baillet. — « Le massage à travers les âges » par M. J.-M. Paul.

Commune (janv.) publie « Extraits de Biographie », de saisissants poèmes anonymes inspirés par la vie prodigieuse de Lénine, et « Soleil », des vers colorés, éloquents, de M. Georges Benichou. — M. André Wurmser répond au jugement de M. André Gide sur l'U. R. S. S. — « Sur la mort de Roger Salengro » par M. Henri Jeanson. — M. J. Benda : « Sur le prix Nobel à C. von Ossietsky ». — De MM. A. S. Plaja, R. Alberti, A. Aparicio, poèmes et articles sur l'Espagne.

Les Feux de Paris (12 janv.) sous une couverture citron illustrée d'un cauchemar graphique de M. J. de Bosschère, publient : « Le tiers transporté, chronique des temps héroïques », souvenirs de M. Max Jacob; un poème de Fabrice de la Tour du Pin; « Argelès » par M. R. Launes; « Des allures irrégulières » de M. Jean Fraysse.

Combat (janv.) : M. J. Le Marchand : « La barbarie nationaliste ». — M. René Vincent : « Pour une Saint-Barthélemy littéraire ». — M. P. Mounier : « La caserne des pompiers ou comment on devient artiste ».

Le Feu (15 déc.) N° spécial sur « La marche des Rois ».

L'Alsace française (10 janv.) : « Souvenirs d'un voyage en Egypte » par M. C. Schlumberger.

Etudes (5 janv.) : M. Marc Le Mondèque : « La guerre civile en Espagne ». — M. H. du Passage : « L'espoir en l'homme nouveau ». — « Rubens à l'Orangerie » par M. F. Petiteville.

La Nouvelle Revue (1er janv.) : M. G. Dumaine : « Le Chien ». (15 janv.) De M. M. P. Boyé : « Souvenirs de la vie littéraire à Neuilly ». — « Lermontoff » par M. Gondoin.

Corymbe (nov. déc.) un article posthume : « la Haine de la Modernité », de Frantz Jourdain, et, sur lui-même, d'excellentes et justes pages de M. Elie Faure. — Poèmes de MM. Y. Bescou, E. d'Erlanger. — « L'ironie » par M. R. Catherine. — De M. V. A. Georgesco : « Les dix stations d'une Vierge », poème avec un prologue en prose.

Le Divan (janv.) : « La double illusion », un acte en prose de M. Tristan Klingsor. — Poèmes de MM. Gilbert Charles et Claude Fourcade. — De M. Luigi Foscolo Benedetto : « Stendhal jugé par Carducci ».

Les Cahiers de Haute et Basse Normandie (Automne-Hiver 1936) : « Marin Marie », savoureuse monographie d'un gabier docteur en droit, qui navigue au long cours solitairement, due à M. J. de la Varende.

Regains (ex-*Reflets*) date de l'hiver son n° 17 qui contient des poèmes de MM. Maurice Fombeure, A. Silvaire, R. Richard, Marcel Chabot — après un éditorial intitulé : « Le monde est à recommencer ».

Revue bleue (16 janv.) : George Moore : « Une Conférence à Paris en 1910 ». — Comte A. Soltykoff : « En marge de la nouvelle Constitution soviétique ». — « La littérature féminine en Pologne » par Mme Beata Obertynska.

Crapouillot (janv.) numéro spécial rédigé par M. Victor Serge que ses amis européens ont pu délivrer des prisons russes et qui se fait l'historien des temps par lui définis : « De Lénine à Staline ».

Revue parlementaire (1er janv.) : De M. Georges Piermé : « Le scandale de l'opium. Pour la réhabilitation de M. Barbaud ».

Europe (15 janv.) : M. Georges Friedmann : « André Gide et l'U. R. S. S. ». — « Porphyre » par M. Ernest Tisserand. — « Vieillesse de Renan », un bel et pieux article de Mme Henriette Psichari. — « L'avenir de l'Europe » par M. Carlo Sforza.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Autour du *Grand Meaulnes* (*le Figaro*, 16 janvier). — Les Classiques en tenue de ville (*le Temps*, 17 janvier). — Charles-Joseph Panckoucke et le *Mercure de France* (*Journal des Débats*, 13 janvier). — Les Cambodgiens et la lecture (*idem*, 21 janvier). — Un voleur bien sympathique (*le Journal*, 24 janvier).

L'angélisme d'Alain-Fournier a produit le merveilleux *Grand Meaulnes*, et puis a quitté cette terre; comme ces plantes qui donnent une seule fleur, incomparable, et n'ont plus qu'à mourir ensuite.

Appliqué à René Bichet, ce que M. André Rousseaux écrit d'Alain-Fournier, dans **le Figaro**, serait, j'entends bien, excessif. L'œuvre de René Bichet, si remarquable soit-elle, n'a pas la qualité du *Grand Meaulnes*. Mais enfin, cela existe, l'œuvre de René Bichet, et c'est regrettable qu'au moment où paraissent les *Lettres au petit B.* les fervents d'Alain-

Fournier ne situent pas, littérairement parlant, René Bichet. Mon rôle n'est pas d'analyser le volume. Mais ayant sous les yeux plusieurs articles que le volume a inspirés, je puis bien remarquer que la notice de Mme Isabelle Rivière serait plus complète si Mme Isabelle Rivière précisait que « le petit poète » cher à l'auteur du *Grand Meaulnes* avait trouvé à placer dans *la Nouvelle Revue Française* plusieurs de ses manuscrits. A défaut des « beaux vers simples qu'il se trouvera peut-être un éditeur désintéressé pour publier un jour », nous pouvons relire, dans *la Nouvelle Revue Française, le Livre d'Orphée* (1er mars 1910); *le Livre de l'Amour* (1er mars 1911); *le Livre de l'Eglise* (1er août 1911).

Alain-Fournier écrivait à René Bichet, le 17 septembre 1911 :

Je pense que tu mènes en ce moment, comme moi, la dure vie des manœuvres.

Je profite d'un jour de repos dans une petite maison perdue au bord des bois, comme celle de Jean-le-Rouge, pour te donner enfin l'opinion de Péguy sur ton drame.

Péguy aurait pu plus logiquement exprimer son opinion à l'auteur. Le drame dont il s'agit, précisons, le « petit drame religieux en six scènes » qui a pour titre *le Livre de l'Eglise*, est dédié à Péguy, précisément; voilà une circonstance où on souhaiterait plus particulièrement qu'une note de bas de page informât des droits du « petit B » à apparaître mieux qu'un poète en devenir.

Il nous laisse une œuvre inachevée, écrivait J. R. (Jacques Rivière, je gage) dans *la Nouvelle Revue Française* du 1er février 1913 (René Bichet était mort à la fin de décembre 1912) il nous laisse une œuvre inachevée, qui est de beaucoup la plus importante qu'il ait écrite, et dont la beauté est toute de simplicité et de rudesse domestiques. C'est une suite de poèmes en vers libres, première partie d'un vaste « dialogue » que nous ferons bientôt connaître. C'est le cantique des exploitations rurales. Non pas Jammes, ni Claudel : un ton plus avare et plus allègre à la fois, l'entrain grossier et fort du paysan qui gagne sa journée...

Cette « première partie d'un vaste dialogue », que J. R. se proposait de faire bientôt connaître, a-t-elle été publiée? Je n'ai pas toute la collection de *la Nouvelle Revue Française*

dans ma bibliothèque. L'imprimé nous mange, et il faut bien vivre. Mais les amis d'Alain-Fournier, qui ne peuvent pas ne pas être, aussi, ceux du petit B. feront les recherches; je voudrais que ce fût en vue d'une édition des œuvres de René Bichet. On est curieux de lire l'auteur dont Charles Péguy disait à Jacques Rivière, à propos du « petit drame », que « certaines montées lyriques, chez lui, étaient au moins aussi belles que celles de Claudel ».

§

Y a-t-il place pour des vers de René Bichet dans les matinées poétiques de la Comédie-Française? On en est présentement aux Classiques. C'est une scène de *Bérénice* qui frappa l'attention de M. François Mauriac, un récent samedi. Une scène jouée en tenue de ville. Et M. François Mauriac remarque dans **le Temps** :

Expérience saisissante, à laquelle j'aurais voulu que M. Pierre Hamp assistât, lui qui tient rigueur à Racine de ses empereurs et de ses princesses. Sur la scène un homme et une femme s'arrachaient l'un de l'autre — un homme et une femme de la même race, du même aspect que ceux qui dans la salle faisaient silence pour les entendre.

Et plus loin :

...C'était avec chacun de nous que se confondaient ce Titus en veston et cette Bérénice en robe d'après-midi. Ils n'exprimaient pas un sentiment qui ne nous fût familier (nous avons tous une Rome invisible qui s'oppose à notre passion), et dans un langage dont ne nous gênaient ni la pompe ni l'artifice, car ce style est approprié à des sentiments si naturels que les auditeurs ont l'illusion qu'eux-mêmes n'auraient pu parler autrement.

L'auteur de *la Robe prétexte* n'est pas tendre pour les dialogues amoureux de certaines pièces d'aujourd'hui, qu'un artiste, dit-il, ou simplement une personne qui a l'oreille juste n'écoute pas sans souffrir. Ils se ressemblent presque tous en ce qu'ils sonnent faux : c'est la langue d'un monde étranger.

En revanche, trois cents ans ne sont rien pour le génie. La vertu la plus étonnante de Racine, c'est cette fraîcheur inaltérable, qu'il faut bien avouer que Corneille a en partie perdue, et que son rival partage avec Molière : le plaisir ressenti à entendre cette scène

de *Bérénice* jouée par des acteurs non costumés, certains m'ont dit l'avoir éprouvé aux répétitions du *Misanthrope* où Alceste, Philinte et Oronte en veston, Eliante et Célimène en tailleur devenaient tout à coup leurs amis et leurs maîtresses.

La petite troupe du *Cercle des Lettres vivantes* éprouvait ce plaisir, et dès 1912, lorsque — vous rappelez-vous, Florent Fels, Jean Vorcet, Léonce Corne? — nous répétions *les Femmes Savantes*, en tenue de ville. La représentation n'eut pas lieu : il faut des sous pour donner un spectacle, et si Molière, dans ce que son génie a d'éternel, peut se passer de costumes, il n'irait pas jusqu'à se passer d'avoir une scène, une salle! Dommage. La tentative aurait été pleine d'enseignement, le plaisir que Mauriac a pris à Racine autorise à tous les regrets. Nous avions bien la salle, à la vérité, qu'un mécène nous prêtait. Mais un soir : « Vous assumez les frais d'éclairage, bien entendu », fit son secrétaire. Mes pauvres artistes, qui chez eux en étaient encore à la lampe à pétrole, se récrièrent. On but à Molière et on se sépara : c'était tant pis. Au dehors, je retrouvais l'homme aux ampoules. Il prenait une voiture. Nous échangeâmes une moitié de salut, comme on fait entre gens qui ne se reverront pas. Il était tard, je pris une voiture, moi aussi. Voilà mon taxi qui suit son taxi. Pourquoi donc? Un tournant, et c'était son taxi qui suivait le mien. Il leur arriva de voisiner, à ce point que nous entr'apercevant, il fallut bien que nous échangions une seconde moitié de salut. Et puis, les chauffeurs s'interpellèrent, émirent des considérations sur l'invention — encore récente — du taximètre, que l'un appelait *taxamètre*, et ils discutaient si passionnément là-dessus que, d'un siège à l'autre, ils s'engueulèrent, et dans une langue dont M. Jourdain eût fait son profit pour ce qu'elle avait de caractéristique. Mon voisin et moi, peut-être pour donner une leçon à nos chauffeurs d'un soir, nous passâmes de la plus grande froideur à des propos presque amicaux. Monsieur B... m'exposait qu'il n'était pour rien dans un incident très regrettable, qu'il n'avait fait qu'obéir aux ordres de Monsieur P... en agitant le spectre des frais d'éclairage, et nous tombions d'accord qu'on aurait pu jouer Molière, non seulement en toilettes d'aujourd'hui, mais aux chandelles, lorsque deux voix nous exhortèrent à des-

cendre. Nos chauffeurs tombaient d'accord pour reporter sur leurs clients leur besoin d'invectives. Nous vîmes alors que nous étions arrivés.

— Vous demeurez donc dans ma maison? dîmes-nous, ensemble.

Nous étions voisins, en effet. L'un au rez-de-chaussée, l'autre au cinquième. Et nous ne nous étions jamais rencontrés. Depuis, il s'est passé beaucoup de choses. *Les Femmes Savantes* n'ont pas paru dans les toilettes qu'on appellerait, maintenant, d'avant-guerre. Si cela avait pu se faire, voilà bien les toilettes qui ne seraient pas de mise, à présent : elles situent une époque, plus encore peut-être que les beaux atours qu'on voit à Philaminte. Tandis que la pièce, elle, n'a pas vieilli. Chrysale est toujours empressé, le cher homme, à se prononcer contre le vote des femmes, et nos jeunes savantes sont toujours plus savantes. Sans doute elles n'entendent pas le grec. Mais elles sont un peu là pour piger l'argot... Elles donneraient là-dessus une leçon à nos chauffeurs. Bélise, aujourd'hui, si elle tire la langue, c'est la langue verte.

§

On annonce qu'un comité s'organise pour célébrer le bi-centenaire de Charles-Joseph Panckoucke, fondateur du *Mercure de France*, revue doyenne des revues françaises, — relate le collaborateur du **Journal des Débats** qui signe A. M.

Et de remarquer :

Voilà qui est fort bien, mais Charles-Joseph Panckoucke, imprimeur, libraire et littérateur, — qui eut le grand honneur de surveiller l'édition de Voltaire faite par Beaumarchais, — né le 26 novembre 1736, à Lille, ne fut pas le fondateur du *Mercure de France*. Il acheta et renfloua avec succès cette célèbre publication à l'approche de la Révolution, ce qui n'est pas la même chose.

Ce fut en 1724, c'est-à-dire avant la naissance de Ch.-J. Panckoucke, qu'apparut le *Mercure de France* qui venait après le *Mercure galant*, fondé par Donneau de Visé en 1672. Pendant la période révolutionnaire, de 1791 à l'an VII, le *Mercure de France* s'appela le *Mercure français*, pour reprendre ensuite son nom habituel.

A la suite de l'acquisition que Ch. J. Panckoucke en avait faite :

La revue fut divisée en deux parties : l'une exclusivement littéraire, qui portait le titre de *Mercure de France*, et l'autre, appelée le *Mercure historique et politique*, défendant les idées de la société qui aspirait à la Révolution.

Nous citerons les lignes qui suivent :

N. D. L. R. — Le *Mercure de France* dont Panckoucke avait acheté le privilège en 1788, vécut jusqu'en août 1799. Abandonnée, la publication ne parut plus qu'irrégulièrement, fut interrompue de 1814 à 1823 et disparut définitivement en 1825. Il y avait longtemps que le titre était tombé dans le domaine public, quand, à la fin de 1889, Alfred Vallette eut l'idée de le reprendre pour fonder le *Mercure de France* actuel.

§

Mercure de France, fondé en 1672 (série moderne),

porta un certain temps notre couverture. Lit-on toujours autant qu'en 1672, 1788, 1889?

Quand le camion-librairie traverse un centre lointain, les indigènes accoururent joyeusement et achètent ouvrages ou gravures, relate M. G. D. dans le *Journal des Débats*. Si vous repassez quelques heures plus tard, le village est désert, la vie suspendue. Entrez dans la Pagode : toute la population immobile, silencieuse, accroupie sur ses talons, écoute attentivement la lecture des livres...

Il faut aller chez les Cambodgiens pour voir cela.

De pauvres paysans courbés du matin au soir sur les rizières se cotisent pour offrir à leur Pagode *l'Encyclopédie bouddhique*, qui a pu être éditée et imprimée grâce à leurs dons. Suivant l'antique usage, ils apportent leurs billets, leurs piastres, soigneusement enfermés dans l'écharpe du plus vieux.

Le respect de l'écrivain, en tout cas, n'est pas près de disparaître chez nous. Mme Colette, à qui on avait dérobé son sac, à Nice, a trouvé dans son courrier, quelques jours plus tard, trois billets de mille francs, et ce mot, dont nous respecterons avec **le Journal** le style et l'orthographe :

La personne présente qui vous écrit ignoré votre personnalité et vous prie de vous assurer que je regrette bien pour l'autre soir. Pour les autres billets, je les ai plus.

Qui sait si le sympathique voleur n'a pas consacré ces der-

niers à acquérir les œuvres de Colette sur grand papier? Il est capable de se présenter, de demander une dédicace : il ne l'aurait pas volée.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra : *Fidélio*, opéra de Beethoven. — Premières auditions : ouvrages de MM. Claude Delvincourt, Serge Prokofieff, Mijakowski et Chostakowicsz.

Une sorte de brume entourait jusqu'ici en France la renommée de **Fidélio,** et l'auréolait comme d'un halo de mystère. Pour célèbre qu'il fût, l'opéra de Beethoven n'était point au répertoire. Les amateurs de musique qui sont aujourd'hui parmi les vétérans gardaient le souvenir des représentations de Rose Caron. Et puis, de temps en temps, l'ouvrage paraissait à l'Opéra, mais interprété en allemand par une troupe venue de l'étranger : ainsi, en 1928, l'Opéra de Vienne, conduit par le regretté Schalk, et qui offrait cette distribution inoubliable réunissant Mmes Lotte Lehmann, Elisabeth Schumann, MM. Tauber et Mayr; ainsi encore la saison dernière, où, sous la baguette de M. Bruno Walter étaient groupés Mmes Lotte Lehmann et Lotte Shoene, MM. Volker, Scheidt et Baumann. Quelques rares privilégiés restaient donc seuls à connaître l'ouvrage entier. Des fragments, les ouvertures que Beethoven, perpétuellement insatisfait, composa successivement pour son drame, et dont celle qui porte le nom de *Léonore N°3* est la plus célèbre, le récitatif et l'air de Fidélio au deuxième tableau *Komm Hoffnung, lass den letzten Stern,* l'air de Florestan au troisième *In des Lebens Frühlingstagen* — plus rarement le duo *O nanem, namenlose Freude,* plus rarement encore le chœur des prisonniers, exécutés au concert ou bien livrés en disques à l'admiration des foules, restaient comparables à des îlots émergeant du chef-d'œuvre disparu sous l'indifférence ingrate. Cet injuste dédain n'est cependant point sans excuse : le livret de *Fidélio* est un des plus faibles et l'on peut même dire des plus mauvais qui aient pu retenir un musicien. Le drame, le mélodrame de Bouilly, cette *Léonore ou l'Amour conjugal* a séduit Beethoven pour des raisons sentimentales qui lui demeurent personnelles. Le livret original allemand est dû à Joseph Sonnleitner. Toute

traduction française, si parfaite qu'elle soit, outre qu'elle déplace forcément les accents, offre le grave inconvénient de dissiper la brume qu'une langue étrangère étend presque inévitablement entre les oreilles françaises et l'action qui, de ce fait moins précise, laisse toute la place à Beethoven tandis que rentre dans l'ombre le fâcheux, le puéril Bouilly. Le miracle, car il y a un miracle dans cette affaire, c'est que sur un fond aussi peu consistant, Beethoven ait édifié un monument dont l'ampleur, les proportions, la majesté égalent presque celles de la *Messe en ré* ou de la *Neuvième Symphonie*. On assure que Bouilly tira l'idée de son drame d'un épisode authentique de la Terreur. Une femme, une Tourangelle, réussit à sauver son mari tenu captif arbitrairement, et qui allait mourir. Sous les habits d'un homme, comme Fidélio, elle parvint à pénétrer dans la geôle, et le fit évader. Bouilly a inventé l'intervention du ministre, véritable *deus ex machina* de son drame. Et il y a, de surcroit, introduit cent invraisemblances : que Léonore, ainsi déguisée devienne si parfaitement Fidélio et trompe si bien son monde que pour l'épouser, la charmante Marceline, fille du geôlier, abandonne son fiancé; que Rocco, le geôlier, n'ait aucun soupçon malgré des jours et des jours de vie commune près de Fidélio devenu son aide, il faut, pour que nous l'admettions que la musique de Beethoven nous emporte bien loin et bien haut. Il faut aussi que l'art des interprètes demeure sans défaillance, que nul détail fâcheux ne nous ramène sur la terre alors que nous traversons, sur les ailes de la musique, les espaces où l'on oublie les contingences terrestres. Et pourtant — autre miracle, — ce drame qui nous élève si haut, demeure perpétuellement humain. Mais ceci encore, c'est uniquement à la musique qu'il le doit. Beethoven a su trouver à la fois des accents pathétiques et douloureux qui atteignent le sublime. Certains ont reproché au maître quelques pages du premier tableau, la première scène, où Marcelline, tout en repassant le linge de la maisonnée, éconduit le soupirant Jaquino, et puis surtout ce ton de familiarité qui fait plutôt présager une comédie bourgeoise, qu'un drame symbolique. J'avoue ne pas comprendre ces reproches. Est-ce la grâce charmante, le naturel si franc de Mme Lotte Schoene, — il se peut, mais je n'ai pas trouvé cho-

quant ce début, qui ne m'avait point choqué davantage avec Mme Elisabeth Schumann dans le rôle de Marcelline. Et je tiens le quatuor qui suit pour un vrai chef-d'œuvre dans le chef-d'œuvre.

Une des particularités les plus surprenantes de *Fidélio* est que Beethoven, rompant avec les usages, n'a fait paraître le ténor qu'à la seconde moitié de l'opéra. Mais il ne l'a point mal servi pour cela. Le rôle de Florestan est même un des plus difficiles qui soient, mais l'un des plus pathétiques. Ici le ténor n'est point un « jeune premier », c'est, selon la remarque de M. Hermann de Waltershausen, un homme de quarante ans, déjà vieilli par les épreuves et mûri dans l'action politique. Il est viril, stoïquement résigné mais à mesure que la vie lui échappe, plus doux encore lui semble le souvenir des jours heureux passés près de son épouse Léonore, et plus amère la pensée de mourir sans l'avoir revue. M. Jouatte a tenu le rôle avec autant de sûreté vocale que de goût. A Mme Germaine Lubin incombait la lourde tâche d'interpréter le rôle de Fidélio après Mme Lotte Lehmann qui le tint en juin dernier, lors des représentations données sous la direction de M. Bruno Walter, et dont le souvenir demeure inoubliable. Elle s'y est montrée parfaitement à l'aise, et l'air du deuxième tableau, ainsi que le duo final lui ont valu l'un des succès les plus vifs d'une carrière toute remplie de triomphes. MM. Beckmans en Rocco, Fourmenty en Pizzaro, Etcheverry en don Fernando sont parfaits. Les chœurs qui tiennent une place si importante dans cet ouvrage, font honneur à M. Robert Siohan. En acclamant longuement M. Philippe Gaubert après l'exécution de l'ouverture de *Léonore N° 3*, intercalée entre les troisième et quatrième tableaux, en lui faisant le succès le plus vif de la soirée et en l'obligeant à venir saluer sur la scène après le baisser du rideau, on n'a fait que rendre un juste hommage au chef éminent qui assume la tâche la plus difficile et la plus lourde, et qui n'en est nullement écrasé.

§

Chaque semaine — et il en sera sans doute ainsi tant que l'Association de la Critique n'aura point obtenu du ciel que

l'octroi de la carte rouge confère l'ubiquité — il faut choisir entre les nouveautés offertes toutes ensemble par les concerts symphoniques, bien d'accord pour donner tous à la même heure leurs premières auditions. Je ne puis donc vous parler des chœurs de M. Planchet ni de l'estampe musicale de M. Henry Vasseur, puisque je suis allé entendre les *Films d'Asie* de **M. Claude Delvincourt** aux Concerts Poulet-Siohan. Ces quatre esquisses symphoniques portent ce titre parce qu'elles furent écrites, en effet, pour accompagner la projection sur l'écran des vues animées rapportées de l'Himalaya et de l'Asie centrale par la mission Citroën. Rien de plus délicatement artiste que ces notations de M. Delvincourt. Son art raffiné est pourtant accessible sans effort : on en savoure le charme, on le goûte avec volupté. C'est une peinture claire, lumineuse, mais profonde, où chaque détail est bien en place, où rien cependant ne fait perdre de vue l'ensemble du tableau. L'orchestration est de premier ordre par sa finesse, sa transparence, son originalité d'excellent aloi. Aussi bien dans les passages où elle s'amenuise jusqu'à n'utiliser que les violons à l'aigu et le glockenspiel que dans les épisodes de puissance, elle révèle la main d'un maître. On s'étonne que M. Claude Delvincourt n'ait point la place qui devrait être la sienne dans les programmes; il est incontestablement l'un des meilleurs musiciens de notre temps. Il serait injuste de ne point dire que M. G. Cloez, au pupitre, a dirigé cette partition avec autant d'autorité que de goût.

Aux concerts Pasdeloup, M. Albert Wolff ayant cédé la baguette à M. Eugène Szenkar, chef d'orchestre de la Philharmonique de Moscou, nous eûmes deux concerts de musique russe. Disons tout de suite la rare qualité de M. Szenkar, énergique, précis et sensible. Les nouveautés qu'il nous offrit étaient de valeur inégale. Un concerto pour piano (Mme Janine Weil le défendit avec adresse et vaillance) de **M. Chostakowicsz,** qui date de 1933, et qui est écrit avec agrément. Un épisode y fait intervenir une trompette qui rappelle les prouesses du cornet à piston dans les concerts des fanfares provinciales. La **Symphonie de M. Mijakowski** nous montre que les jeunes musiciens soviétiques ne sont point tous, comme M. Mossolow, auteur de la célèbre *Fonderie d'Acier,*

occupés à chanter la machine et sa force aveugle. On y trouve positivement du romantisme et on songe tour à tour à Mendelssohn et à Tschaïkowski en écoutant ces pages dont le lyrisme est plus adroit que vraiment original.

Tout au contraire l'*Ouverture dans le style russe* de **M. Serge Prokofieff** est une œuvre d'une richesse d'invention étourdissante. Elle se rangera près des meilleures compositions de l'auteur de *Chout*. L'allégresse dont elle déborde a porté l'enthousiasme à son comble et elle a été accueillie avec de frénétiques transports.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le 21e groupe des Artistes de ce temps. — Un groupe de jeunes peintres. — Cavaillès. — Jean Milo. — Marc de Béchillon. — L'Art et la Politique.

Le vingt et unième groupe des **Artistes de ce temps,** au Petit-Palais, ne brille pas d'un exceptionnel éclat. La peinture y reflète l'esprit moyen du Salon des Indépendants. Et cet esprit n'est pas très élevé. Il vaut surtout par quelques petites audaces extérieures et formelles. Nous remarquerons pourtant les envois de Neillot, artiste volontaire, dont nous aimons les natures-mortes chaudes et décoratives, de Berjole qui abuse un peu des effets de flou, et de Pacouil qui a un sens très juste de la couleur. La gravure est bien représentée avec Boullaire d'une invention renouvelée, d'une technique somptueuse, avec Lebedeff qui a le sens des valeurs et de la mise en page, et avec Louis Moreau dont la grave austérité est au service d'un talent probe et vigoureux. Nous préférons ne rien dire des sculpteurs. La partie la plus attrayante de l'exposition est sans doute la section décorative où les meubles de Maurice Champion sont bien présentés, d'un harmonieux équilibre et d'une grâce fort aimable.

Le groupe de **jeunes peintres** qui expose chez Renou et Colle marque, au contraire de ceux dont nous venons de parler, une tendance nettement orientée, homogène et coordonnée de la jeune génération. Ils n'ont guère dépassé la trentaine. Ils semblent las de toutes les recherches fragmentaires et superficielles qui ont été faites ces dernières années. Désireux de retrouver un ordre, ils procèdent par des moyens

austères, sans effets, sans ruses. Nous trouvons leurs sources évidentes chez Roger de la Fresnaye et chez les maîtres du Quatrocento. Ils sont hantés par l'équilibre plastique des sculpteurs du ve siècle et des grands primitifs. Ceci ne va pas sans un certain parti-pris, sans un certain intellectualisme. Mais cet intellectualisme et ce parti-pris nous sont sympathiques parce que nous sentons à la base une qualité bien abandonnée de nos jours qui est l'humilité. Il ne s'agit pas de cette humilité feinte et de cette fausse naïveté si courantes aujourd'hui. Ces peintres sont humbles devant la poésie de la nature, devant le mystère de l'homme et devant la grandeur de leurs maîtres. Ils travaillent en commun et ne craignent pas de dire ce qu'ils se doivent l'un à l'autre. Ils ont l'esprit d'atelier des anciens. Ils méprisent l'originalité. Et, dans leur recherche de la forme, ils négligent les moyens virulents, réduisent au minimum leur registre, s'appliquent à s'exprimer par des moyens sans éclat.

Les figures inquiètes de Martin Roch témoignent d'une intense pénétration; comme ses camarades, il est parfait dessinateur. Meraud Guevarra, plus coloriste, semble plus soucieuse de la réalité sensible. André Marchand fait preuve dans ses portraits d'un admirable équilibre et quelques petits paysages atteignent à un rythme d'une extraordinaire densité. Tal-Coat possède plus que les autres des qualités plus vivantes, plus réaliste, plus terriennes qui doivent l'écarter du grave danger qui pourrait menacer ce groupe : tomber dans une sorte d'abstraction métaphysique en méprisant l'abstraction formelle et s'écarter de la nature par un rigorisme préconçu et trop cérébral.

Dans leur désir d'équilibre et de synthèse, dans leurs recherches d'absolu, ces jeunes peintres risquent de se figer dans une froideur mathématique qui est la négation même de l'art. Car ce classicisme nouveau que nous sentons affleurer ici, et dans lequel nous plaçons tant d'espoirs, ne sera valable, ne sera viable que s'il est réchauffé par un certain degré d'ardeur, par un certain frémissement de sensualité sans quoi ne peuvent naître les chefs-d'œuvre.

A la galerie Druet, le peintre **Cavaillès** nous incite à admirer les ressources d'un talent déjà consacré. Il a rapporté

d'Italie un ensemble de paysages qui nous révèlent de nouveaux aspects de sa joie de peindre, joie de lyrique et joie de contemplatif. Cet admirateur de Matisse et de Bonnard s'est créé un métier très pur, très personnel, très sincère, où nous trouvons les délices d'une ingénuité constamment renouvelée aux spectacles de la nature. Il s'inquiète peu des recherches doctrinales de ses contempoarins, de leurs troubles, de leurs méthodes. Il peint ce qu'il aime et de la façon qui lui plaît — des fleurs et des fruits sur des tables ensoleillées, des femmes en toilette claire, des échappées par la fenêtre ouverte sur la campagne ou sur la mer — et c'est toujours pour nous dispenser quelque allègre plaisir.

Jean Milo (Galerie Zak) témoigne dans sa peinture de ses dons de poète. Avec aisance et délicatesse il traduit l'intime poésie des choses familières. Sa palette est en même temps discrète et chaleureuse. Il peint le Brabant avec les subtilités et les raffinements de l'esprit français.

Marc de Béchillon (Galerie Carmine) dans ses œuvres d'un lyrisme parfois un peu confus, fait preuve d'une fougue juvénile et vigoureuse. Cette confusion, dont il se corrigera sans doute, laisse apparaître une générosité et une liberté de sentiment, et de beaux dons de coloriste. Des toiles comme le *Train de nuit* ou la *Manifestation populaire* laissent attendre beaucoup de son inspiration.

Des artistes, dont certains ne sont pas dénués de talent, exposent en se plaçant sous le drapeau politique au goût du jour. Ceci témoigne d'un singulier abaissement de l'esprit. Après un art du front populaire, allons-nous voir un art du front national, un art « entente républicaine », ou un art « Croix de feu » ? Les grands sentiments collectifs ont été générateurs de formes d'art et de goût unanimes. Mais ici nous ne trouvons rien de tel. Ces artistes s'opposent entre eux aussi bien par leur technique que par leur inspiration. Le seul motif de leurs rencontres sur la cimaise est leur adhésion ou leur sympathie au même parti. On négligerait de telles manifestations qui ne sont que de nouvelles formules de propagande politique, si l'on ne pensait qu'elles peuvent aboutir en définitive à de graves mécomptes. L'artiste doit admettre les disciplines et répudier les conformismes. L'étatisme —

nous ne disons pas le mécénat — peut exercer sur les arts une pression artificielle fort dangereuse. Les seules expressions : « art de classe », « art prolétarien », « art révolutionnaire » prêtent aux pires confusions. De tels mouvements s'ils pouvaient se développer chez nous, ce qui à vrai dire nous semble peu probable, risqueraient d'enfanter un art de propagande, un art d'Etat que tout artiste véritable ne peut imaginer sans frémir.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le cinquantenaire du « Désespéré » de Léon Bloy. — Il y a cinquante ans, le 15 janvier 1887, à la *Nouvelle Librairie A. Soirat*, 146, rue Montmartre à Paris, paraissait *Le Désespéré,* troisième ouvrage et premier roman de Léon Bloy.

La librairie Soirat était si *nouvelle* que, pour la première fois, sa marque figurait sur la couverture d'un livre semblable à ceux dont la maison Charpentier a, pendant longtemps, fixé le format, la couleur et le prix. Mais cette soumission aux canons du célèbre éditeur des *naturalistes* ne suffit pas à assurer à son jeune confrère une longue et brillante carrière et, comme si un tel monstre avait exigé semblable sacrifice de son révélateur, Alphonse Soirat demeura l'éditeur de cet unique livre et de ce livre unique qu'est *Le Désespéré.*

Le Désespéré venait d'être abandonné dès sa venue au monde. La maison Tresse et Stock, qui l'avait fait tirer à douze cents exemplaires sur les presses du maître-imprimeur Darantière, de Dijon, avait renoncé, le 11 novembre 1886, à le mettre en vente. C'est alors que Léon Bloy découvrit un petit marchand de journaux du Croissant, Alphonse Soirat, lequel s'aboucha avec un ancien communard, Vénérable de la Loge de son quartier, polygraphe prolixe qui imprimait lui-même, pour l'édification du peuple plongé dans les ténèbres de la superstition et de l' « obscurantisme », d'innombrables petites brochures de son cru, où étaient dévoilés les abominations du clergé et les crimes des tyrans. Il avait nom Narcisse Blanpain et gîtait 7, rue Jeanne, dans le fond de Vaugirard. En moins de deux mois, avec des casses famé-

liques, une machine quinteuse et ataxique, sans argent pour acheter du papier au moment du tirage, ce vieux patriarche républicain, libre-penseur et anticlérical réalisa l'impression du plus agressivement catholique des romans. Et c'est ainsi que naquit l'édition Soirat du *Désespéré,* tirée à deux mille exemplaires et la première mise en vente il y a un demi-siècle.

Dans un ouvrage en cours d'impression (1), je reprends à mon compte l'histoire de la publication du *Désespéré.* Je ne conteste point le danger qu'il pouvait y avoir, en 1886, à se constituer le belluaire responsable d'un fauve aussi terriblement endenté.

Faut-il en conclure que *Le Désespéré* est un ouvrage de diffamation? Tout dépend de la hauteur d'esprit du lecteur. Cinquante ans ont passé. *Le Désespéré* n'a rien perdu de son actualité, mais cette actualité, qui est celle des grandes œuvres, dépasse singulièrement celle que pourrait lui attribuer un vulgaire amateur de scandales et qui, en 1886, motiva le prudent et très explicable refus de la maison Stock, laquelle risquait très réellement, en publiant cette œuvre, les représailles de la grande presse, la mise en quarantaine de sa firme, voire des poursuites judiciaires.

Le sujet du *Désespéré* est connu. Léon Bloy s'est toujours défendu d'avoir écrit une autobiographie; mais comme tous les grands artistes, il n'invente pas, il transpose, et pour n'avoir pas raconté sa vie au public, il n'en a pas moins fouillé à pleines mains dans son passé, si riche en épisodes tragiques qu'il dut en passer pour ne point paraître invraisemblable. Des publications et des travaux récents (2) nous ont restitué la réalité qui est à la base de la fiction du *Désespéré.* Le rachat d'une prostituée par l'amour, telle est la très véridique aventure vécue par l'auteur et transportée toute vive sur le plan romanesque et artistique. Le sujet n'est pas neuf : il a déjà été exploité jusqu'à épuisement par la littérature et le théâtre romantiques; mais ce qui projette les

(1) Joseph Bollery : *Le Désespéré,* de Léon Bloy. Histoire anecdotique, littéraire et bibliographique (Malfère, édit., Coll. des « Grands événements littéraires »).

(2) Hubert Colleye : *L'âme de Léon Bloy* (Desclée De Brouwer, édit. 1930). Fam : *Anne-Marie Roulé* (La Véronique du *Désespéré*). Essai de biographie (*Cahiers Léon Bloy,* édit., 1933).

Léon Bloy : *Lettres à Véronique* (Desclée De Brouwer, édit., 1933).

deux héros hors des sentiers banaux, c'est leur remontée douloureuse des abîmes charnels jusqu'aux plus hauts sommets de la mystique chrétienne. Puis, c'est la catastrophe finale avec la folie de la sublime repentie, dont la raison n'a pu supporter la tension perpétuelle dans laquelle se maintenaient les deux contemplatifs.

Ce n'est pas, évidemment, de ce thème personnel, subjectif, que naquit la fugitive actualité qui pesa sur le jugement des contemporains du *Désespéré.*

Il ne suffisait pas à Léon Bloy, pour devenir *le Désespéré,* d'avoir été « précipité d'une existence *exclusivement contemplative* » ; il fallait encore qu'il parfît son expérience des milieux littéraires et c'est cette expérience qui lui conféra cette situation unique dans le désespoir de tout ce qui est humain. La folie de sa compagne d'élection, la chute sur la terre après quatre années passées à observer uniquement les gestes de Dieu firent de Léon Bloy *un désespéré* et c'est là le titre qu'à l'origine, il avait projeté de donner à son roman. Le monde littéraire était le seul qui convînt à ses facultés, à ses aptitudes, à ses capacités et, surtout, le seul, après d'autres essais, dans lequel il pût exercer son impérieuse vocation de promulgateur d'absolu divin. Il entra dans ce monde et la vision qu'il en eut fit de lui *le Désespéré.* Chassé par un drame effroyable de la solitude du contemplatif, il lui apparut clairement qu'il n'y avait plus aucune place pour lui sur la terre. Avant de conquérir le calme et l'équilibre qui lui permirent de découvrir un refuge dans la Main de Dieu, il éprouva toutes les révoltes, toutes les angoisses, toutes les affres du perpétuel intrus, du rejeté universel. Et c'est de ces convulsions, désordonnées comme toute réaction contre l'impossible, qu'est fait *Le Désespéré.*

Un Désespéré eût été admissible. Ce n'eût été qu'une aventure humaine entre des milliers d'autres et, seul, l'art du conteur eût sollicité l'attention et l'intérêt de ses pairs et du public. *Le Désespéré* parut insolite; il souleva l'indignation et la réprobation générales.

Il est généralement admis que *Le Désespéré* est un roman à clef. On ne saurait nier qu'à travers un voile arachnéen dont il masqua ses victimes, Léon Bloy ait distribué la plus

belle collection de claques sur tout ce qui portait un nom dans la littérature de son époque. Certains sont encore reconnaissables; d'autres nécessitent actuellement une identification pénible et laborieuse. Quoi qu'il en soit, on put croire et Léon Bloy crut lui-même que l'ostracisme dont il était l'objet avait pour origine la rancune et la haine des victimes de ses violences. S'il en avait été ainsi, les représailles auraient dû prendre fin avec la disparition des intéressés. Or, il n'en est rien : la position de Léon Bloy demeure la même qu'au lendemain du *Désespéré*. Ce n'est point par vengeance qu'on se tut, et ce n'est pas de propos délibéré que Léon Bloy fut condamné à la misère. Si paradoxal que cela puisse paraître, on eut honte des souffrances de Léon Bloy et on n'aurait pas mieux demandé que d'y mettre fin. Mais pour cela, il eût fallu connaître cet homme, admettre son existence, toucher du doigt son désespoir qui, on le sentait bien, eût résisté à tous les biens de la terre. On eut peur de ce désespéré qui se dressait pour accuser et condamner l'ordre établi. La société chrétienne voulait bien admettre Dieu, mais à la condition qu'il se tînt à la place qu'on lui avait assignée. Si l'on savait encore qu'il y eût des pauvres, c'est qu'ils étaient nécessaires aux assises de l'humanité et il était indispensable qu'ils se cantonnassent, invisibles, dans ce rôle de cariatides. Or, il était intolérable de voir un homme que ses facultés désignaient pour les premiers rangs de ce monde si bien équilibré, souffrir en criant que personne ni rien n'était à sa place. On craignait trop de découvrir qu'il avait raison. On s'éloigna de lui pour ne plus entendre ses sanglots, pour ne plus voir sa face douloureuse et il devint un être de légende.

Les seuls qui consentirent à s'approcher de Léon Bloy, à le soutenir et à le défendre, furent des chrétiens héroïques et de généreux mécréants, les uns parce qu'ils savaient qu'un chrétien doit être héroïque ou n'être pas, les autres parce qu'ignorant Dieu, ils limitaient les exigences de Léon Bloy à la défense humaine des pauvres, des faibles, des opprimés.

Léon Bloy se trompe quand il parle de ses ennemis. Qui dit ennemi dit attaque, intention de nuire. Il n'y eut pas, il n'y a pas d'ennemis de Léon Bloy : il n'y a que des médiocres et des lâches, qui craignent pour la quiétude de leur égoïsme,

et des laquais tremblants d'être découverts à la place de leurs maîtres.

On eût pardonné à Léon Bloy toutes ses violences et toutes ses injures si elles avaient été l'expression de ressentiments personnels; on eût absous volontiers sa fameuse ingratitude si elle n'avait été que la manifestation de l'originalité de son caractère; on l'eût couvert d'or s'il avait su le thésauriser ou le dilapider en crapuleuses ribotes. Cela eût été dans l'ordre. On ne lui pardonna jamais son désespoir.

Il y a cinquante ans, lorsque parut *Le Désespéré,* on put tenir rigueur à Léon Bloy d'avoir bousculé deux douzaines de littérateurs; aux yeux des générations nouvelles, son crime et sa gloire demeurent d'avoir été lui-même *le Désespéré.*

JOSEPH BOLLERY.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

Sur le rapprochement international. — Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'est né un mouvement en faveur de la protection civile en cas de guerre. De tout temps, les aspirations sur l'apaisement se sont manifestées d'une façon impérieuse, même dans les périodes les plus sanglantes des épopées guerrières.

Toujours, soit par esprit de conservation, soit par obéissance à un principe de morale, l'homme a cherché à limiter les moyens de destruction : dans une de ses lettres, saint Augustin consacra déjà cette formule qui revêt, à la lumière des événements actuels, une vivante actualité : « Donner des lois à la guerre, c'est déjà préparer la paix. »

Sous cette rubrique qui ne veut relever que les faits ou les efforts cherchant à établir un rapprochement international, en cette période où les appétits nationalistes, étatiques et individualistes se manifestent avec un égoïsme outrancier, la première préoccupation mérite bien d'être celle qui tend à maintenir même entre deux belligérants des relations empreintes au moins d'une humanité élémentaire.

Il y a quelques mois — et le *Mercure de France* a été la première revue qui ait lancé cet appel — paraissait ici même un article : *Si une guerre éclatait...*

Si une guerre éclatait, quelles seraient ses lois? Telle était l'angoissante question posée et qui n'était résolue que par un constat de carence.

En effet, quel est l'édifice juridique qui subsiste et auquel peuvent encore, pour y chercher des garanties, se rapporter actuellement les Etats belligérants? Quelques considérants périmés des conventions de La Haye de 1899 et de 1907, et la Convention de Genève de 1929, dont beaucoup d'articles sont dépassés et inapplicables par suite du développement des techniques modernes de la guerre.

Et encore cette Convention de Genève ne se rapporte qu'aux blessés et malades des armées en campagnes : il existe ce fait paradoxal qu'*un blessé ou même un hôpital civil ne peut pas être couvert par le signe de la Croix-Rouge*. Or dans la guerre actuelle où le facteur aérien jouera un rôle considérable, la distinction entre combattants et non combattants devient illusoire. Et l'on est amené à constater qu'il existe une protection différente dans la même ville pour les victimes d'une même agression ennemie, sous prétexte que les unes étaient des militaires et les autres des civiles. De toute évidence, la convention de Genève devrait s'appliquer indistinctement tant aux militaires qu'aux civils. Malheureusement, les conventions internationales sont muettes à ce propos et ce fut une des premières lacunes signalées par le Comité International de Médecine Militaire. On a souvent reproché à ce Comité International de Médecine Militaire d'avoir osé évoquer le spectre de la guerre, en cherchant à apporter des limitations ou des réglementations aux moyens de faire la guerre. Le tragique développement des événements actuels montre combien cette préoccupation de la Médecine Militaire internationale était justifiée.

Cette année 1936 a montré que la guerre était venue. Elle a ravagé la terre d'Afrique, elle ensanglante la terre d'Espagne et, si l'on devait considérer la conduite des opérations sous l'angle du droit international, on y trouverait d'amers sujets de méditation.

Aussi bien voulons-nous esquisser ici en quelques lignes les activités qui, par une collaboration médicale et juridique, tendent actuellement à obtenir des gouvernements un effort

vers la reconstruction des lois de la guerre, spécialement en ce qui concerne la protection de la vie humaine.

Au cours des derniers congrès internationaux de médecine militaire, les souvenirs communs des événements de 1914-1918 avaient éveillé dans tous les esprits l'ardent désir de voir renforcer les immunités données aux services de secours en cas de conflit armé : insuffisantes déjà au cours de la grande guerre, elles s'avéraient de plus en plus aléatoires avec le développement progressif des armements et des moyens de destruction.

L'esprit médico-militaire s'éveillait, se développant au cours des réunions de Madrid en 1933, de Liége en 1934; la révolte devant la méconnaissance des droits de l'humanité grandissait au cours de tous les débats et au fur et à mesure que s'éloignait la réalisation de la paix universelle. La paix ne peut exister que quand on aura constitué, sur des bases aussi solides que le droit interne, un droit international universel. Cette utopie actuelle qu'est le droit international, nul, plus que le médecin militaire, n'est pénétré de sa puissance et de sa vérité : si, en temps de paix, tout le monde l'admet, l'exige et l'admire, dès les premières heures de la guerre, les armées en marche démentent son existence.

Et pourtant on trouverait dans une codification sérieuse de ces lois et coutumes de la guerre un apaisement à l'inquiétude universelle.

Pourquoi, par quel mobile incompréhensible, les gouvernements réprouvent-ils ou plutôt feignent-ils d'ignorer ce malaise et ces aspirations bien légitimes des peuples. Il y a quelques mois le 39e Congrès de l'International Law Association, réuni à la Cour de Cassation de Paris, attirait l'attention sur les aspects juridiques et pratiques de la protection de la population civile contre les nouveaux engins de guerre et particulièrement les bombardements aériens. En 1934, la Conférence internationale de la Croix-Rouge à Tokio recommandait l'étude du problème des villes et zones sanitaires; la Commission des Affaires Etrangères de la Chambre française, il y a à peine un an, prenait en considération les efforts de M. le général Saint-Paul pour la création de lieux de Genève ou villes de sécurité.

L'idée de l'humanisation de la guerre, qui a fait sourire tant de sceptiques, a pris corps à tel point que, dans le déchaînement des rages de la guerre espagnole, on a voulu, à certains moments, réunir une conférence à Hendaye pour tâcher de diminuer les horreurs données actuellement en spectacle aux civilisés du XXe siècle.

Cette tentative a eu le sort que l'on pouvait prévoir : elle a été abandonnée. Ce n'est pas pendant le déchaînement de la lutte à outrance, où toutes les haines sont poussées au paroxysme, qu'il faut chercher des solutions d'apaisement.

C'est dans le calme des réunions impartiales, et dans lesquelles les égoïsmes nationaux ne sont pas exaspérés, qu'on peut trouver un espoir. Tout récemment, à la 6e Session de l'Office International de Documentation de Médecine Militaire, qui réunit les représentants de plus de trente pays, le vœu suivant a été formulé :

Les membres participant à la sixième session de l'Office International de Documentation de Médecine Militaire réunis à Genève, pénétrés de la gravité de la question des garanties conférées par la Convention de Genève aux Services de Santé des armées et conscients de leur insuffisance actuelle en face de l'accroissement des moyens de destruction;

Attirent la très sérieuse attention des Gouvernements et des organismes internationaux qualifiés sur l'urgence de revoir les conventions internationales existantes pour les compléter et les renforcer, ainsi que sur l'opportunité pressante de poursuivre dans tous les domaines la reconstruction des lois de la guerre;

Prennent acte des résultats déjà acquis par son Comité directeur en liaison avec la Commission médico-juridique;

Chargent son Comité de poursuivre ses efforts et de les développer pour le plus grand bien de l'Humanité.

C'est par une action incessante, une vigilance extrême et une cohésion de toutes les bonnes volontés que le mouvement de rapprochement international, amorcé par la médecine militaire peut se développer et porter ses fruits.

JULES VONCKEN.

LETTRES ROMANES

Les origines vellaves du *Curé de Cucugnan.* — Frédéric Mistral (neveu) : *Les Contes du Mas*, Ed. du « Feu », Aix-en-Provence. — Joseph Salvat : *Discours sur l'amiral de Rochegude*, Douladoure, Toulouse. — Joseph

Salvat : *Lo razim e la dolor.* — Joseph Salvat : *Joan XXII, papa occitan,* Servieu-Houlès, Castelnaudary. — Joseph Salvat : *La Pals,* Imp. d'Editions occitanes, Castelnaudary. — André Lamorte : *Le Christianisme de Mistral,* Imp. Coopérative, Montauban. — Jules Palmade : *Ores dal Cor,* Imp. J. Fra, Foix. — *Flours d'Arièjo,* Imp. Fra, Foix. — André-J. Boussac : *Eugenia de Guérin e la lenga d'oc,* Bibliophile Languedocien, Toulouse. — Mme Taladoire : *Valéri Bernard,* Ed. dou Porto-Aigo, Aix-en-Provence. — René Jouveau : *Charloun Rieu,* Ed. dou Porto-Aigo. — Revues : *Calendau, Lo Cobreto, Lo Gai Saber, Revue de la Haute-Auvergne.* — Le Dr Vabre, le Dr Vinas. — Mémento.

On sait que l'amusante histoire du **Curé de Cucugnan** figure dans *Li contes provençaus et li Cascarelettas* de Roumanille et qu'Alphonse Daudet en a donné une savoureuse version française dans les *Lettres de mon moulin.* Or, s'il faut en croire M. Ulysse Rouchon, *le Curé de Cucugnan* ne serait pas du tout une « fine fleur de farine provençale », mais d'origine vellave, son auteur étant un avocat d'Yssingeaux, Auguste Blanchot de Brenas.

Vers 1858, *La France Littéraire,* publiée à Lyon chez Pelletan, accueillit, sous le titre : *Voyage dans les Corbières,* une série de pages gaies dues à Blanchot, et parmi lesquelles se trouvait *le Curé de Cucugnan.* L'histoire eut le succès de *La France Littéraire,* qui disparut bientôt.

Désireux de réunir certains de ses articles en volume, l'auteur passa, le 4 juillet 1864, un traité avec l'éditeur Ballay, 9, rue Mazarine, lui cédant ses droits pour la somme de 2.000 francs. Mais un délai de deux ans s'écoula sans que le manuscrit fût imprimé.

Et l'*Armana* naquit. Roumanille, vers la fin de 1866, sortit de sa mémoire (ou de ses tiroirs) *Le curé de Cucugnan,* et le publia en provençal avec la signature : « Lou Cascarellet ». Et Daudet en ayant donné une version française, on parla beaucoup de ce *gusas* de Roumanille qui avait tant de malice...

C'est alors que l'éditeur Ballay signala le plagiat à l'avocat d'Yssingeaux qui, furieux, écrivit à Villemessant, directeur de *L'Evénement* où avait paru l'adaptation de Daudet, l'avertissant dans une lettre du 28 octobre 1866 qu'il revendiquait la paternité du *Curé de Cucugnan,* ajoutant :

Mon livre deviendra ce qu'il pourra, mais au moins, il faut qu'on le sache, je ne l'aurai emprunté à personne et il sera le fils légitime de mon caprice. La reproduction provençale dont M. Roumanille a

jugé à propos de me gratifier est d'une suffisante exactitude. M. Daudet a rendu sans doute le patois de M. Roumanille avec une grande franchise, mais j'ose compter sur votre courtoisie pour faire connaître à vos lecteurs que le travail de ces messieurs est une simple traduction et que je n'ai point brigué pour mon historiette la faveur de cet assaisonnement de haut goût.

Point de réponse de Villemessant, pas même à l'intervention de Joseph Venet, rédacteur au *Monde*, et originaire d'Yssingeaux aussi.

Alors Blanchot intenta une action en dommages-intérêts à Roumanille, qui se défendit d'avoir voulu plagier, disant que, pressé par l'imprimeur, il avait donné une coupure incomplète, non signée... Mais Blanchot engagea le procès et confia sa défense à Me Sylvestre, d'Avignon.

Roumanille offrit alors d'insérer une note spéciale dans *L'Armana*, et de payer une indemnité, et il fut convenu que des arbitres seraient nommés.

Mais la guerre de 1870 arriva, et le dossier dormit dans quelque carton vert...

M. Joseph Vianey, qui s'est occupé de la question il y a quelques années, a dit que Roumanille avait amélioré et même transformé le récit de Blanchot, assez amusant, mais parfois médiocre.

Comment ne pas pardonner à Roumanille et à Daudet qui ont si bien amusé et amuseront encore tant de générations de Français, avec *Le Curé de Cucugnan*?

M. Frédéric Mistral (neveu) a réuni sous le titre **Les Contes du Mas** : *A l'Ecole du Mas*, une réédition de souvenirs d'enfance déjà publiés aux Editions du Porto-Aigo en 1932; une nouvelle, *L'Heure décisive*, et *Au coin du feu*, un recueil de contes. Le livre comprend la version provençale et la traduction française en regard. Le style est limpide, le récit bien conduit et chargé de détails pittoresques, et l'émotion court au long des pages. Jusqu'à présent, M. Frédéric Mistral (neveu) a surtout écrit des ouvrages de critique fort goûtés; il annonce un roman provençal, *La Porto Duberto* : on peut lui faire confiance.

Certains des nombreux discours et sermons de M. l'abbé

Joseph Salvat, félibre majoral et l'un des quarante mainteneurs de l'Académie des Jeux floraux de Toulouse, et dont l'activité est extraordinaire, ont été publiés. En voici quatre : **Discours sur l'amiral de Rochegude,** *maître ès jeux floraux* (1741-1834) prononcé à l'occasion du centenaire de sa mort, à l'Académie des Jeux floraux de Toulouse; **Lo Razim e la Dolor,** sermon dit à la fête du vin nouveau de 1935, et qui se termine ainsi :

Que cadun de nos-aus siague donc un razim, un razim occitan polit e florat, totjorn prèst, se cal, à se laisar escrazar jos la prensa de l'espròba e de las dolors, perque pògue, un bèl jorn, triomfar la Patria! (Que chacun de nous soit donc un raisin, un raisin occitan joli et fleuri, toujours prêt, s'il le faut, à se laisser écraser sous le pressoir de l'épreuve et des douleurs, pour que puisse, un beau jour, triompher la Patrie!).

Joan XXII, papa occitan, est un sermon prononcé à Cahors le 27 janvier 1935, à l'occasion du VI[e] centenaire de la mort de ce pape, qui porta la tiare de 1316 à 1334 et résida en Avignon où il installa

La Cort pontificala dins las melhoras condicions de seguritat. La ciutat d'Avinhon, gracias à-n-el, èra devenguda per un temps la capitala del monde crestian, e, segon lo mot de Mistral,

Au Rose li nacioun bevien

(...la Cour pontificale dans les meilleures conditions de sécurité. La cité d'Avignon, grâce à lui, était devenue pour un temps la capitale du monde chrétien, et, selon le mot de Mistral,

Au Rhône, les nations buvaient.)

La Pats est encore un sermon dit à Clermont-l'Hérault le 9 juin 1935 « pour le beau jour de Pentecôte ».

M. l'abbé Joseph Salvat mène de front son œuvre religieuse et son œuvre de défense de la pure langue d'oc dont il connaît toutes les finesses (et des écrivains d'oc). Il faut l'en louer.

A reste, c'est souvent ainsi, et M. André Lamorte, docteur en théologie, pasteur de l'Eglise réformée, a publié, avec un avant-propos de M. Edouard Aude, majoral du félibrige, une conférence donnée au temple de l'Eglise réformée évangélique d'Aix-en-Provence, à l'occasion des fêtes du centenaire

de Mistral, le 16 novembre 1930. Cet opuscule est déjà un peu ancien (1931); il mérite néanmoins d'être signalé pour sa grande probité. Il est seulement dommage que cette conférence n'ait pas été faite en provençal, ce qui lui aurait donné beaucoup de vie.

M Jules Palmade, secrétaire de l'Ecole des Pyrénées, a réuni dans **Ores dal Cor,** présenté par M. Clovis Roques, majoral du félibrige, une centaine de sonnets, presque. Et des sonnets solidement construits, en une langue où se combinent heureusement le languedocien et le catalan. On trouve de très belles images comme celles-ci :

L'auzèlh das rocs blancàrdi e das aibres pelàdi
Que se retira lhèn dins l'asfousc abrigalh,
Cassat de p'as oustals p'al fuzilh e'l rambalh,
S'en ba rebasseja dindas aires jalàdi.

(L'oiseau des rocs blanchis et des arbres pelés — Qui se retire loin dans le très obscur abri, — Chassé des maisons par le fusil et le bruit, — s'en va rêvasser dans les airs glacés. (*Le faucon.*)

Dedins al foc flambéja soun bounur ascalfant.
Un grelh creu qu'es l'astiu e criqueja soun cant
De soummies clarejants, de pats e d'afouguença.

A l'intérieur le feu flamboie son bonheur réchauffant. — Un grillon croit que c'est l'été et rythme son chant — De songes illuminés, de paix et d'enthousiasme. (*Le froid me met dedans*).

Miech-dius le majoural ande soun blanc troupèlh
S'en ba touca nuzénça la poupa dal cimèlh...

(Moitié-dieu le maître-pâtre avec son blanc troupeau — S'en va toucher tout nu le sein de la cime. (*Le maître-pâtre.*)

En somme, tout au long, de la poésie bellement exprimée par M. Jules Palmade, dont le tempérament s'avère celui d'un artiste.

Sous le titre **Flours d'Arièjo** sont réunies comme un bouquet de fleurs pyrénéennes des pièces de vers et des morceaux de prose dus aux félibres et félibresses suivants : Arthur Caussou, Joseph Dengerma, Alfred Esquirol, Adèle Micholet, Adelin Moulis, Jules Palmade, Clovis Roques, Sylvain Sartre, Mme et M. Séguéla, J.-M. Servat, Léon Soula, D. Terrade et Marie Terré. Certaines de ces fleurs littéraires ont été

cueillies tout près du ciel, si l'on en croit ce vers extrait d'un assez long poème de M. Adelin Moulis :

Al pè del Soularac din d'abort arriban
(Au pied du Soularac, bientôt nous arriverons)

Or le pic de Soularac, point culminant du massif de Tabe, se trouve à 2.370 m. d'altitude, bien que la carte d'état-major ne veuille lui en donner que 2.343 — ce qui vaut une note de l'auteur. Bonne anthologie de félibres pyrénéens, bien faite pour plaire à Mme Isabelle Sandy qui en a écrit la préface.

M. André-J. Boussaç, dans **Eugenia de Guérin e la lenga d'oc,** montre quelle a été l'influence de la langue d'oc sur la correspondance d'Eugénie de Guérin. C'est une petite étude consciencieuse. Des extraits de lettres truffées d'expressions occitanes sont fort amusants : « Si j'avais moins de poids, il m'aurait bien prise à *peillarot* » (28 septembre 1831); « Je vois entrer quelque chose dans le salon, gros et gras, *tres pans moins dus de naut,* une mine... » (10 janvier 1832); « ...Nous allions... à Cahuzac chez ma tante qui nous avait invitées à sa *bote* » (7 juillet 1834). Mais Eugénie de Guérin ne se contentait pas d'émailler sa correspondance d'expressions du terroir, encore francisait-elle certaines de ces expressions. Et puis aussi ce mélange lui joua-t-il quelques mauvais tours : «... qui se contente d'une réponse *chaque trois mois* » (20 novembre 1833); « J'aurais bien voulu arriver jusqu'à vous, *d'Albi étant* » (28 avril 1838). Mais il semble qu'Eugénie de Guérin a employé le «patois » surtout par manière d'espièglerie, car dans une lettre du 28 mars 1832, elle a écrit : « ...nous avons entendu prêcher M. Bories... Quel dommage qu'il ne prêche pas en français! » Et M. A.-J. Boussac conclut : « *Qun daumatge, pecaire! que Mistral foguèse pas nascut trente ans plus lèu!* »

Les éditions du Porto-Aigo, d'Aix-en-Provence, continuent à publier leurs études-conférences, et il faut les en remercier. En trente pages, Mme Taladoire parle de **Valèri Bernard,** et elle le fait fort bien, en un vif provençal où perce une pitié pour les pauvres. M. René Jouveau consacre une quarantaine de pages à **Charloun Rieu** qu'il évoque de poétique façon. Ces deux études-conférences sont suivies de

courtes, mais précieuses notes bibliographiques. Il faudrait que de telles publications fussent encouragées.

M. Léon Teissier a consacré à Jules Boissière une très sérieuse étude dans **Calendau** (mars). Dans ce même numéro, M. Max Rouquette a traduit excellemment de larges parties du chant premier de *L'Enfer* :

> En mitan dau camin de nostra vida
> Me retroubère en una sèuve escura
> Que de moun drech camin m'ère fourviat.
>
> Ai! couma dire qu'èra, es causa dura,
> Aquela sèuva fèra e aspra e forta
> Que soun pensar rememòria ma pôu!

On pouvait s'y attendre un peu, mais l'étroite parenté entre le texte de Dante et la traduction est vraiment frappante. Et l'analogie serait plus grande encore si l'auteur s'était attaché davantage à une traduction littérale, par exemple pour le troisième vers. Mais ceci n'est pas un reproche, et il faut remercier M. Max Rouquette pour son très sérieux travail, qui nous montre d'éclatante façon la richesse de la langue d'oc, que de trop nombreux félibres galvaudent un peu.

Dans le numéro d'avril de *Calendau,* M. Pierre Azéma parle « des pâtres et gens des mas », citant M. Sully-André Peyre et *Marsyas* de mars. Clardeluno donne un poème : *L'Adiu dins Alet.* Chroniques habituelles, pleines de substance, concernant les livres, les journaux et revues, les petites et grandes nouvelles, etc.

De bons poèmes en dialecte auvergnat, signés J.-S. Mathieu, dans **Lo Cobreto** d'avril et de mai.

Une pièce de vers due à M. Antonin Perbosc : *Lo Pintre de la Santa Vièrge,* dans **Lo Gai Saber** de février; dans ce même numéro, un conte de Noël signé Prosper Estieu; une chanson de printemps de Mme Anna-Maria Ponrouch-Petit (mars).

La **Revue de la Haute-Auvergne** (juillet-septembre 1935) a publié d'intéressantes notes sur le langage actuel de la région d'Anglards-de-Salers (Cantal). Il est dommage que le glossaire joint à cette étude ait été écrit de façon aussi rudimentairement phonétique : une note générale sur la pro-

nonciation était utile et cela eût épargné à l'auteur d'écrire, par exemple : *baíso* pour vache, *bribiori* pour regain, *courcho* pour course et surtout *fi* pour fin (lat. *finis*), foi (lat. *fides*) et foin (lat. *fenum*). M. Juillard devrait savoir qu'en dialecte haut-auvergnat certaines voyelles sont très près les unes des autres quant à la prononciation : *e* et *i*, *a* et *o;* que les sons *b* et *v*, *s* et *ch* sont voisins; que certaines consonnes tombent. Et cela lui eût permis d'écrire, plus correctement : *vacha, reviure, coursa* et *fin, fi* et *fe.*

Deux félibres qui furent des « amateurs » dans le sens noble du mot ont disparu à deux jours d'intervalle. Le **Docteur Vabre,** né le 1er décembre 1864, maître en gai savoir depuis 1909, est décédé le 8 février à Béziers qu'il n'avait guère quitté. Le **Docteur Vinas,** né le 11 septembre 1860, est décédé à Bassan (Hérault), le 10 février. Félibre majoral, titulaire de la Cigale de Roussillon depuis 1918, il fut un des premiers signataires du manifeste fédéraliste de mars 1922.

MÉMENTO. — L. Denis Valvérane : *Lou Maianen* (H.-G. Peyre, Paris) ; Baptiste Bounet : *Lou Saquet dôu Gnarro* (Ed. dôu Porto-Aigo, Aix-en-Provence) ; Jean Bessat : *L'Enfant* (Imp. Berthier-Arle) ; Edmée Clément : *Cansoun e meloudîo* (chez l'auteur, Ollioules). — Laforêt : *Proun que tèngen!* (Ed. de la Cigale, Uzès) ; *Arièjo o moun païs* (Imp. J. Fra, Foix).

FRANÇOIS-PAUL RAYNAL.

LETTRES PORTUGAISES

La Poésie portugaise. — Panorama littéraire du Portugal d'aujourd'hui. — Joaquim Paço d'Arcos : *Diario dum Emigrante,* Lisbonne. — M. Teixeira Gomes : *Regresses;* Seara Nova, Lisbonne. — M. Teixeira Gomes : *Novelas eroticas;* Seara Nova, Lisbonne. — Antonio Botto : *Dar de beber a quem tem sede;* Atlantida, Coimbre. — Carlos de Passos : *D. Pedro IV e D. Miguel I;* Simôes Lopes, Porto. — Mémento.

Le développement de la pensée et de la **poésie portugaises** à travers les siècles montre à merveille que les vicissitudes politiques et sociales, aussi bien que les découvertes de toute nature, ne manquent jamais d'exercer une influence prépondérante dans l'art. Dante est issu des Croisades, comme Camoens des grandes Navigations interocéaniques. Un jeune Critique italien, M. Armando Troni, dans un récent essai : (*Colloqui col Tempo,* 1935) rappelle que le chantre de la *Divine Comédie*

a conçu son poème d'après une légende islamique et que la doctrine des Soufis, qui considèrent la Beauté comme le suprême attribut de la Divinité, se rapproche singulièrement de la conception gnostique. Les Grandes Découvertes sont l'aboutissement des Croisades, comme la Renaissance est l'aboutissement du Platonisme. Au cours du XIXe siècle, la Science expérimentale est venue ébranler les bases traditionnelles de la foi religieuse. Entre la Raison et la Foi éclata un redoutable conflit, qui trouva au Portugal un interprète de génie chez Antero de Quental. De 1870 jusqu'aux années qui ont immédiatement précédé la grande Guerre, le lyrisme portugais s'élance à la poursuite du Divin, et ne parvient le plus souvent qu'au sarcasme ou au désespoir.

Un grand philosophe, Leonardo Coimbra, que la mort est venue saisir prématurément alors qu'il venait de retourner au Catholicisme, crut un instant découvrir, dans une sorte de panthéisme bergsonien, qu'il intitulait le *Créationisme*, le moyen de faire graviter, selon le mode platonicien, Science et Religion dans le même cercle. Nous avons rendu compte ici même de ce magnifique effort. Un drame spirituel intensément tragique se déroulait cependant dans cette âme d'élite. M. D. Joâo de Castro Osorio en a précisé la nature (*Diario de Lisbôa*, Supp. Litt. Janvier 1936). Pour lui, le mysticisme de Leonardo Coimbra, qu'il regarde comme une forme exaspérée de la Recherche passionnée du Divin, marque l'agonie du platonisme; mais dans cette agonie sont inclus les éléments créateurs d'une pensée nouvelle. Ainsi écartelés entre le passé et l'avenir, les hommes qui incarnent ces périodes de transition ne peuvent que souffrir un destin tragique. Pour M. D. Joâo de Castro, le drame spirituel vécu par Leonardo Coimbra est chose fatale chez tous les philosophes mystiques modernes; car ils ne peuvent trouver l'équilibre et la paix qu'au sein des deux seules philosophies mystiques possibles : le Bouddhisme et le Catholicisme, seules doctrines capables, ajoute l'éminent essayiste, de tenter un esprit supérieur. Le mysticisme cède aujourd'hui la place à une conception tragique de la vie. Il ne s'agit plus de sainteté, mais d'héroïsme, de renoncement, mais d'action. En tout cas l'athéisme scientifique semble rejoindre tout naturellement le Bouddhisme, qui est une reli-

gion sans Dieu, et qui exhorte l'homme à se sublimiser par les seules forces de sa raison. Tout au contraire, le Catholicisme reconnaît la nécessité de la grâce divine. Mais n'attribue-t-il pas aux rites et même à la pure dialectique une importance qui le rive trop étroitement aux intérêts purement temporels? Est-il interdit, pour essayer de résoudre dans l'harmonie retrouvée le conflit des deux idéologies actuellement aux prises, de se tourner vers Dante ou vers saint François d'Assise?

Les caractéristiques de la génération littéraire de 1930, dit ailleurs M. Joâo de Castro (*Diario de Lisboa,* Sup., Sept. 1935) les différencient nettement de celles qui l'ont précédée, et elle a maintes œuvres marquantes a son actif. Voici en quoi elle se distingue : sens tragique, lyrisme plus profond que formel, humain et religieux tout à la fois, amour de la vie et de l'énergie haussé jusqu'à l'affirmation d'une certitude religieuse et métaphysique, exempte de l'angoisse du doute, tout le contraire du sentiment panthéiste de 1910 ou du vague platonisme de 1920.

Voilà qui est vrai d'œuvres comme les poèmes de Joâo Cabral do Nascimento et surtout comme les tragédies de Joâo de Castro! *La Horde* et *La Clameur* ou encore *Infanta* de Manuel de Figueiredo. L'éminent Directeur de *Descobrimento,* qui est l'un des protagonistes du mouvement littéraire de 1930, place au premier rang, comme ayant incarné au plus haut degré les aspirations à la fois profondément religieuses et largement humaines de sa génération, un poète dont l'œuvre fut prématurément interrompue par la mort, Antonio Alves Martins, auteur d'*Annonciation* (1921), de *Femme de bénédiction* (1923), de *L'Eternel Bûcher* (1926), de *François d'Assise* (1929), de *La Lance de Saint Michel.* M. D. Joâo de Castro fait remarquer que chaque génération littéraire au Portugal eut de dix ans en dix ans, depuis un demi-siècle, son poète prédestiné : Cesario Verde (1880), Antonio Nobre (1900), Mario de Sá-Carneiro (1920).

La génération de 1930 s'est tournée avec ferveur vers la critique; elle s'est préoccupée avant toutes choses de se défaire d'influences étrangères, et s'est abstenue de tout dénigrement systématique de ses devanciers. Avec les Moder-

nistes se précise la décision d'être avant tout soi-même, et d'exprimer le mystère de la Vie, par la transposition verbale des plus subtils frissons de l'âme. Ainsi la Poésie accompagne les plus récentes spéculations de la Science, quant aux divers trains d'ondes qui constituent la matière. João Gaspar Simões a pris nettement position en faveur des facultés intuitives, qui procurent à l'Intelligence les matériaux indispensables à la création et, par là même, défini les tendances individualistes des membres du groupe de *Presença.* M. José Regio, directeur de la revue qui porte ce même titre, considère d'ailleurs que la littérature actuelle au Portugal n'a point de programme déterminé, et qu'elle est surtout composée d'individualités. (*Diario de Lisboa,* mars 1935). M. José Regio s'est affirmé lui-même comme un romancier de haute classe dans *Le Jeu de Colin-Maillard,* où, délaissant toute convention, il explore audacieusement les cavernes tortueuses de l'instinct. Critique, il trace avec netteté le **Panorama littéraire du Portugal d'aujourd'hui .** Il n'est pas vrai, dit-il (et il l'a lui-même prouvé) que les nouveaux écrivains de Portugal aient renouvelé les moyens d'expression, sans renouveler les motifs. Les motifs poétiques de Mario de Sá-Carneiro, de Fernando Pessôa, d'Antonio Botto, d'Adolfo Casais Monteiro, d'Antonio de Navarro, de Saul Dias, etc., ne sont pas ceux de Bernardim, Garrett, Soares dos Passos ou Junqueiro. M. José Regio croit au génie instinctif, irrésistible et puissant comme une force naturelle, qui doit habiter tout écrivain digne de ce nom. Ce génie est la source de toute création originale, quelles que soient les conditions du milieu. C'est ce don initial qui donne aux *Chansons* d'Antonio Botto tout leur mystérieux charme. A sa prose également, ajouterons-nous. C'est lui qui confère la vie aux meileures pages d'Aquilino Ribeiro. M. José Regio voit mieux que d'heureuses promesses dans les romans de MM. João Gaspar Simões (*Eloy*), Rodrigues Miguels (*Pascoa Feliz*), Tomas Ribeiro Colaço (*A Folha de Parra*). Mais l'éminent critique considère que c'est la Poésie qui a fait le pas en avant le plus significatif, en s'incorporant des éléments imprévus. Et il cite après Adolfo Rocha, E. de Bettencourt, Branquinho da Fonseca, les noms de Carlos Queiroz, de Fausto José, de Francisco Bugalho, d'Alberto de Serpa. Dans

le domaine de l'Essai, le *Mystère de la Poésie* de J. Gaspar Simões, les *Considérations personnelles* d'Adolfo Casais Monteiro, *Antero* de Sant'Anna Dionisio, les *Solutions critiques* de Manuel Anselmo, les *Essais* d'Antonio Sergio, d'Hernani Cidade, de Rodrigues Lapa, de Castello Branco Chaves, de Vitorino Nemesis dénoncent une activité particulière, presque inédite au Portugal, et il est juste d'y insister, comme le fait M. José Regio.

La prose d'art se signale par la nouveauté de la syntaxe, du rythme et du vocabulaire, et ce rajeunissement est issu directement de l'attitude inédite des écrivains devant les problèmes de la vie et de la pensée. Cette attitude fait l'originalité de certaines pages signées Fernando Pessôa, Raul Leal, Almada Negreiros, M. Mario de Saa (*Explication de l'Homme*).

Nul doute que, dans la nouvelle et le roman, l'œuvre fragmentaire de Mario de Sá-Carneiro — (nous avons sous les yeux *Principio* publié en 1912) — n'ait exercé sur les jeunes forte influence. *Folie, Pages de journal, L'inceste* dénonçaient d'étonnantes facultés d'introspection servies par un style d'une exquise souplesse émotive. Ces qualités maîtresses se retrouvent dans le prestigieux roman que vient de publier Joaquim Paço d'Arcos : **Journal d'un Emigrant.** Un être raffiné descend progressivement jusqu'aux profondeurs de la réalité la plus hostile. Il mesure ainsi toute la distance qui sépare une vie heureuse et prospère de la vie difficile et tourmentée du chercheur d'aventures, esclave de son aveugle ambition plus encore que de ceux auxquels il s'est livré et qui l'oppriment. Inerte devant l'adversité, pusillanime devant la tentation, dit l'auteur lui-même, faible avec les autres et faible avec lui-même, mais conscient de cette faiblesse au point de la juger avec une remarquable lucidité, il finit par se libérer des liens de l'opprobre et par renoncer à l'erreur, non peut-être par volonté de régénération, mais parce que la douloureuse expérience l'a désabusé. Cette odyssée de l'émigrant qui a tout perdu, excepté le sentier du retour, est d'une vérité cruelle, et le drame se déroule tout entier dans l'âme. Qu'il s'agisse du pauvre bougre des troisièmes classes ou du fils de famille des premières, l'aventure est la même.

Chez les deux, c'est la même frénésie du triomphe espéré, la même dose d'illusion, la même impréparation. Toutefois, chez l'émigrant cultivé, l'intelligence entrant en scène, la crise de souffrance est plus poignante encore. Voilà une œuvre puissante et qui ne doit rien à personne.

L'intelligence de l'artiste s'exerce ici en profondeur plus qu'en surface, pour reprendre les définitions de Fernando Pessôa. De là un style dépouillé, fait de notations fines et pénétrantes, sans recherche de couleur.

Bien loin de cette manière évocatrice de fuyants paysages d'âme se situe la fringante émotivité, baignée de douce ironie, qui donne un charme incomparable aux pages de M. Teixeira Gomes. Là nulle passion, mais un culte païen de la Beauté, un amour extasié de la couleur, un souci méticuleux du détail pictural. Le narrateur sait orchestrer sa vision, mais se refuse à la déformer. C'est un homme qui sait voir, qui aime se regarder vivre au milieu des choses et des êtres, et qu'enivrent les jeux de la lumière.

Au fait, par son amour de la sincérité en art, de la justesse du ton, de la vérité vivante, il est bien le précurseur de ceux d'aujourd'hui, et il leur a préparé la voie.

Après avoir glané hors de sa patrie maintes images et sensations pittoresques, il revient explorer sa terre natale, et le voici qui, dans **Retours,** nous conte avec l'humour qui lui est propre sa découverte de ce qu'il appelle une sorte d'exotisme à l'envers. D'Evora à Alcobaça, à Mafra, à Sintra, à Batalha, au Musée des Carrosses royaux, d'Algarve à Porto, à Braga, à Lagos, et à travers Lisbonne, puis à Santiago de Compostelle, il nous dit ce qui l'enthousiasme ou ce qui le déçoit, sans réticence ni préjugé. Au passage, nous retrouvons des figures connues : Antonio Nobre, Silva Pinto, Luis Osorio, voire la Reine Amélie, qu'il enveloppe de sympathie non feinte. Coïmbre, que les fastidieuses années d'études ne lui avaient point laissé voir, l'éblouit tout à coup, homme fait. Il nous désigne ainsi dans son pays quelques authentiques merveilles, et l'on peut se fier à son goût; il est remarquablement sûr.

C'est sur le même ton de confession amusée et de causerie aimable que nous sont contées les **Nouvelles érotiques.** A travers de croustillantes aventures, l'auteur nous promène de

Hollande en Andalousie, de Catalogne en Italie, à Smyrne et nous ramène au Portugal. M. Teixeira Gomes ne nous cache rien de son incorrigible fantaisie d'artiste, et les six récits du volume, œuvres de parfaite maturité, nées sur le sol de notre Afrique, sont un régal des plus délicats.

Chez Antonio Botto, le monde intérieur, où se meut la fantaisie du poète, fournit au prosateur les images dont il a besoin, et les raffinements de la sensibilité se dissimulent à peine sous la simplicité voulue de la forme. Ainsi peut-il, avec sa gerbe fleurie qui porte ce titre gracieux : **Donner à boire à quiconque a soif**, s'adresser aussi bien aux enfants qu'aux grandes personnes. Les uns et les autres peuvent y trouver un plaisir et une leçon. Car ces courts récits, qui sont autant de poèmes en prose, tiennent à la fois de l'apologue et du conte et le vieux Saadi en aurait pu enfermer un bon nombre dans son *Gulistan*. L'émotion, dit Fernando Pessoâ, est comme toute vie un système d'attraction et de répulsion. Par là même tout ce que nous ressentons contient obscurément deux forces. (*Diario de Lisbôa,* Supp. Mars 1935). Ceci étant, l'éminent essayiste et poète trop tôt disparu croit découvrir chez Antonio Botto un tempérament consciemment émotif, qui exclut aussi bien la passion que les formes intenses de l'intelligence, mais qui connaît ses propres contradictions et qui en tire une secrète ironie.

Voilà un jugement que l'on peut ratifier pour le juste renom d'Antonio Botto.

Noval est le titre d'un poème plein de ferveur et de mouvement qu'Antonio Porto-Alem consacre au site montagneux de son pays natal. *Noval* est aussi le nom d'un coteau pierreux et nu du Beauvaisis. Le jeune poète retrouve toute son enfance mêlée pour toujours aux anfractuosités du sol.

Notre époque affiche volontiers le culte de la Vérité nue et crue. Cependant elle est rongée de passions violentes, et seuls quelques esprits d'élite sont capables de se hausser au-dessus des luttes de partis. L'historien digne de ce nom doit savoir aimer la Vérité pour elle-même. M. Carlos de Passos se présente à nous comme étant de ceux-là. Il pense que le choc furieux qui de 1828 à 1834 mit aux prises, au Portugal, deux doctrines adverses, deux idéologies politiques opposées, em-

poisonna l'atmosphère mentale du pays d'un tel flot de haines qu'il en est resté jusqu'aujourd'hui quelque chose. L'implantation des principes libéraux au Portugal coûta cher, dit l'historien. M. Carlos de Passos débute par un parallèle des valeurs morales, intellectuelles et politiques des deux princes rivaux : D. Miguel, prince légitime et de droit divin, et D. Pedro, dont l'incapacité était notoire. Telle est l'opinion de M. Carlos de Passos. A la mort de D. João VI, la lutte éclate entre les Constitutionalistes, à qui la Régence vient de donner satisfaction, et les Absolutistes, qui déchaînent la révolution, et qui préparent le retour de D. Miguel... Battues dans le Minho, les troupes libérales cherchent refuge en Galice. La Chambre des Députés est abolie; les violences absolutistes se précipitent, et D. Miguel est acclamé Roi de Portugal. Il est reconnu par les Puissances; mais les libéraux n'ont pas abandonné la partie, et le débarquement de leurs forces se prépare. Elles conquerront peu à peu, et à travers mille vicissitudes, le nord et le centre du pays et obligeront D. Miguel à fuir... Devant l'incendie qui dévore actuellement l'Espagne voisine, cette lecture est infiniment attachante. Plus de quatre cents pages compactes composent l'ouvrage, et il nous fait comprendre bien des choses.

Mémento. — Le *Diccionario universal de Literatura*, bio-bibliographique et chronologique d'Henrique Perdigão est un précieux instrument de travail. Nous nous devons d'y revenir. Les deux volumes où sont consignés les travaux du Ier *Congrès d'Anthropologie coloniale* sont d'un grand intérêt scientifique. Nous passerons prochainement en revue les matières contenues dans le *Bulletin des Etudes portugaises* de 1936. MM. Léon Bourdon, G. Raeders, M. Bataillon, R. Decary, M. de Jong, etc., y signent de savantes études, et la chronique bibliographique y est fort soignée. Lire dans *A Lingua portuguesa*, que dirige courageusement M. Rodrigo de Sa-Nogueira, la curieuse étude de J. de Oliveira Simões: *A expressaô numeral na linguagem* (Fasc. IX-XII-1936). Lire à *Seara Nova: Psichologia da Saudade* par Cruz Malpique (Nos 459 et 460); *Variaçóes sobre velhissimos temas* par M. Teixeira Gomes (N° 466); *Extase*, poème de Jaime Cortesão (N° 470). Le Bulletin de la propagande nationale : *Portugal* publie dans son N° d'Octobre-Novembre les documents diplomatiques qui ont trait à l'attitude du Portugal vis-à-vis de la guerre civile espagnole.

De João de Barros; *Um grande Educador :* João de Deus Ramos, pages de justice.

PH. LEBESGUE.

VARIÉTÉS

Le cinquantenaire du fusil Lebel. — Le plus ancien document qu'on possède sur cette arme est, paraît-il, une note datée du 16 mars 1887, note émanant de la 3e Direction du ministère de la guerre, et ainsi libellé :

Le général directeur a l'honneur de faire connaître à la section technique de l'artillerie que, par décision ministérielle du 3 mars courant, le fusil de 8 mm. à répétition, tirant la poudre B, sera désigné sous le nom de fusil d'infanterie modèle 1886.

Voici donc un demi-siècle que le Lebel est en service, alors que le Chassepot avait été remplacé au bout de huit ans (1866-1874), et le Gras au bout de douze (1874-1886).

Le Lebel! C'est, en effet, sous ce nom qu'est connu le fusil d'infanterie modèle 1886 » à l'adoption duquel le colonel Lebel est pourtant resté étranger, comme nous l'apprend le général Challéat dans le bel *Historique de l'artillerie* que la maison Charles-Lavauzelle a édité récemment.

Je peux complèter son récit par quelques détails personnels, car j'ai bien connu Lebel.

Il était chef de bataillon et commandait l'école régionale de tir du camp du Ruchard, en 1880, lorsque je fus nommé professeur dans cet établissement destiné exclusivement aux officiers d'infanterie parvenant de Saint-Cyr ou de Saint-Maixent. A cette époque, les questions de balistique étaient, par tradition, en vertu d'une habitude tacite, réservées à l'artillerie, arme à laquelle j'appartenais.

Chargé d'enseigner la théorie du tir et aussi de faire connaître aux élèves les armes portatives en service à l'étranger, je crus devoir faire une place assez grande, dans mon cours, à deux armes à répétition : le Vetterli, dont les miliciens suisses étaient pourvus, et le Kropatscheck, destiné aux compagnies de débarquement de la marine autrichienne.

Le monde militaire d'alors commençait à porter son attention sur les assauts infructueux tentés par les Russes et les Roumains sur les ouvrages de Plewna, défendus par les Turcs.

Ceux-ci s'étaient pourtant contentés de cribler le terrain d'une pluie abondante de balles, lancées « dans le bleu » sans viser. Bien que n'ayant pas fait grand mal aux assaillants, cette pluie avait suffi à les arrêter, parce qu'elle avait eu raison de leur résistance nerveuse. On vit ces soldats, dont le courage est légendaire, se coucher, à bout de forces, et même s'endormir sous le feu, quand ils avaient pénétré dans la zone dangereuse.

Le tir désordonné avait-il donc acquis l'efficacité qu'on attribuait jusqu'alors au tir ajusté? Bugeaud avait recommandé à l'infanterie d'être avare de son feu. Les soldats d'Osman-Pacha, eux, avaient été, au contraire, follement prodigues du leur, et ce gaspillage de munitions leur avait réussi.

Quelle conclusion tirer de là?

Croyant à la nécessité d'en venir au tir rapide, je n'hésitai pas à faire connaître cette opinion à mes élèves, ce qui provoqua, de la part du commandant, des remontrances d'autant plus vives qu'il professait personnellement une opinion exactement contraire à la mienne. Ses reproches m'ont d'ailleurs paru passer par dessus ma tête pour atteindre l'artillerie, à laquelle il reprochait — non sans raison, d'ailleurs — de se réserver le monopole de tout ce qui était relatif aux armes à feu portatives. Non seulement c'est elle qui les fabriquait dans ses manufactures, mais elle était seule chargée d'étudier et d'expérimenter les modèles proposés. Or, l'infanterie se croyait, à bon droit, plus qualifiée que quiconque pour se prononcer sur le mérite des armes dont elle était appelée à faire usage.

Le commandant fit donc, en me parlant, le procès des théoriciens qui n'entendent rien aux questions pratiques, des polytechniciens qui se mêlent de résoudre des problèmes dont ils ne possèdent pas les données essentielles. Il faut être officier de troupe, me dit-il, pour savoir quelle tentation la possession d'une arme à tir rapide donne au combattant pour brûler des cartouches sans rime ni raison.

Et il m'en montra les conséquences : il me représenta la longueur des charrois nécessaires pour le ravitaillement en munitions après une dépense effrénée de cartouches. Voyez combien les arrières de l'armée seront encombrés, combien

les colonnes seront alourdies! Faites-vous une idée des difficultés qu'on rencontrera lorsqu'on aura à distribuer les cartouches sur la ligne de feu pendant la bataille!

D'autre part, dans les fusils à magasin, les mécanismes de culasse, déjà compliqués, se compliquent encore d'organes plus ou moins délicats et fragiles. Le troupier n'aura-t-il pas bien du mal à se donner pour les entretenir au cours d'une campagne, après les fatigues des étapes et des combats? Ces organes risquent d'ailleurs de se coincer pendant l'exécution des feux. Or, quel sera l'état d'âme du malheureux tirailleur dans l'arme duquel cet enrayage se produira? N'ayant plus entre les mains qu'un simple « manche à balai », ne sera-t-il pas poussé, par le sentiment de son impuissance, à la démoralisation, à la panique, à la fuite?

En manière de conclusion, le commandant me déclara que, si le Wetterli pouvait convenir aux miliciens suisses, tous excellents tireurs, si on pouvait approuver les Autrichiens qui dotaient d'une carabine à tir rapide un corps spécial et restreint comme les compagnies de débarquement, l'infanterie française n'admettrait jamais une arme de ce genre. Bref, pour sa part, il m'interdit d'entretenir mes élèves de ce qu'il considérait comme des billevesées.

L'ironie du sort a voulu que cet adversaire déclaré du fusil à répétition donnât son nom au premier fusil à répétition de notre armée, et qu'il dût à cette criconstance une notoriété qu'il méritait fort peu, étant resté presque complètement étranger à la création du modèle adopté.

Le ministère avait fini par mettre à l'étude la question que les événements l'obligeaient à poser. En mars 1883, il avait nommé une commission, présidée par le général Dumont, avec mission d' « arrêter un type de fusil à répétition. » Mais, composée surtout d'officiers hostiles au principe, elle n'était arrivée à aucune conclusion au bout d'un an de palabres inutiles. Aussi fut-elle remplacée, le 14 mars 1884, par une autre commission, moins nombreuse, présidée par le général Tramond.

Lebel, alors lieutenant-colonel, et devenu commandant de l'école normale de tir du camp de Châlons, en faisait natu-

rellement partie, et, naturellement aussi, il continuait à faire de l'obstruction avec plusieurs de ses camarades, si bien qu'on n'aurait abouti à rien si, en janvier 1886, le général Boulanger, ministre de la guerre, n'avait ordonné impérativement qu'un modèle de fusil à répétition lui fût soumis avant le 1er mai.

On n'avait donc que quatre mois pour en arrêter le type, après trois ans de travail stérile.

Ce tour de force fut réalisé grâce aux expériences déjà faites, grâce à l'étude préalable de certains éléments du problème à résoudre, grâce à l'invention de la poudre sans fumée due à l'ingénieur Vieille. Le colonel Gras proposa le mécanisme qui fut adopté avec la culasse imaginée par le colonel Bonnet. Le capitaine Desaleux avait conçu un étui de cartouche qui donna satisfaction. Quant à la balle en plomb, on avait songé à l'envelopper de cuivre ou d'acier. Mais on avait dû renoncer à l'emploi de ces métaux. C'est le général Tramond qui trouva la solution, ayant pris l'initiative de faire essayer le maillechort dont il avait demandé des échantillons à la Société industrielle et commerciale des métaux, qui s'en servait pour fabriquer les plaques d'identité destinées à l'armée.

Dans cette énumération des collaborateurs, le nom de Lebel ne figure pas. Ce nom a pourtant recueilli toute la gloire, malgré les protestations de la commission Tramond, y compris celle de l'heureux bénéficiaire lui-même.

LIEUTENANT-COLONEL ÉMILE MAYER.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Benito Mussolini : *Œuvres et discours, édition définitive, III;* Flammarion. — Dr Karl Georg Gassert : *L'Allemagne, bête noire de l'Europe;* éditions La Bourdonnais, 60, av. de La Bourdonnais. — Ernest Renauld : *« L'Action française » contre l'Eglise catholique et contre la Monarchie;* Tolra. — A. Trofimoff : *Du Musée impérial au marché aux puces,* Les Argonautes. Paris, 1936. — Tchernoff : *Dans le creuset des civilisations. De Nijni-Novgorod à Paris,* Rieder, 1936. — Géorges Oudard : *La vie mystérieuse et tragique de la dernière Tsarine,* Les Editions de France, 1936.

Le tome III de l'édition définitive des **Œuvres et Discours** de Benito Mussolini comprend un choix de ses articles et de ses discours du 23 mars 1919 à octobre 1922. Ils racontent d'abord sa « défense de la victoire ». La troupe ayant dû faire

usage de ses armes pour mettre à la raison les légionnaires de d'Annunzio à Fiume, le 25 décembre 1921, il en résulta le « Noël sanglant ». Ce fut pour Mussolini une occasion à des excitations haineuses et provocatrices.

La Méditerranée redeviendra nôtre, fatalement, dit-il à Trieste le 6 février Rome, fatalement redeviendra la cité directrice de la civilisation dans tout l'Occident européen. Levons le drapeau de l'empire, de notre impérialisme qui ne doit pas être confondu avec celui de marque prussienne ou anglaise. Transmettons aux nouvelles générations la flamme de cet idéal : faire de l'Italie une des nations sans lesquelles il est impossible de concevoir l'histoire future de l'humanité... *Qu'elle porte les frontières de l'Empire jusqu'à l'Océan* et sa renommée jusqu'aux étoiles!

Mussolini entra ensuite à la Chambre des Députés et y commença une lutte âpre pour le fascisme. Au commencement de 1922, il alla en Allemagne et en revint avec la conviction que l'Allemagne n'était ni républicaine, ni pacifiste, mais n'avait plus d'armée :

Il est hors de doute, écrivit-il le 25 mars 1922, que la jeunesse est tourmentée par le désir de la revanche... La haine contre la France s'accentue chaque jour et atteint son paroxysme. Malheur à la France si l'Allemagne pouvait demain faire une nouvelle guerre et la gagner! Les derniers Français seraient jetés dans l'Atlantique. Heureusement le problème de la revanche allemande n'est pas seulement français; il est aussi anglais et italien... L'Italie doit accepter et soutenir le point de vue britannique... Il faut que les puissances occidentales se garantissent elles-mêmes, comme la France, contre la possibilité d'un retour offensif de l'Allemagne. Il n'y a pas d'autre moyen pour assurer une période de paix relativement longue à l'Europe... En d'autres termes : pacte de garantie entre les nations occidentales; moratorium à l'Allemagne.

Il est curieux de noter ces idées chez Mussolini. Il les a abandonnées depuis pour reprendre le rêve de « porter les frontières jusqu'à l'Océan », ce qui lui fait pratiquer actuellement sa politique de bascule. Mais alors, il avait encore à conquérir le pouvoir. Ce fut le but des discours de septembre et d'octobre 1922 qui terminent ce très intéressant volume.

L'ouvrage du Dr. Gassert, **L'Allemagne, bête noire de l'Europe,** est intéressant. L'auteur est un Allemand familier

avec la littérature sur l'histoire de la Guerre mondiale et de l'après-guerre. Il y a trouvé d'innombrables reproches faits aux Alliés sur des points débattus en histoire et en politique. Il a compilé tous ces griefs et les a exposés dans un livre bourré de faits et de références (pour pouvoir faire tenir toute sa matière en un volume, il a été obligé d'employer des abréviations). Le résultat est certainement intéressant et instructif. Il fait connaître sur chaque question controversée le point de vue allemand. Il va sans dire que tous les griefs énumérés par le Dr Gassert ne sont pas exacts. C'est ainsi que p. 104 il parle de l'expulsion « d'environ 150.000 Allemands » d'Alsace-Lorraine : les Allemands expulsés de la région de Strasbourg tinrent dans deux ou trois trains; ils n'ont donc pas dépassé 1.500 à 2.000 personnes. C'étaient en général des universitaires (« gardes du corps des Hohenzollern ») et des fonctionnaires. On ne pouvait réellement pas les garder. On pourrait de même réfuter presque tous les autres reproches faits par le Dr Gassert. Mais cela ne doit pas empêcher de reconnaître que son livre est vraiment bourré de renseignements.

M. Ernest Renauld, élevé par des parents catholiques, suivit malgré son père sa vocation en devenant journaliste dès l'âge de 18 ans. En 1904, le duc d'Orléans lui fit confier la direction du *Soleil*. M. Renauld était parvenu à faire vivre ce journal, redevenu quotidien, quand en 1908 Maurras fonda l'*Action française* quotidienne. Il n'y avait pas assez de royalistes pour faire vivre deux quotidiens. M. Renauld dut, en 1911, cesser la publication du *Soleil*. Mais il n'a jamais pardonné à M. Maurras et aux amis de celui-ci cet insuccès. Inlassablement, il a recueilli les lignes imprudentes ou heurtant l'orthodoxie échappées de la plume de ses adversaires, les critiques dont ils ont été l'objet, les condamnations prononcées contre eux. Il les réimprime, généralement in-extenso, dans un gros livre intitulé : **« L'Action française » contre l'Eglise catholique et contre la Monarchie.** L'ouvrage est intéressant, quoique un peu long. M. Renauld eût augmenté la force de sa démonstration en se bornant à donner l'essentiel de beaucoup de ses citations. Mais il était impossible de prouver plus clairement que certains des écrivains de l'*Action française* se

sont parfois moqués des dogmes et ont professé des doctrines peu morales. Bien curieuses aussi les critiques adressées par le royaliste Renauld à ses princes. C'est ainsi qu'il rapporte que le duc de Guise avait d'abord désapprouvé la rébellion de l'*Action française* contre la condamnation dont la frappait l'Eglise. Puis il se ravisa et le 15 janvier 1927 envoya à Maurras et à Daudet un télégramme d'approbation. En le lisant, le cardinal Dubois s'écria : « Le duc de Guise a signé sa propre déchéance. »

> Il paraît, dit M. Renauld, que le Prétendant n'avait rien signé, ou ne voulait pas signer le télégramme rédigé en son nom, par son entourage; mais n'ayant pas protesté, il doit être considéré comme responsable. Il partage cette responsabilité avec la duchesse de Guise, qui ne cesse de manifester son hostilité au Souverain Pontife en saisissant toutes les occasions d'assister aux mariages et aux enterrements de néo-royalistes condamnés par l'Eglise. Bien plus, elle entraîne ses enfants... Les catholiques se partagèrent en deux camps... Un très petit nombre suivit M. Maurras dans sa révolte... Il en résulte un déficit considérable pour la Cause capétienne.

M. Renauld déclare qu'à ses yeux, « la Monarchie est la vérité politique » et que le Pouvoir appartient au plus digne. « Le duc de Guise, continue-t-il, aspire à la Couronne. Or, il n'a rendu aucun service à la France. » M. Renauld est un étrange royaliste.

ÉMILE LALOY.

§

Les deux premiers des trois ouvrages dont je veux parler aujourd'hui forment en quelque sorte un diptyque. Ils constituent deux variantes d'un sujet identique : la Russie d'hier. Ce sont donc des ouvrages rétrospectifs dont le leitmotiv pourrait être l'inscription qu'on retrouve le plus souvent sur les stèles funéraires des cimetières : « mille regrets » ou encore « regrets éternels ». Bref, ce sont deux reconstitutions d'un passé déjà mort et enterré et que nul ne s'avisera de ressusciter si ce n'est dans la mémoire.

Le petit livre de M. Trofimoff, **Du musée impérial au marché aux puces,** est écrit dans une langue alerte et légèrement badine. Il est instructif et précieux pour ceux qui

s'intéressent à l'art, principalement à la peinture. Car évidemment un ancien conservateur du musée de l'Ermitage à Pétersbourg et fondateur de la revue d'art ancien *Starýé godi* (Les vieilles années) ne pouvait ne pas parler en connaisseur, dans son ouvrage, de la peinture et de l'art appliqué. Mais M. Trofimoff est encore un « ci-devant ». Cette particularité l'a poussé à parler aussi de la vie de la noblesse provinciale russe avant la grande tourmente. Avouons que cette partie de son livre, qui n'est pas faite pour déplaire à ceux qui ne connaissent pas ou connaissent insuffisamment la vie provinciale russe d'hier, ne m'a guère enchanté. Elle a réveillé en moi de bien mauvais souvenirs, car moi aussi j'ai connu et subi jadis cette vie-là, qui ne se prête nullement à l'idéalisation.

La noblesse russe de la fin du siècle dernier était en pleine décadence. Elle n'avait retenu que des bribes des qualités et des vertus qui avaient caractérisé la classe nobiliaire russe du début du XIXe siècle, et qui étaient surtout son idéalisme, sa soif du savoir, l'indépendance de son esprit et son honnêteté foncière. Par contre, elle avait conservé tout ses défauts, en les grossissant et en les encanaillant. Plus que jamais elle était dépensière, imprévoyante, frivole et prête à toutes les bassesses. Enfin, dans sa grande masse, elle était dénuée de toute vie spirituelle, de tout idéal, si ce n'est celui d'être pensionné et secouru par l'Etat.

Mais la décadence de la noblesse russe de la fin du XIXe siècle n'avait pas fait surgir en Russie une autre classe où se seraient retrouvées les qualités solides que cetté noblesse avait perdues. La bourgeoisie citadine était à peu près au même niveau que la noblesse. Restait le milieu de l'*Intelliguensia,* formé par des transfuges de toutes les autres classes de la nation. Certes, ce milieu a connu jusqu'à ces temps derniers de grands idéalistes et des hommes fort distingués et cultivés. Mais il n'avait aucune tradition et ne reposait sur rien. Au surplus, son idéalisme était extrêmement nébuleux et ses esprits distingués et cultivés étaient pour la plupart de terribles idéologues. Et cependant c'est de ce milieu sans tradition et sans base solide, que sortirent, aussi bien à la fin du siècle dernier qu'au début de ce siècle-ci, la plupart

des rénovateurs et des révolutionnaires, et c'est ce milieu qui engendra les groupements révolutionnaires, tels que la *Narodnaia Volia* (la volonté populaire) qui joua, à un moment donné, un si grand rôle dans l'éclosion des idées subversives en Russie et dont nous parle en connaisseur M. Tchernoff dans son ouvrage : **Dans le creuset des civilisations. De Nijni-Novgorod à Paris.**

Cette puissante organisation de la *Narodnaia Volia,* toute révolutionnaire qu'elle était, n'avait rien emprunté au marxisme; elle plongeait ses racines dans l'esprit démocratique dont était très marquée toute la vie russe. Car les idées démocratiques sont nées en Russie bien avant la révolution bolcheviste. Mais ces idées étaient purement théoriques et extrêmement flottantes. Enfin elles ne prenaient pas suffisamment en considération la nature humaine et les possibilités matérielles. Aussi toutes les organisations politiques et révolutionnaires qui se réclamaient de ces idées n'allaient jamais plus loin dans leurs actes qu'à fomenter des soulèvements populaires épars et sans lendemain ou des attentats terroristes individuels. Et, en fin de compte, elles durent céder le pas à une force concrétisée qui, rejetant les principes démocratiques, s'érigea en porte-parole des revendications du prolétariat. Que cette force ait trouvé en Russie sous le dernier règne un terrain tout préparé, ceci est incontestable. Cependant prétendre, comme le font d'aucuns, que c'est uniquement grâce à la décrépitude du pouvoir impérial que le marxisme eut la possibilité de prendre pied en Russie, c'est faire une grave entorse à la vérité historique. La couronne, certes, a sa part de responsabilité, et elle est grande, dans la chute de l'Empire, mais c'est toute la « société » russe qui fut fautive. Et seuls peuvent être du premier avis ceux qui se documentent sur les choses russes dans des ouvrages pareils au dernier livre de M. Georges Oudard, **La vie mystérieuse et tragique de la dernière Tsarine.** J'avoue que je fus intrigué par le titre. Mais à la lecture j'ai été désillusionné d'abord, fatigué ensuite et écœuré à la fin.

La vie de la dernière impératrice de Russie, telle qu'elle est racontée par M. Oudard, est pire qu'une histoire romancée, c'est un roman-feuilleton avec tout ce que ce genre comporte

de vulgaire, de grossier et de faux. Veut-on des preuves de ce que j'avance? En voici une parmi cent autres pareilles :

— Mon grand Agou, mon trésor adoré, prends-moi dans tes deux bras soupire-t-elle (la Tsarine) à l'oreille de Nicky (le Tsar) qui s'approche en pyjama rayé. Grigory (Raspoutine) m'est apparu tout à l'heure, comme je priais. Il va revenir pour conjurer de grands malheurs. Entre dans mon petit lit. Pas dans le tien, ce soir! Je t'expliquerai... Ah! ta bouche! Ta chère bouche, tes beaux yeux bleus! Je suis ta femme, ta vieille femme toujours. Serre-moi! Serre-moi! Plus fort! Plus fort encore! Oui, éteins. La veilleuse est déjà allumée (p. 163).

La « prière d'insérer » qui accompagne le livre, prévoyant que ce passage, comme certains autres du même acabit, pourrait bien mettre en méfiance le lecteur, s'empresse de nous avertir que « les propos mis dans la bouche d'Alexandra Féodorovna et de son mari, si surprenants qu'ils puissent paraître parfois, sont dans l'esprit et dans les termes d'une rigoureuse authenticité ».

Cette assertion fera sourire tout lecteur conscient de la différence qui sépare l'histoire sérieuse des divagations écrites pour servir de pâture grossière aux ignorants.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Général Tournès : *Histoire de la guerre mondiale.* T. IV. *Foch et la victoire des alliés,* Payot. — Général J.-B. Seely : *Souvenirs de guerre et d'avant-guerre* (1908-1920), Berger-Levrault. — Benoist-Méchin : *Histoire de l'armée allemande depuis l'armistice,* T. I. Albin Michel.

Si l'on excepte le grand ouvrage du général Palat (14 vol.), rédigé trop près des événements et ainsi privé de la nombreuse documentation que l'on a réunie depuis, il n'est certainement pas, parmi les nombreuses publications parues sur la Grande-Guerre d'exposé aussi consciencieux, aussi documenté et d'une objectivité aussi parfaite que l'**Histoire de la Guerre Mondiale** du général Tournès (1). On a l'impression qu'une ère nouvelle commence : celle où l'on voudra bien reconnaître que la vérité est plus profitable que l'erreur. Cet officier général a entendu rédiger une nouvelle histoire de la guerre,

(1) Le tome IV et dernier.

qui, tout en restant accessible à tous, utilisât la nombreuse documentation réunie par la Section Historique de l'armée. Cette documentation, malgré les réserves que l'on peut faire à son sujet, mérite dans son ensemble d'être vulgarisée. D'autres officiers généraux ont accepté de se charger des trois premiers volumes (2). Souhaitons qu'ils apportent le même souci d'objectivité, auquel nous sommes heureux de rendre hommage aujourd'hui. Il ne peut plus s'agir, comme nombre d'auteurs l'ont fait jusqu'ici, d'écrire l'histoire en s'inspirant uniquement de ses préférences personnelles ou de ses passions, ou encore, ce qui est plus commode, en sacrifiant tout à un conformisme désuet, qui s'efforce de perpétuer une légende, pour couvrir de trop nombreuses responsabilités et les plus coupables carences.

L'année 1918 s'ouvre au lendemain de deux événements graves : 1° La Russie a signé un armistice le 15 décembre 1917; elle ne compte plus au nombre des belligérants; 2° l'Italie, en novembre 1917, a subi le désastre de Caporetto. Elle est hors de jeu pour de longs mois. La situation n'a jamais été chargée de menaces aussi graves pour les armées alliées. Cependant, après une période de revers d'une gravité exceptionnelle, cette année 1918 verra, à la surprise du monde entier, s'opérer en moins de trois mois le redressement d'une situation jugée désespérée. Il suffira de trois autres mois pour rejeter les armées allemandes au-delà de nos frontières et leur imposer un armistice d'une dureté exceptionnelle. La raison d'un tel miracle? Elle est simple : la mise en œuvre, par un soldat exceptionnel, de méthodes qui supprimaient pour l'ennemi le jeu des navettes sur les lignes intérieures, substituaient aux actions de détail une manœuvre d'ensemble parfaitement liée, remplaçant des procédés absolument inopérants, qui avaient persisté pendant trois ans, témoignant chez le commandement d'une éclipse totale de toute notion d'art militaire. Je ne veux pas pénétrer dans les détails de cette magnifique page d'histoire militaire, la plus grande peut-être de tous les temps; je renvoie le lecteur au magistral exposé qu'en a donné le général Tournès.

(2) Les tomes II et III, des généraux Daille et Hellot, viennent de paraître.

Les **Souvenirs de guerre et d'avant-guerre** du général Seely, ancien ministre de la Guerre de Grande-Bretagne, constituent par l'autorité et la loyauté du témoignage une des plus précieuses contributions que nous ayons sur la période de préparation et la guerre elle-même. Attaché à l'Etat-Major de French, puis commandant de la Brigade de cavalerie canadienne, il fut bien placé pour apprécier les faits et les hommes, en toute indépendance d'esprit. Les anecdotes, les jugements, les critiques abondent dans son récit. En voici un exemple : au moment où l'armée anglaise retraite derrière la Marne, French envoie Seely en mission à Paris, auprès du général Galliéni. Celui-ci venait d'apprendre que la Ire armée allemande avait cessé de se diriger sur la capitale. Il se sentait délivré d'une terrible responsabilité :

Il m'avoua franchement, dit Seely, que rien n'aurait pu empêcher l'entrée triomphale dans Paris de l'armée allemande victorieuse. « S'ils avaient décidé de poursuivre leur marche sur nous, Maunoury et moi aurions pu nous efforcer d'inquiéter leurs communications; mais nous aurions risqué nous-mêmes d'être coupés et Dieu sait quels ordres formels j'aurais reçus du Gouvernement de Bordeaux. On m'avait déjà dit : *Pas un coup de fusil ne doit être tiré dans ou près de Paris*. Maintenant, c'est nous qui allons les frapper par derrière; ce sont eux qui vont battre en retraite. Tous les espoirs sont permis » (p. 68) (3).

Plus loin, parlant de Foch et du général de Castelnau, il nous dit :

« Je suis convaincu qu'après Foch qui, sans conteste possible, dominait de la tête et des épaules tous les commandants en chef de toutes les autres nations, de Castelnau était le plus avisé des généraux français. »

Le général de Castelnau a toujours été, en effet, un homme très avisé.

La guerre des tranchées, en 1914-1915, provoque chez le général Seely les réflexions suivantes :

« Le Haut Commandement rêvait toujours d'une prochaine avance victorieuse, de sorte que nous fûmes maintenus au plus près des tranchées ennemies, dans des positions n'ayant aucun intérêt militaire... En réfléchissant à tout cela maintenant, on se rend compte de

(3) Voir p. 62. Le même témoignage y est donné sous une autre forme.

la fantastique folie de la méthode employée alors. Le long du front anglais il existait, en arrière de nos tranchées, des positions excellentes où nous aurions pu utilement nous établir... On n'a pas voulu abandonner un pouce du terrain que l'on avait reconquis, et cette conception aussi fausse que déplorable a été la cause d'une série effroyable de misères humaines... Aussi bien à propos de l'attribution des commandements que des opérations, une incompréhension totale semblait obstinément entacher d'insuffisance et d'inefficacité toutes les décisions. »

Il ajoute :

« Il est curieux de constater à quel point un ensemble de doctrines résultant du travail en commun de plusieurs esprits est inférieur en sagesse et en vérité à celui élaboré isolément par un quelconque de ces mêmes esprits. »

Des critiques, inspirées par le même besoin de loyauté, se retrouvent à propos de la bataille de la Somme, qu'il appelle « une erreur de première grandeur ».

Signalons, pour finir, la scène dont il fut témoin; Foch, en quelques mots, donne ses instructions à Weygand à son départ pour la Pologne, en 1920. Grande page d'histoire en quelques lignes.

L'Histoire de l'Armée allemande depuis l'Armistice, de M. Benoist-Méchin, dont le tome I vient de paraître, marque, pour la première fois peut-être, un effort sincère pour rétablir sous son vrai jour l'histoire de la reconstitution de l'armée allemande après la guerre. Elle n'a rien de commun avec les innombrables publications et les prétendues révélations de la presse, qui ont si largement exploité la crédulité du public, à des époques où aucun danger n'existait encore. Nous reviendrons sur cet ouvrage, lorsque le tome II aura paru.

JEAN NOREL.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

La mystique militaire au Japon. — L'évolution politique au Japon constitue à l'heure actuelle un des facteurs les plus importants de la vie internationale. Elle commande en fait tout l'avenir du monde jaune, l'organisation de l'Orient lointain par ses forces propres, à l'exclusion de toute tutelle directe ou indirecte des puissances occidentales. D'elle dé-

pend la paix ou la guerre dans le nord de la Chine, où l'impérialisme nippon et l'impérialisme russe se trouvent face à face dans les régions de la Mongolie intérieure et de la Mongolie extérieure, et aussi la paix ou la guerre dans l'Océan Pacifique, ce qui a pour effet de retenir dans le grand jeu international les Etats-Unis, lesquels affectent volontiers, par ailleurs, de se désintéresser des querelles qui bouleversent le vaste monde. D'une part, l'accord germano-japonais, conclu en vue de combattre la propagande bolchéviste et l'action de l'Internationale communiste; d'autre part, la crise politique qui a éclaté à Tokio dans la deuxième quinzaine de janvier et qui a provoqué la chute du cabinet Hirota sous la pression des chefs militaires, voilà les deux événements les plus caractéristiques d'une évolution qui a, elle aussi, dans le cadre propre de l'Empire du Soleil-Levant, le caractère d'une véritable révolution politique et sociale.

Pendant que la guerre mondiale et les crises successives de l'après-guerre plongeaient l'Europe dans un trouble profond, le Japon a prodigieusement grandi en puissance. Il s'est doté d'un appareil militaire et naval formidable; sous la pression des nécessités économiques et sociales, il a entrepris sur le continent asiatique une politique d'expansion dont le caractère impérialiste n'est pas contestable et par laquelle il devait inévitablement se heurter aux positions que la Russie soviétique occupe en Extrême-Orient. Il a improvisé un Etat mandchou indépendant, ce Mandchoukouo qui est une création factice de la diplomatie nippone, mais qui sert de base d'opérations pour la pénétration japonaise dans tout le nord de la Chine jusqu'aux abords de Pékin et de Tien-Tsin, et pour contenir la vague russe au delà de la Mongolie proprement dite. Peu à peu se prépare ainsi la fondation d'un vaste Empire jaune contrôlé par le Japon et avec lequel la République chinoise — celle de Nankin — sera obligée de composer par la force des choses. C'est une œuvre de longue haleine, qui présente d'énormes difficultés, mais, lorsqu'elle sera achevée, l'unité du monde jaune sera à peu près réalisée et le Japon deviendra l'animateur d'une puissance capable de faire contrepoids à l'influence de la race blanche.

C'est l'armée japonaise qui se charge d'accomplir cette for-

midable tâche; ce sont les chefs militaires qui agissent au Mandchoukouo et dans le nord de la Chine, parfois contre le gré et les intentions pacifiques du gouvernement de Tokio. Dans l'Empire du Soleil-Levant, le gouvernement s'appuyant sur la majorité de la représentation nationale est une chose, et l'armée en est une autre, celle-ci l'emportant toujours sur celle-là, parce que les chefs militaires n'hésitent pas au besoin à recourir à des mesures de force auxquelles aucun pouvoir parlementaire ne peut résister. Au mois de février de l'année dernière, le parti Minseïto, à tendances libérales et démocratiques, l'ayant emporté aux élections et manifestant l'intention de réduire les crédits jugés excessifs pour la défense nationale, des officiers subalternes occupèrent les principaux ministères. Plusieurs membres du gouvernement furent massacrés et le président du conseil, le Maréchal Okada, n'échappa que par miracle. Il fallut un ordre formel de l'Empereur, — de l'Empereur qui est au-dessus de tout et qui a pour tout Japonais un caractère quasi divin, — pour que la sédition militaire pût être réprimée. Mais l'influence des chefs de l'armée n'en fut pas diminuée, au contraire. Sur la recommandation du vénérable prince Saïonji qui, âgé de 88 ans, est le dernier des Genros, le souverain confia le pouvoir à l'ancien ministre des affaires étrangères, M. Hirota, habile manœuvrier sur le terrain parlementaire et ayant en même temps — du moins à cette époque — la confiance du haut commandement militaire. Seulement, on plaça à côté de lui, au poste de ministre de la guerre, le général Térauchi, lequel est un des chefs militaires les plus influents et qui assura la continuité de la politique particulière de l'armée. C'est parce que le cabinet Hirota présenta à la Diète une série de projets, tendant à faire voter de nouveaux et importants crédits réclamés pour l'armée et à organiser une émigration massive vers le Mandchoukouo, que le parti Minséïto et même le parti conservateur Séiyukaï se dressèrent contre lui au Parlement.

M. Hirota eût sans doute réussi à résoudre la crise politique qui en résulta si le ministre de la guerre, le général Térauchi, n'avait démissionné, entraînant la chute du cabinet tout entier. Les chefs militaires ne dissimulaient pas leur inten-

tion d'exiger la dissolution du Parlement et l'instauration d'un pouvoir autoritaire placé directement sous le contrôle de l'armée. Pourtant, l'Empereur confia à l'ancien gouverneur de la Corée, le général Ugaki, la mission de former un nouveau gouvernement sur une base politique et parlementaire; mais le conflit subsiste entre les partis qui disposent de la majorité à la Diète et les chefs de l'armée et le général Ugaki ne put aboutir. Tandis que le pays, pris dans son ensemble, glisse peu à peu vers la gauche, — les dernières élections furent significatives à cet égard, — le haut commandement et la plupart des officiers subalternes s'affirment de plus en plus résolus à en finir avec le parlementarisme et la démocratie.

Pour comprendre cet état de choses et le trouble politique et social qui en résulte, il faut se rappeler qu'il y a au Japon une mystique militaire, comme il y a en Allemagne une mystique raciste et en Italie une mystique fasciste. Ce mouvement au sein de l'armée nippone n'est pas nouveau, mais c'est surtout au cours de ces trois dernières années qu'il a pris un grand développement parmi les officiers subalternes. C'est un mouvement nationaliste, nettement anticapitaliste et antiparlementaire, tout en ayant des tendances démagogiques bien faites pour lui valoir les sympathies des masses paysannes. Du point de vue doctrinal, ce n'est ni du fascisme à la manière mussolinienne, ni du national-socialisme à la manière hitlérienne. C'est une réaction contre certains principes de la civilisation occidentale, que les traditionalistes accusent de fausser et de détruire la structure fondamentale de l'Empire. Ce mouvement est commandé par les principes mêmes de l'ère du Medji, lesquels admettent bien les avantages certains de la civilisation occidentale, mais seulement dans la mesure où ils peuvent s'adapter au tempérament et au caractère national du peuple nippon. L'argument des militaires est que jusqu'ici les principes de la civilisation occidentale ont joué exclusivement au profit des grandes entreprises capitalistes et des formations politiques de tendance démocratique. Aussi les éléments les plus actifs de l'armée réclament-ils le retour au pouvoir absolu de l'Empereur, dont la volonté doit constituer la loi suprême de l'Etat. Cette mystique s'inspire à la fois de l'ancien esprit samouraï et d'un nationalisme mili-

taire et populaire qui se rattache aux traditions fondamentales du Japon.

Tout s'éclaire, maintenant que l'on sait que l'accord germano-japonais en vue de combattre l'Internationale communiste a été négocié avec Berlin, non pas par les services diplomatiques du ministère des affaires étrangères de Tokio, mais directement par l'Etat-major de l'armée nippone. Que celui-ci ait le légitime souci, dans un esprit de défense nationale, de combattre la propagande bolchéviste dans l'Empire du Soleil-Levant et dans les régions de la Chine où l'influence japonaise se trouve au contact de l'influence russe, on le conçoit. La puissance du Japon est certainement le plus sûr rempart que l'on puisse élever contre la bolchévisation du monde jaune. Mais, par cet accord germano-nippon, le nationalisme militaire japonais et le national-socialisme allemand se rejoignent pour une éventuelle lutte en commun, non seulement contre la IIIe Internationale communiste considérée comme force révolutionnaire, mais aussi, et peut-être surtout, contre cette Russie soviétique dont l'Internationale communiste constitue l'armature politique essentielle. C'est bien pour cette raison que l'accord germano-japonais implique, qu'on le veuille ou non, un danger pour la paix aussi bien en Europe qu'en Extrême-Orient.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

André Siegfried : *Le Canada, puissance internationale.* Avec 11 cartes et graphiques; Colin. 22 »

Paul Suzor : *Gros gibier.* (Siam et Laos. Cordillière des Andes. Afrique du Sud.) (Coll. *Les livres de nature*); Stock. 12 »

Art

Eugénio d'Ors : *Du baroque;* Nouv. Rev. franç. 15 »

Finance

Gaëtan Pirou : *La monnaie française depuis la guerre. 1914-1936. Inflation, Stabilisation, Dévaluation;* Sirey. 12 »

L. Trotabas : *Les finances publiques et les impôts de la France.* Avec onze figures; Colin. 13 »

Histoire

Nils Ahnlund : *Gustave Adolphe*, traduit du suédois par Marie-Louise Lowegsen; Stock. 25 »
Pierre Champion : *Catherine de Médicis présente à Charles IX son royaume, 1564-1566;* Grasset. 30 »
Baron André de Maricourt et Docteur Maurice de Bertrandfosse : *Les Bourbons 1518-1830. Hérédités. Pathologie. Amours et grandeurs;* Emile Paul. 18 »
E. Préclin : *Histoire des Etats-Unis.* Avec 2 cartes; Colin. 13 »

Littérature

Jean Chapelain : *Opuscules critiques* publiés sous le patronage de la Société des Textes français modernes. Avec une introduction par Alfred C. Hunter; Droz. » »
Louis Gillet : *Shakespeare.* Avec 2 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,75
Gilberte Guillaume-Reicher : *Théophile Gautier et l'Espagne.* Avec des illustrations; Hachette. » »
Abbé Pierre Jobit : *Les éducateurs de l'Espagne contemporaine.* I : *Les Krausistes.* II : *Lettres inédites de D. Jullian Sanz del Rio publiées par Manuel de La Revilla. Traduction précédée d'une introduction historique et d'une biographie de Sanz del Rio;* J. de Boccard. 2 vol. 40 » et 20 »
Docteur Hildegard Leib : *Les cas de mésalliances dans le roman et le théâtre français au XVIII*ᵉ *et au XIX*ᵉ *siècle;* Emile Ebering, Berlin. » »
Samard : *Histoires hitlériennes* recueillies par l'auteur et précédées d'un message de Henry Torrès; Figuière. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Jean Giono : *Refus d'obéissance;* Nouv. Revue franç. 6,50

Pédagogie

Jules Payot : *La faillite de l'enseignement;* Alcan. 15 »

Philosophie

Maurice Blondel : *L'action.* I. *Le problème des causes secondes et le pur agir;* Alcan. 50 »
Régis Jolivet : *Les sources de l'idéalisme;* Desclée De Brouwer. 15 »
J. Segond : *Art et science dans la philosophie française contemporaine;* Librairie universitaire. » »

Poésie

Albert Bazouin : *Vie et poésie;* Messein. 6 »
Georgette Chaillot-Nikolitch : *Musiques de la vie;* Perrin. 12 »
Géo Charles : *Le veilleur de nuages.* Avec un portrait de l'auteur par Franz Masereel; Edit. Montparnasse, Librairie Tschann. » »
Jacques Chegaray : *Glanes au vent;* Lemoine. 12 »
Louis des Courières : *Chansons grises et chansons mauves;* S. n. d'édit. » »
Maurice Fombeure : *Les moulins de la parole;* Edit. de la Hune, Lille. » »
Pierre Lamy : *Harmonies du sud et du nord. Lumières d'Orient. Rosée sur l'Yveline;* Edit. de Cluny. 10 »
Alice Lobert : *Album poétique,* choix de poèmes; Revue des Indépendants. » »
Meran Mellerio : *La création,* première journée; Cahiers de la Quinzaine. » »
Péricle Patocchi : *La fin des songes;* Edit. de Présence, Genève. » »
Andrée Séguin : *Dans ma tour;* Messein. 20 »
Albert Turin : *Chants de la mer et d'ailleurs;* S. n. d'édit. 15 »
Emile Yahn : *Sur les marches du temple,* poèmes 1928-1929; Messein. 12 »

Politique

Louis-Ferdinand Céline : *Mea culpa* suivi de *La vie et l'œuvre de Semmelweis;* Denoël et Steele. 7,50

Sir Austen Chamberlain : *Au fil des années,* traduit de l'anglais par G. Debu; Nouv. Revue franç. 15 »

Paul Vaillant-Couturier : *Au service de l'esprit;* Edit. sociales internationales. 1 »

Questions militaires et maritimes

Divers : *Les Garibaldiens au service de la France, 1870,1914.* Avec des illustrations; Œuvres des Garibaldiens de l'Argonne. » »

Roman

Margery Allingham ; *Mort d'un homme,* traduit de l'anglais par Yvonne Norris-Cramer. (Coll. *Détective*); Nouv. Revue franç. 6,50

Marcel Berger : *L'Empereur de soi-même;* Flammarion. 12 »

Elsa Choc : *Le train bleu,* roman de deux femmes; Maison des intellectuels. 12 »

Roger Dys : *Bridet de la Cerbade;* Figuière. 12 »

Rudolf Fischer : *La mort du sorcier.* Un mystère au quartier nègre de Harlem, traduit de l'anglais par A. H. Ponk. (Coll. Détective); Nouv. Revue franç. 6,50

Arthur Somers-Roche : *Le crime de Mrs. Ames,* roman policier adapté de l'anglais par Charles de Richter; Edit. de France. 6 »

Sciences

Marcel Boll : *La science des caractères dans ses relations avec la méthode scientifique;* Hermann. 8 »

A. Dognon et E. et H. Biancani : *Ultra-sons et biologie;* Gauthier-Villars. 25 »

F. Enriques et G. de Santillana : *Les derniers « physiologues » de la Grèce;* Hermann. 8 »

F. Enriques et G. de Santillana : *Les Ioniens et la nature des choses;* Hermann. 12 »

F. Enriques et G. de Santillana : *Le problème de la matière. Pythagoriciens et Eléates;* Hermann. 10 »

Georges Matisse : *Interprétation philosophique des relations d'incertitude et déterminisme;* Hermann. 8 »

Gustave Mercier : *Le transformisme et les lois de la biologie;* Alcan. 12 »

Julien Pacotte : *Le physicalisme dans le cadre de l'empirisme intégral;* Hermann. 10 »

Paul Renaud : *Essai sur les définitions expérimentales des opérations chimiques;* Hermann. 10 »

Alfred Stern : *La philosophie des valeurs. Regard sur ses tendances actuelles en Allemagne*; 1re partie; Hermann. 15 »

Alfred Stern : *La philosophie des valeurs. Regard sur ses tendances actuelles en Allemagne;* 2e partie; Hermann. 15 »

Jean-Jacques Vollery : *Poussières de physique.* Glanes dans le champ du sauvage subtil, t. II; Rieder. 60 »

Sociologie

S. Béracha : *Le marxisme après Marx;* Marcel Rivière. 12 »

E. Durand : *Des vérités au peuple,* opinions d'un Français moyen; Grasset. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de trois écrivains. — Prix littéraires. — Centenaires et cinquantenaires. — Un monument à Paul Drouot. — A propos du mot « orgueil ». — Le titre avant la lettre d' « A Rebours ». — D'Annunzio et la Joconde. — Une singulière bévue de Diderot. — Le souvenir de Remy de Gourmont. — A la Société d'histoire de la Troisième République. — Exceptionnellement un poème. — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort de trois écrivains. — Les lettres françaises ont été très éprouvées cette quinzaine. A quelques jours d'intervalle, on a appris la mort de trois écrivains fort connus, Henri Duvernois, Pierre Valdagne, tous deux auteurs de contes que lisait un large public, enfin Marguerite Audoux, que son début, le roman *Marie-Claire*, rendit autrefois célèbre du jour au lendemain.

§

Prix littéraires. — Le prix littéraire de Carthage, qui récompense chaque année une œuvre d'inspiration nord-africaine et plus particulièrement tunisienne, a été attribué à M. Yves Chatelain pour son manuscrit intitulé *La vie littéraire et intellectuelle en Tunisie de* 1900 *à* 1936.

§

Centenaires et cinquantenaires. — Des lecteurs nous ont signalé bien des omissions (1). Il ne pouvait en être autrement. Retenons parmi les plus importantes le centenaire de la publication, par Balzac, en 1837, de *L'Excommunié* (sous la signature de H. de Saint-Aubin), des *Illusions perdues*, de *César Birotteau* et des *Employés* (sous le titre la *Femme Supérieure*, dans le journal *La Presse*) ; par Alfred de Musset d'*Un Caprice* (dans la *Revue des Deux Mondes*) ; par Michelet des *Templiers* (*Revue des Deux Mondes*) ; par Lamennais du *Livre du peuple;* par Auguste Barbier des *Satires et Poèmes;* par Frédéric Soulié des *Mémoires du Diable.*

La mort de Fontaney, le poète ami de Gabrielle Dorval, est du 11 juin, et la naissance de Cosima Wagner du 25 décembre 1837.

Enfin un cinquantenaire à joindre aux autres : *Les Lauriers sont coupés*, d'Edouard Dujardin, parus dans la *Revue Indépendante*, 1887. — L. DX.

§

Un monument à Paul Drouot. — *La Société des Ecrivains ardennais* (qui depuis sa fondation, en 1925, eut pour président

(1) V. *Mercure de France*, 1er février 1937, p. 660.

Ernest Raynaud) se propose de faire élever cette année un monument à Paul Drouot dans sa ville natale, Vouziers, où il naquit en mai 1886. L'auteur de la *Grappe de raisin* et *d'Eurydice deux fois perdue* était un des poètes les mieux doués de la génération que moissonna la Grande Guerre. Il fut tué en pleine floraison de son talent, en 1915, devant Notre-Dame-de-Lorette.

Les souscriptions pour le monument à Paul Drouot sont reçues par les trésoriers du comité, MM. Jean Rogissart à Nouzonville (C. C. P. Paris, n° 764.56) et Noël Ruet, à Seraing-sur-Meuse (C. C. Bruxelles, n° 2949.52). — L. M.

§

A propos du mot « orgueil ». — Le courrier que je reçois et les communications qui sont adressées au *Mercure* prouvent bien que ma note, publiée dans le numéro du 15 novembre dernier (p. 220), a provoqué un certain mouvement d'attention. J'en suis touché et j'exprime ma reconnaissance à tous ceux qui m'apportent leurs encouragements. Dans le cœur de tout Français qui tient une plume, il y a un étymologiste qui s'ignore, tant est grand et toujours inassouvi notre besoin de clarté et de vérité. Renan lui-même affirme que l'étymologie a affolé plus de gens que la théologie et même que l'amour.

La série *orc, roc, orq, org...*, a donné des dérivés innombrables. L'explication que j'ai présentée est donc bien celle qui s'applique au plus grand nombre de cas. Qu'on ouvre le dictionnaire des communes, on sera bientôt édifiés.

On m'a cité *Orgeolet :* l'exemple est fort bon. Ce mot désignait autrefois « un petit pot » (v. *orca*). Il a servi pour les personnes, avec un sens péjoratif; mais la métaphore s'est perdue et nous disons aujourd'hui « empoté »; c'est beaucoup moins élégant.

Voici le conseil d'un vétéran : toutes les fois qu'on entre dans le domaine de la toponymie, vérifier l'aspect des lieux. Un mot bien fait — et les mots anciens sont toujours des mots bien faits — est à la fois une image et une expression du caractère dominant.

Puis-je ajouter que toutes ces question sont examinées dans mes *Gloses étymologiques*, auxquelles je mets la dernière main? — J. Ris, I. H. à Moissac.

§

Le titre avant la lettre d' « A Rebours ». — C'est Francis Enne, un petit écrivain oublié, mi-conteur, mi-journaliste, qui le révéla dans une chronique oubliée, d'un journal défunt, qui contient, entre autres curieuses choses, un croquis du logement qu'ha-

bitait Huysmans rue de Sèvres, une silhouette prestement enlevée de sa personne et un aperçu de ses propos.

Dans le *Réveil* du 22 mai 1884, parlant d'*A Rebours,* Enne écrivait :

> Il y a déjà un an que Huysmans m'avait conté ce livre qui devait s'intituler *Seul!* J'avais passé toute une journée chez lui, une journée terrible d'août, et nous avions bu force rasades *de pale ale* A LA GLACE (un contresens) en causant art et littérature. C'était tout en haut sur les toits d'une vieille maison de la rue de Sèvres, dans un petit appartement délicieusement orné de japonaiseries rares, d'objets d'art et de livres richement reliés, le *buen retiro* d'un grand artiste, indifférent aux niaiseries bourgeoises qui l'entouraient, indulgent aux idiots de la vie courante; les fenêtres donnaient sur le vaste jardin de je ne sais quel cloaque à moines et, comme c'était un dimanche, de temps en temps, on entendait tinter les clochettes qui appelaient aux offices les fidèles et les religieux...
>
> Cet Huysmans est un charmeur si singulier! Qu'on se figure un grand sécot à la barbe blonde, aux traits pointus, aux yeux vifs et railleurs, avec un nez d'aigle, un front en poire et l'ensemble de toute la tête ayant une physionomie méphistophélique...
>
> Ah! nous avons dit des horreurs sur bien des gloires, nous avons déblatéré à notre aise sur une foule de grands hommes connus avec un entrain réel, heureux de n'avoir pas à lutter contre des contradicteurs de notre monde qui nous eussent fait passer ensuite pour des imbéciles. Et nous avons chanté des hymnes joyeux et enthousiastes pour ceux que nous aimions. Nous nous sommes envolés dans un ciel sans nuages, en parlant de nos romanciers, de nos prêtres, de nos philosophes aimés, et nous avons bavé sans crainte sur tous les pleutres politiques ou autres dont nous souffrons.
>
> C'était une belle journée.

« Ce sera le *four* le plus drôle de l'année, mais je m'en moque! dit Joris-Karl à Francis Enne. Ça ne ressemblera à rien, et j'y aurai dit ce que j'ai à dire. » C'était un excellent jugement sur ce livre original, qui fut loin d'être un four et qui eût pu aussi bien s'appeler *Seul,* M. des Esseintes vivant dans la solitude la plus absolue, même quand il se mêlait à ses contemporains, étant seul de son espèce. Mais *A Rebours* caractérisait mieux sa façon de vivre, de penser et de sentir. — AURIANT.

§

D'Annunzio et la Joconde. — Un de nos correspondants émet cette hypothèse à la suite de notre écho du 1er février :

— C'est chez Durville, directeur d'une école pratique de magnétisme, 23, rue Saint-Merri, que fut arrêté, le 21 décembre 1912, Vincent Lancelotti, complice présumé de Peruggia, et que celui-ci avait désigné comme ayant un moment recélé Monna Lisa. Après avoir protesté de son innocence, Lancelotti finit par avouer que c'était son frère Michel et lui qui, le jour du départ de Peruggia, avaient chargé sur une voiture la malle contenant le tableau. Or, Lancelotti s'occupait de spiritisme, de sciences occultes. N'y aurait-

il pas une histoire d'occultisme dans l'enlèvement de la Joconde? D'Annunzio, s'intéressant à la magie, n'aurait-il pas voulu entrer, grâce à Lancelotti, en communication avec Léonard de Vinci en touchant un objet lui ayant appartenu?

§

Une singulière bévue de Diderot. — Je ne sais si jamais elle a été signalée. Dans *la Religieuse,* admirable roman que certains ont pris pour le mémoire authentique où, aux fins d'être relevée de ses vœux, une religieuse expose les misères, déceptions et souffrances de sa vie, se souvient-on du billet que, à l'article de la mort, lui a adressé sa mère? J'en transcris un passage sur le texte de la belle édition des *Œuvres Complètes* qui parut, en 1875, chez Garnier frères, tome V, pages 42 et 43. Les sœurs de la religieuse sont venues chez leur mère malade et, écrit-elle :

> Elles ont soupçonné, je ne sais comment, que je pouvais avoir quelque argent caché entre mes matelas; il n'y a rien qu'elles n'aient mis en œuvre pour me faire lever, et elles y ont réussi; mais heureusement mon dépositaire était venu la veille, et je lui avais remis ce petit paquet avec cette lettre qu'il a écrite sous ma dictée...

Dans une lettre dictée la veille et remise la veille au dépositaire, la mère de la religieuse raconte donc *par avance* ce qui *s'est passé le jour même!*

S'il est étrange que Diderot ne se soit pas aperçu d'une telle erreur, comment n'a-t-elle pas servi d'argument à ceux qui niaient que le roman fût un mémoire authentique? Si nul lecteur n'a relevé cette bévue, c'est que tous ont dû être aussi étourdis et distraits que l'était assez souvent, il faut en convenir, Diderot, ce grand écrivain, ce net et audacieux penseur. — A. F.

§

Le souvenir de Remy de Gourmont. — L'Académie des Sciences, Arts et Lettres de Caen a fait apposer le dimanche 31 janvier une plaque commémorative sur la maison située 46, rue Ecuyère, qu'habita Remy de Gourmont lorsqu'il était étudiant.

§

A la Société d'histoire de la Troisième République. — La Société d'Histoire de la Troisième République tiendra sa séance inaugurale le vendredi 5 mars 1937, à 21 heures, à l'Institut international de coopération intellectuelle, sous la présidence de M. Lucien Descaves, de l'Académie Goncourt.

M. Daniel Halévy parlera de « Gambetta vu à travers sa correspondance. » (*Communiqué.*)

§

Exceptionnellement, un poème. — Nous n'avons pas coutume de donner des poèmes parmi les « échos » du *Mercure.* A titre exceptionnel, nous publions celui-ci, pour le charmant tableau qu'il développe. S'il trahit çà et là une certaine gaucherie dans l'art de l'expression ou du rythme poétique, cette gaucherie s'accorde assez heureusement avec la grâce trébuchante du jeune héros que célèbrent ces jolies stances.

Maman, c'est l'heure où veut de doux miel et d'arome
L'abeille se griser au thyrse du lilas,
Où ton abeille humaine à son vivant royaume
Réclame, en trépignant, son humide repas.

Regarde ses deux bras désirer tes mamelles
Et se tendre vers toi, son festin nourricier.
Livre-lui ta corolle et que ton lait ruisselle
Comme l'eau souterraine obéit au sourcier!

Toi, calme-toi, l'abeille, on va pour ta fringale
Ouvrir à deux battants les portes du buisson.
Du jus de ses raisins, la vigne te régale
Et la fleur tremble à ta lèvre d'un doux frisson.

Que tu es maladroit! et tu vas bien trop vite.
Attends, petit gourmand, que l'on ouvre l'étui
Ou l'on cache la fleur, la coupe et la marmite,
Ton repas de toujours, d'hier et d'aujourd'hui.

Te voilà chez maman, cache-toi sous son aile,
Dans le nid doux et chaud où l'humaine moisson
S'engrange pour tenir en vie une vie frêle.
Cueilles-y ton désir sans faire des pinçons;

Car où tes menus doigts, d'un geste trop avide,
Sur la peau de satin de tes deux raisins blonds
S'agrippent pour saisir la provende liquide,
Ta convoitise fait des vestiges tout ronds.

Conduite par ta mère au tetin qui l'invite,
Ta lèvre heureuse aspire avec avidité.
Pour la source du lait ta bouche est trop petite;
Un pied gourmand trépigne à l'autre extrémité...

Tes mains ne lâchent pas la coupe délectable
Que surveille ton œil d'un petit air mutin.
De gestes potelés tu caresses la table
Où t'est servi tout chaud un si précieux butin.

Une mouche qui tourne autour du sein d'ivoire
Distrait ton œil inquiet qui la suit. Voltigeant
A ta lèvre, soudain qui s'interrompt de boire,
Une opale de lait met son reflet changeant.

Le soleil a choisi sur ta tête soyeuse
Quelques fils ou poser l'or d'un dernier rayon,
Rosissant une oreille où la mouche quêteuse
S'obstine à bourdonner avec indiscrétion.

Ta mère sur ton front se penche et se recueille,
Tandis que ses doigts blancs ont ramené le sein
A ta lèvre qui cherche, à ta lèvre qui cueille
Le fruit que l'arbre même a remis dans ta main.

Sur le gazon poli de la blanche prairie,
Lorsque, petit mouton, tu te seras repu,
Tu pourras reposer ta frimousse ravie
D'avoir pu s'imbiber de lait, tant qu'elle a pu.

Tes yeux s'y sont fermés... il est temps qu'on te couche.
Le soir est de lilas et tu es satisfait :
Peut-être qu'en dormant, rêves-tu qu'en ta bouche
Descend encor du ciel une étoile de lait.

OLIVIER DE BOUVEIGNES.

§

Erratum. — Dans le *Mercure* du 1er février (*Le suaire de Cadouin*, page 649, ligne 5), lire « les hommages » au lieu de « les hommes ».

§

Le Sottisier universel.

C'est ainsi que les Tartares devaient contempler Tamerlan dans sa cage de fer. — Jules Janin, *Critique dramatique*, éd. Jouaust, 1879, t. 2, p. 54.

PETITES NOUVELLES DE L'ÉTRANGER. — ...M. Yvon Delbos a offert au Quai d'Orsay un déjeuner... — *Le Petit Journal*, 19 janvier.

DEUX FIANCÉS AVAIENT VOULU SE SUICIDER. — ...Et voyez comme on change! Le père Hugo, relatant en alexandrins une tragédie analogue, terminait par cette remarque : *Et Dieu? Tel est le siècle : ils n'y pensèrent pas!* — *Le Populaire*, 15 janvier.

Annam, 19 janvier. — Les chefs des tribus de Transjordanie ont décidé d'envoyer une pétition à la Société des Nations à Genève, pour demander que soit sauvegardée l'intégrité du territoire syrien. — *L'Action française*, 20 janvier.

Qui n'a rêvé, par exemple, de vivre dans le Paris débonnaire et charmant de Louis-Philippe?... Ouvrons cependant l'Histoire, et constatons que la première moitié de ce règne a vu plus de soulèvements sanglants que nous n'en avons connu depuis soixante ans,... et que si la dernière période de cette époque mouvementée paraît plus apaisée, c'est qu'elle se prépare à l'Exposition de 1848, qui plonge le pays tout entier dans une catastrophe effroyable. — *Le Temps*, 13 novembre 1936.

Tandis que des mains crispées me saisissaient, d'autres échangeaient des injures, des menaces, des coups. — *Paris-Soir*, 10 juillet 1936.

...en 1878, au cours de la semaine qui suivit l'inauguration par S. M. l'Empereur de cette exposition universelle dont le ci-devant Trocadéro devait être le clou. — *Le Petit Journal*, 13 janvier.

UN ASPECT DE LA FIN DU CANAL DE SUEZ : Voici le « Lion britannique », monument dédié aux morts, à l'arrière-plan commence la mer Noire. (Légende d'une photographie). — *L'Echo de Paris*, 26 avril 1936.

LE FOU MEURTRIER DES BASSES-ALPES S'EST FAIT JUSTICE. — Meurtrier de sept personnes, le jeune Ughetto, qui s'était enfui, son forfait accompli, a été cerné hier dans une ferme des montagnes de Lure. L'homme dormait,

ayant près de lui deux fusils. Un gendarme réussit à grimper sur le toit de la ferme et à jeter un journal enflammé à l'intérieur. Surpris dans son sommeil par les flammes, Ughetto fut carbonisé. — *Paris-Soir*, 25 octobre.

Tristan Corbière, poète maudit. — ...Il avait la prétention de ne pas s'aimer (« *Le Moi est haïssable, eh bien, moi, je me hais!...* » et bien pis de ne pas aimer. — *Organe bimensuel de l'Association des Etudiants*, Rennes, n° du 14 mai 1936.

COQUILLES.

Sans doute, l'Angleterre reste géographiquement une île, mais son insalubrité, avec les derniers perfectionnements de l'appareil militaire, devient une fiction. — *Vendredi*, 11 décembre.

FÉDÉRATION DES TRÉPASSÉS ET BLESSÉS DE LA TÊTE. — Dimanche 8 novembre courant, à 10 heures précises, aura lieu une réunion générale de trépassés et blessés de la tête, au siège, bar des Commerçants, place des Carmes. — *L'Eclair*, Nîmes, 4 novembre.

§

Publications du « Mercure de France ».

Chronique des Pasquier. LE DÉSERT DE BIÈVRES, roman, par Georges Duhamel, de l'Académie française. Un volume in-16, double couronne, 15 fr. L'édition originale est tirée à 990 exemplaires numérotés, dont 25 exemplaires hors commerce sur vergé pur fil Lafuma, savoir : 965 exemplaires, numérotés de 100 à 1064, à 40 fr., et 25 exemplaires marqués à la presse de A à Z, hors commerce. Et dans le format in-octavo raisin : 22 exemplaires sur japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 22 (souscrits; 66 exemplaires sur hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 23 à 88 (souscrits); 11 exemplaires sur ingres crème, numérotés à la presse de 89 à 99 (souscrits).

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1937.

BULLETIN FINANCIER

Durant la seconde quinzaine de janvier, la Bourse de Paris n'a pas enregistré un ouvement nouveau vraiment digne d'attention. Quelques tentatives de redressement t été notées sur les compartiments des eaux, du gaz et de l'électricité. Les valeurs caoutchouc ont également montré des dispositions assez favorables. Mais, à cun moment, le marché ne s'est orienté dans un sens déterminé.

Les fluctuations qui ont été constatées témoignent par leur faible ampleur de xistence d'une opinion réservée.

BANQUE DE FRANCE

Le rapport de M. Labeyrie, gouverneur de la Banque de France, à l'assemblée des tionnaires du 28 janvier, doit être souligné en raison de l'importance des renseiements qu'il donne à tous ceux qu'intéresse l'évolution de la crise en France.

Il est à noter tout d'abord que les produits bruts — autrement dit les produits exploitation — ont augmenté sensiblement en 1936. Ils ressortent à 852.808.354 frs ntre 576.946.163 frs en 1935. L'activité déployée par les divers services de notre stitut d'émission s'est donc accrue.

Déduction faite des charges, apparaît un bénéfice net de 233.218.766 frs, qui a rmis de distribuer un dividende total de 250 frs contre 244 frs 318 en 1935. Le ontant réparti aux actionnaires s'élève ainsi à 39.791.221 frs contre 38.930.196 frs écédemment.

A signaler ensuite la grande diffusion de l'action Banque de France. Le nombre s actionnaires de notre institut d'émission est passé de 40.947 fin 1935 à 41.263 fin 36. Les possesseurs d'une seule action représentent 44 % du total.

On sait que, depuis l'an dernier, la Banque de France a vu modifier certains ticles de ses statuts. Son Conseil a été transformé. Désormais, le nouveau Conseil néral est en état de connaître tous les besoins de la nation, et de contrôler les cisions qui doivent assurer, dans le cadre fixé par les lois monétaires, le dévepement harmonieux de notre économie.

L'exercice écoulé a été caractérisé, nul ne l'ignore, par une nouvelle et importante minution de notre réserve d'or. En septembre dernier, les sorties de métal eignirent près de 4.400 millions. En présence de cet affaiblissement graduel de tre position monétaire, et surtout pour équilibrer mieux prix français et prix ondiaux, le gouvernement décida d'aligner la valeur de notre devise et d'instituer, France, un nouveau régime monétaire. Cette réforme fut l'œuvre de la loi du octobre 1936, qui a dispensé la Banque de France de délivrer de l'or en échange ses billets et laissé aux pouvoirs publics le soin de fixer la nouvelle valeur de tre monnaie, étant entendu que celle-ci ne devra être ni inférieure à 43 milliammes, ni supérieure à 49 milligrammes d'or au titre de 9/10e.

Consécutivement, l'encaisse de la Banque a été réévaluée. Et la plus-value résult de la nouvelle estimation de l'encaisse or et de devises a légèrement dépassé milliards. Elle a été consacrée intégralement à l'amortissement des avances de la nque à l'Etat, à l'exception de 10 milliards remis au Fonds de Stabilisation.

Les importants mouvements de métal monétaire constatés en 1936 ont nécessaiment affecté l'évolution du marché des capitaux. De là des variations nombreuses taux de l'escompte. Le 15 octobre, le taux était abaissé à 2 % ; et à ce sujet, il nvient de rappeler qu'un niveau aussi bas n'a été en vigueur qu'à quatre reprises ns l'histoire de la Banque.

Dans l'ensemble, le total des prêts qu'elle a accordés à l'économie, c'est-à-dire à xclusion des avances consenties à l'Etat, s'est accru d'environ 3 milliards.

Aussi bien, faut-il conclure que notre institut d'émission a, malgré des circonstances ficiles, poursuivi heureusement sa tâche de grand dispensateur et régulateur du édit.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 6 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 6 fr.75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 7 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs a vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, **PARIS-259-31** ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes-rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1937